





VOYAGE
ET 146 a 7
AVANTURES
DE
FRANCOIS LEGUAT,
& de ses Compagnons , K
EN DEUX ISLES DESERTES
DES
INDES ORIENTALES.

avec la Relation des choses les plus remarquables
qu'ils ont observées dans l'Isle MAURICE, à BATA-
VIA, au Cap de BONNE-ESPERANCE, dans l'Isle St.
HELENE, & en d'autres endroits de leur Route.

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

TOME PREMIER.



A LONDRES,

chez DAVID MORTIER, Marchand Libraire.

MDCCVIII.





TRES-HAUT ET TRES-PUISSANT
SEIGNEUR,
MESSIRE HENRI
DE GREY,
MARQUIS ET COMTE
DE KENT;
COMTE DE HARROLD
VICOMTE DE GOODRITH, &c.
PAIR DE LA
GRAND' BRETAGNE.

CHAMBELLAN
DE LA MAISON DE LA
REINE,
L'UN DES SEIGNEURS DU
CONSEIL PRIVE
DE SA MAJESTE
GOUVERNEUR DE LA PROVINCE
DE HEREFORD.

&c. &c.

MONSEIGNEUR,



Es personnes capa-
bles, à qui j'ai commu-
ni-

EPITRE.

niqué cette Rélation , m'ayant unanimement assuré que , malgré ses défauts , ils espéroient qu'elle seroit favorablement reçue du Public , je me suis abandonné à leurs sentimens , en consentant qu'elle fût imprimée. Et cette approbation m'a déterminé aussi , MONSIEUR , dans le dessein craintif où j'étois , de présenter-

ÉPI TRE.

ſenter ce petit Livre à
VÔTRE GRANDEUR. Quel-
que ſupportable qu'on l'ait
trouvé, je n'ai pas la pré-
ſomption de penſer qu'il
mérite de Vous être offert:
Mais, MONSEIGNEUR, s'il
n'en eſt pas abſolument in-
digne; s'il eſt tel que Vous
puiſſiez ne dédaigner
pas de Vous en faire quel-
que amuſement, dans les
momens de Vôte loilir;
Que

ÉPITRE.

Que Votre Bonté pardonne , s'il lui plaît , à la liberté que j'ai prise ! qu'elle excuse , je l'en supplie avec une soumission profonde , si je n'ai pu résister à des conseils qui ont flatté mon désir !

VOTRE GRANDEUR me fera , sans doute , la justice de croire que mon intention est bonne , quand même elle seroit accompagnée

EPITRE.

pagnée de quelque sorte
de témérité. Je fais,
MONSEIGNEUR, que les
hauts Titres que Vous por-
tez, ne sont que très-
peu de chose, en com-
paraison de la Noblesse
immémorialement illuf-
tre de vôtre Sang. Je fais
que Vos grands Emplois
sont des récompenses glo-
rieuses de Vôtre zèle &
de Vos Services pour SA
MA-

EPITRE.

MAJESTÉ , & pour l'E-
TAT. Je fais que la Splen-
deur de Vos Dignitez , &
de Vos Richesses , cède
infiniment à l'éclat de Vos
Héroïques Vertus ; mal-
gré celle qui retient quel-
quefois les autres , & qui
les fait regner en secret ,
au fond de Votre cœur.
Je fais , en un mot , que
Vos Qualitez éminentes ,
sont au dessus de mes
* 6° foi-

ÉPITRE.

foibles Louanges ; & que mon devoir est de les admirer, plutôt que de penser à les décrire ; bien loin de n'avoir pas une extrême vénération pour elles.

Après ces protestations, MONSEIGNEUR, j'espère que Vous ferez grace aux manquemens de mon Épitre, & de mon Histoire : Et qu'après m'avoir vu

ÉPITRE.

vû trainer une triste vie,
pendant trois ans entiers,
dans l'Isle affreuse de mon
Exil, sous la Tyrannie
intéressée d'un cruel petit
Dominateur ; VOTRE
GRANDEUR voudra bien
m'accorder sa généreuse
& puissante Protection,
dans la plus florissante Is-
le du monde, où la bon-
ne Providence m'a enfin
heureusement conduit ;
&

ÉPITRE.

& où je ne cesserai jamais
de lui adresser mes vœux,
pour Votre abondante &
éternelle Prospérité : E-
tant avec un très-profond
respect,

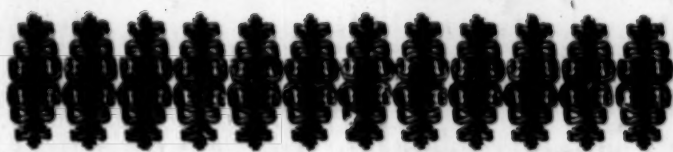
MONSEIGNEUR,

Le 7. Octobre
A Londres.
1707.

DE VÔTRE GRANDEUR,

*Le très-humble, & très-
obeïssant Serviteur.*

FRANÇOIS LEQUAT.



PREFACE.

U'ON dise tout ce qu'on voudra contre les Préfaces: Pour moi, je les lis toujours avec utilité. Vouloir se priver d'une chose si nécessaire, c'est quitter une bonne mode, au péril de la Commodité, & de la Raison. Celui qui s'expose à la Multitude, se met dans un si grand danger, quelque juste que soit son dessein, & quelque bon que soit ce qu'il exécute,

II P R E F A C E.

cute , qu'il est de sa prudence de ne rien négliger , pour bien disposer les esprits des Lecteurs, & pour prévenir les mauvais effets de l'ignorance , & de la malice. Mais si l'Auteur se conduit ainsi pour son propre intérêt , il me semble que ceux qui veulent bien lire son Livre y rencontrent aussi le leur. Puis qu'on leur applanit le chemin , qu'on les éclaire , & qu'on leur rend aisées , beaucoup de choses qu'ils auroient trouvées difficiles. Quoi qu'il en soit , bon & équitable Lecteur , je vous prie de permettre que j'aye ici un petit entretien avec vous, avant que vous lisiez la Relation que je vous présente.

Quand nous nous embarquâmes

P R E F A C E. iii

mes dans nôtre *Hirondelle*, à *Amsterdam*, mes Compagnons de fortune & moi ; une foule de nos Amis nous accompagnerent, & parmi leurs derniers adieux, ils ne se lassèrent point de nous crier de loin, tant qu'ils nous aperçurent encore, qu'ils nous conjuroient de leur mander de nos nouvelles ; & de remplir nos Lettres, de toutes les circonstances de nos Avantures. Je formai, dans ce moment-là, le dessein de les satisfaire ; mais vous verrez, par la lecture de nôtre Histoire, que mon intention n'a pû être exécutée. Après mon retour, je ne pus ni leur refuser la demande qu'ils me firent de leur communiquer mon Journal ; ni m'exempter de leur répon-

iv P R E F A C E.

répondre sur cent & cent choses que je n'y avois pas insérées, mais dont j'avois la mémoire toute récente. Je ne crois pas m'être une seule fois rencontré, depuis ce temps-là, avec aucune personne de ma connoissance, qui ne m'ait fait une infinité de questions, & qui n'ait volontiers écouté mes réponses. Même, pour dire naïvement la vérité, je me suis quelquefois trouvé importuné par toutes ces demandes.

Pour me délivrer de ce petit embarras, il me vint un jour dans l'esprit, que si je faisois un narré écrit, de mon Voyage & de mes Avantures, je m'épargnerois la peine de parler beaucoup, en communiquant
ce

P R E F A C E. ▽

ce Récit à ceux de mes Amis qui le voudroient voir.

Effectivement , je me mis à écrire. Je n'eûs pas si tôt achevé , que ces Mémoires coururent le monde. Quand on me les rendoit , il me sembloit que j'apercevois un certain air content , dans le visage de ceux qui les avoient lûs , dont je tirois un augure qui me plaisoit. Je voyois qu'on s'interessoit à toutes les choses qui m'étoient arrivées ; & même on me disoit , *Faites imprimer cela ; ne craignez point , le Livre sera joli : Il faut être modeste , mais il ne faut pas avoir trop de timidité. Il y a là dedans quelque chose d'extraordinaire & de singulier , qui plaît à tout le monde.*

VI P R E F A C E.

de. Croyez vos amis , & publiez cette Rélation.

On m'a ainsi tenté , & persuadé. Il y a une chose fort vraie que l'on ajoûtoit , & qui a beaucoup contribué à vaincre ma répugnance. C'est qu'on me nommoit un grand nombre de Faux-Voyages , & même assez mal inventez , qui ne laissoient pas de se débiter. En effet , disois-je en moi-même , Tel , & Tel , (je résiste à peine à l'envie d'en nommer quinze ou vingt) tel & tel Téméraire , a eû l'audace d'imposer au Public , & de lui mettre en main de fourberies ridicules , qui ont été reçues ; pourquoi donc ne seroit-il pas permis à un honnête homme de raconter des choses vraies ,
&

P R E F A C E. VII

& dont il y a quelque usage à faire ? De misérables Romans, avec leurs fables mal-ajustées trouvent des Acheteurs ; pour quoi mon Roman véritable auroit-il une destinée plus malheureuse ?

J'entens ici le Lecteur critique. Il y a , dit-il , maniere d'exprimer les choses. Une Relation bien écrite est lue avec plaisir , quand même elle seroit un peu badine , ou un peu Romanesque. On demande aujourd'hui une perfection de Language, avec plus d'empressement, & avec plus de sévérité que jamais. Les petits *Riens* de M. l'Abbé de *Choisi*, par exemple, dans son *Voyage de Siam* , ont une grace incomparable ; ils

Tome I.

**

ont

VIII P R E F A C E.

ont des agrémens préférables,
à beaucoup de Matériaux pré-
cieux. *Nous mouillons. On ap-
pareille. Le vent prend coura-
ge. Robin est mort. On dit la
Messe. Nous vomissons.* Ces
petits mots , qui font la moitié
du Livre , sont d'un prix qui ne
se peut dire : ce sont des Sen-
tences. Cela est si fin , si joli ,
qu'on le doit plus aimer que des
Découvertes. Et vous , Gen-
tilhomme Campagnard qui ra-
contez vos affaires *grosso mo-
do* , qui dites tout bonnement
ce que vous avez vu , ou ce que
vous avez entendu , sans fard ,
& sans façon ; est-ce que vous
iriez vous imaginer que votre
Histoire , véritable , singulière ,
morale même , & politique
tant

P R E F A C E. ix

qu'il vous plaira , doive entrer en comparaison d'un Livre bien écrit ?

J'avoüe le fait. Je ne suis ni Auteur poli , ni Auteur , du tout , & je n'ai jamais crû que je le deviendrois , jusqu'à ce que j'aye été comme forcé de céder à des importunitéz qui ont duré cinq ou six ans. Il est vrai , & très-vrai , que je suis bien éloigné d'avoir le rare talent de M. l'Abbé de *Choisi* , sa délicatesse est extrême sans doute : il écrit poliment , & la fine naïveté de son *Pâque aproche* ; de ses , *Calme tout plat* ; Je ne voi que de l'eau ; La même chanson ; Rien à vous dire ; est un ragoût nouveau qui plaît , & qui captive , au lieu que ces sortes d'As-

x P R E F A C E.

saisonnemens exquis me sont inconnus. La simple VERITE, toute nue, & la SINGULARITE de nos Aventures font le corps & l'ame de ma Relation. Mais puisque le Prince de l'Eloquence Romaine a loué *Cesar*, (ou l'Auteur de ses *Commentaires*,) d'avoir écrit sans aucun artifice, & sans ornement; j'espère que je rencontrerai aussi des gens d'un goût passable, qui sans rien diminuer du prix de la Simplicité *rare* de M. l'Abbé de *Choisi*, souffriront volontiers aussi ma Simplicité *commune*.

Cette naïveté si naïve a son fard : Et on fait que les Habitans de la République des Lettres, comme ceux de la Friperie, mettent en usage diverses sortes de Lustres. Je

P R E F A C E. xx

Je fais aussi qu'un Manteau Latin , Manteau commode & vénérable , est quelquefois d'un heureux secours à des gens qui n'ont rien à dire , & qui veulent brouiller du papier ; de même que la gentillesse d'un Style éveillé & badin ; l'invention de la fable ; & celle des Rimes , servent de couverture à quantité d'autres. *Juvenal & Boileau* sont en droit de chanter goguettes à qui bon leur semble , & les plus chetifs Rimailleurs avec eux.

Si mon Voyage étoit écrit en Hébreu , je suis bien assuré , qu'il iroit pour le moins du pair , avec celui de Rabbi *Benjamin*. Et s'il étoit seulement en Latin , entrelardé de Grec , à la *Montfauconne* , avec deux petits

**

de ~~travailler~~ pour Sautpiqueur; il est
 indubitable que si les Lecteurs
 me manquoient, j'aurois du
 moins des Admirateurs. Car,
 veut-on débiter impunément,
 & même avec succès, cent inu-
 tilitez, cent fadaïses, cent di-
 vers fatras de Literature insipi-
 de; cent copies de ce que les
 autres ont dit & redit, cent
 mensonges, & cent invectives?
 Le secret est de dire tout cela
 en Latin, ou de le dire en vers.
 Voyez certain Révérend Pe-
 re, de notre connoissance; Tout
 son Livre est parsemé de fan-
 tes; de choses mal choisies;
 de répétitions dégoûtantes, de
 néologismes, ou de paphos; d'in-
 sultes pédantesques, de contra-
 dictions injurieuses & mal fon-
 dées;

P R E F A C E. xiii

dées ; mais tout cela est exprimé en Latin. Ce Docteur vouloit absolument donner une Relation de son Voyage, à l'imitation du *P. Mabillon* dont il est l'Ecolier ; Et comme pour toute Nouveauté, il n'avoit que des Catalogues de Bulles & de Décrétales, ou d'autres Pièces de bas alloi cent fois épluchées, & cent fois rebutées, avec le Manuscrit, jusqu'ici méprisé, du pauvre *Vacca* ; que pouvoit-il faire ? Il pouvoit écrire tolérablement en Latin ; donner à la Rapsodie de ses bagatelles, un passeport Latin, & un habit Latin.

Mais n'auroit-il pas mieux fait d'écrire en sa propre Langue, d'une maniere judicieuse, civile, & sage ; & d'abréger matiere ?

XIV P R E F A C E.

Ou plutôt, de n'écrire point du tout ? Qu'est-ce que la *TURBA ERUDITORUM* qu'il instruit si mal, avec une vanité si grande, avoit affaire de son *Journal*? Il n'y a là dedans que très-peu de chose qui méritât d'être publié ; & cela se pouvoit envoyer à Mess. de *Trevoux*, ou ailleurs. Avoit-on affaire de la Querelle d'Allemand, & de son Triomphe chimérique, sur le fait de l'Evangile de S. *Marc* écrit de la PROPRE MAIN du Saint, EN LATIN? Encore, si ce *Moine bourru* eût conté modestement ses petites raisons! S'il n'eût pas choqué avec autant de rusticité que d'injustice, des gens qui n'ont pensé à lui ni en bien, ni en mal; & qui sont
en

PREFACE xxx

en état de lui donner la Discipline quand bon leur semblera.

Pour moi donc, j'écris en François, en mon simple François : n'aspirant point à un plus haut degré de beauté de Style, qu'à celui qui est nécessaire pour être entendu; ni à aucun Langage figuré.

Mais revenez-vous, si je vous prie, Lecteur, à l'usage des Isles désertes, où l'on ne garde d'autre Journal que d'inscrire ce que les Voyageurs rencontrent ordinairement; dans les Pais habités, où ils ont tant de choses à découvrir, ni Villes, ni Temples, ni Palais, ni Cabinets de Raritez, ni Monumens d'antiquitez, ni Académies, ni Bibliothèques, ni Peuples, & sans la Religion, n'ad

XVI P R E F A C E.

Langue, le Gouvernement, les Mœurs & Coutumes desquels, j'eusse des Observations à faire. J'ai déjà dit, & je répéterai encore, que ce qui donne quelque valeur, au peu de chose que j'ai été encouragé de vous présenter, c'est premierement ce qu'il y a de *particulier* & d'*extraordinaire*, dans les Faits, & les Avantures. Habiter deux ans un Désert; s'en sauver par merveille; retomber de *Charybde* en *Scylla*, comme dit le Proverbe ancien; souffrir mille miseres, pendant trois nouvelles années, sur un Rocher sec, par une Persécution inouïe; En être délivré contre l'apparence; & le tout, avec des circonstances étranges: il y a en cela quelque

P R E F A C E. xvii

que chose de *Singulier*. Secondement , c'est la pure & naïve *Vérité* de tout ce que je raconte. Je n'ai point eû la pensée d'embellir mes récits , en exagérant rien , aux dépens de cette *Vérité* que j'ai toute ma vie respectée. Et j'ajouterais , pour votre satisfaction , qu'il y a encore deux *Témoins* vivans de tout ce que j'avance.

Entre les choses qui se rapportent par ceux qui ont voyagé les derniers , dans des lieux connus & décrits ; il est inévitable qu'il n'y en ait pas quelques unes dont les premiers n'aient pas déjà fait quelque mention. Quoi qu'il en soit , à mon égard , lors que je parle du *Cap de Bonne-Esperance* , de *Batavia* ,

xviii P R E F A C E.

& de quelques autres endroits dont plusieurs Voyageurs ont écrit , je parle des choses qui m'ont paru dignes d'être remarquées, sans m'informer beaucoup de ce qui peut en avoir été dit par d'autres. Si , dans ces occasions , je fais des Remarques qui n'ayent pas la grace entière de la Nouveauté ; en récompense , elles se trouveront sans doute accompagnées de circonstances nouvelles. Car , quand est-il arrivé , que deux hommes qui ne sont pas copistes , mais témoins oculaires , & juges des choses , ayent parlé de la même manière sur un même sujet ?

Je finirai par quelques Réflexions sur trois Difficultez , qui m'ont été faites. Car je ne veux
rien

P R E F A C E. XIX

rien vous dissimuler, cher Lecteur ; ni rien négliger pour vous satisfaire.

I. On dit que j'ai des Digressions.

Sur cela, je vous prie de considérer deux choses. J'avoue, qu'en écrivant ces Memoires, il m'est souvent venu une même pensée qu'à M. l'Abbé de Choisi, de qui nous parlions tout à l'heure. *J'ai du regret, (dit-il de temps en temps) que la matiere ne se présente pas, telle que je la désirerois. ... Je donne ce que j'ai. Je voudrois bien avoir plus de jolies choses à vous dire.* La vérité est que je me suis trouvé bien des fois dans un pareil cas. Mes Isles dépourvues, ne m'ont pas assez fourni

xx P R E F A C E.

de variété ; & je confesse que pour en trouver , je me suis quelquefois un peu écarté.

Cependant , si on me rend justice , on approuvera , à ce que j'espere , la seconde réponse, que j'ai à faire. Il me semble que le vrai caractère d'une bonne Relation , c'est de contenir les choses remarquables que le Voyageur a vues , qu'il a apprises , ou qui lui sont arrivées ; d'une manière telle , que son Lecteur en soit informé , comme s'il avoit voyagé lui-même ; comme s'il avoit été témoin de tout. A prendre la chose ainsi , on peut rapporter tout ce qui est parvenu à sa connoissance ; Conversations , Discours , Avantures , Reflexions : bien-entendu , que ce soient

P R E F A C E. xxi

soient des choses tellement fournies par le Voyage, qu'on n'eût pu se les aquérir autrement. Comme au contraire, ce qu'on pourroit imaginer de meilleur, & de plus agréable, n'entreroit que fort mal à propos, dans une Relation de cette nature, si cela n'étoit né, pour ainsi dire, dans le Voyage, & ne lui appartenoit pas proprement, & indépendamment.

Suivant cette idée, j'ai pu vous raconter au long, sans sortir de mon caractère, tout le grand entretien sur le sujet des Femmes; de même que tout l'extrait des *Sentences dorées*; sur les Droits de l'Homme; & presque toutes les autres choses, qui paroissent s'éloigner du sujet.

II. Les

xxii *P R E F A C E.*

II. Les uns m'ont conseillé de mettre mon Nom ; & les autres ont été d'avis que je ne le devois pas mettre. Ceux-ci se fondent sur un principe d'humilité ou de modestie , comme la chose s'explique d'elle-même. Et les autres prétendent que tout homme qui affirme un fait , est dans l'obligation de se faire connoître.

Je suis tout-à-fait dans ce dernier sentiment. Je croi que quiconque parle en témoin , doit , comme on dit , décliner son Nom. Son devoir est , à mon avis , de n'ometre rien de ce qui peut servir à persuader de sa candeur , & de la très-exacte vérité de tout ce qu'il dit. En mon particulier , j'avoue

P R E F A C E. xxiii

vouë que je ne fais aucun cas d'un Voyage sans nom d'Auteur : Ni même , de la Relation d'un Voyageur de médiocre réputation , lors même qu'il donne son nom , s'il ne produit pas aussi des témoins ; principalement quand il vient de loin. Ne fait-on pas comment les hommes sont faits ? La tentation est grande , à un Voyageur médiocrement fidele , qui ne se nomme pas , ou qui n'est pas soutenu par des temoignages , de broder un peu ses histoires pour les rendre plus agréables. Et nous avons tant de preuves de cette vérité , que personne ne la peut révoquer en doute.

Je conclus donc une seconde fois , que tous ceux qui racontent
au

xxiv P R E F A C E.

au Public les choses rares , & éloignées qu'ils ont vues , sont dans la nécessité indispensable de faire savoir clairement , & distinctement qui ils sont , & même , d'insinuer sans affectation , toutes les particularitez qui sont propres à leur acquérir une juste créance. D'où il s'ensuit naturellement , que les Auteurs de Relations , qui n'ont point de nom , sont presque toujours , des fripons & des fourbes , qui imposent au Public ; & qui d'ordinaire , ont quelque lâcheté pour principal but.

Tel est , assurément , l'Auteur d'un misérable Livre éclos depuis deux ans , sous le Titre de *Remarques Historiques & Critiques , faites dans un Voyage d'Italie*

P R E F A C E. xxv

d'Italie en Hollande, l'an 1704.
Contenant les Mœurs de la Carniole ; &c. L'Impudent Anonyme, que l'on connoît, & qui a forgé ce tissu de fables, selon sa pratique ordinaire, n'a eu d'autre vûe, après l'espoir de quelque vil & honteux profit, que celle d'insulter, contre toute justice, une personne qu'il devoit honorer, & qui l'épargne depuis trop long temps. Il est bon de faire quelquefois remarquer au Public, certains vilains tours qu'on lui joue, & dont il n'y a que peu de personnes qui s'aperçoivent.

III. Voici ce qu'on a dit encore. Quand on m'a vu, tantôt malade à mourir, d'un cruel Scorbut: tantôt, persécuté par
des

XXVI P R E F A C E.

des armées de Rats : tantôt ,
exposé à la fureur des Tempêtes
de Mer , & des Ouragans :
tantôt , servant de jouet à un
petit Tyran , on m'a dit ,
„ Pourquoi vous engagez-vous
„ dans une pareille entreprise ?
„ Ne saviez-vous pas qu'il n'y
„ a rien de plus incertain , ni
„ de plus difficile , que tous ces
„ Etablissmens dans de nou-
„ veaux Mondes , de quelques
„ belles couleurs que ceux qui
„ y ont un intérêt particulier
„ les dépeignent ? Et pouviez-
„ vous ignorer les grands tra-
„ vaux , & les grands dangers ,
„ qui accompagnent toujours
„ l'exécution de ces projets-là ?
Voici donc quelle fut ma
raison. Après avoir été contraint
de

P R E F A C E. xxvii

de quitter ma Patrie , avec tant de milliers de mes Freres ; d'abandonner mon petit Héritage , & de m'éloigner pour jamais , selon la plus grande apparence , des personnes qui m'étoient cheres , sans trouver dans le nouveau Pais où je fus d'abord transporté , le secours suffisant que demandoit ma pressante nécessité ; je me livrai tout entier , pour ainsi dire , à la Providence. Je me déterminai humblement , & patiemment , à me servir du moyen présent qui m'étoit offert de maintenir , peut-être , ma vie. Las du tracas du Monde , & fatigué des peines que j'y avois souffertes , j'en quittai la vanité & le tumulte , sans aucun regret ; & dans un âge déjà
déjà

xxviii P R E F A C E.

déjà avancé, je songeai à tâcher de vivre & de mourir en paix, hors de ses ordinaires, & fréquens dangers. N'ayant plus rien à perdre, je ne risquois rien, & je pouvois espérer beaucoup. Je pouvois espérer pour toujours, le délicieux repos que je n'ai trouvé que pour un temps, dans l'Isle où j'ai très-doucement passé deux années; & où j'aurois, sans doute, heureusement achevé ma course, si le méchant homme qui nous y conduisit, ne nous eût pas trahis, & n'eût pas fait échouer le dessein qui avoit été formé en *Hollande*.

Après tout, j'ai respiré là un air admirable, sans la moindre altération de ma santé. J'y ai été nourri en Prince, dans l'ai-
se

P R E F A C E. xxix

se & dans l'abondance , sans pain , & sans Valets. J'y ai été riche , sans Diamans , & sans or ; comme sans Ambition. J'y ai goûté un secret & indicible contentement , de ce que j'étois moins exposé qu'à l'ordinaire , aux tentations de pécher. Recueilli très-profondément en moi-même , mes serieuses réflexions m'ont fait voir là , comme au doigt & à l'œil , le néant d'une infinité de choses qui sont en grand' vogue parmi les habitants de cette malheureuse Terre : de cette Terre , où l'Art détruit presque toujours la Nature , sous prétexte de l'embellir : où l'Artifice , pire que l'Art , l'Hypocrisie , la Fraude , la Superstition , la Rapine exercent un

XXX P R E F A C E.

un tyrannique Empire : Où tout, pour ainsi dire , n'est qu'Erreur, Vanité , Désordre , Corruption , Malice , & Misere.

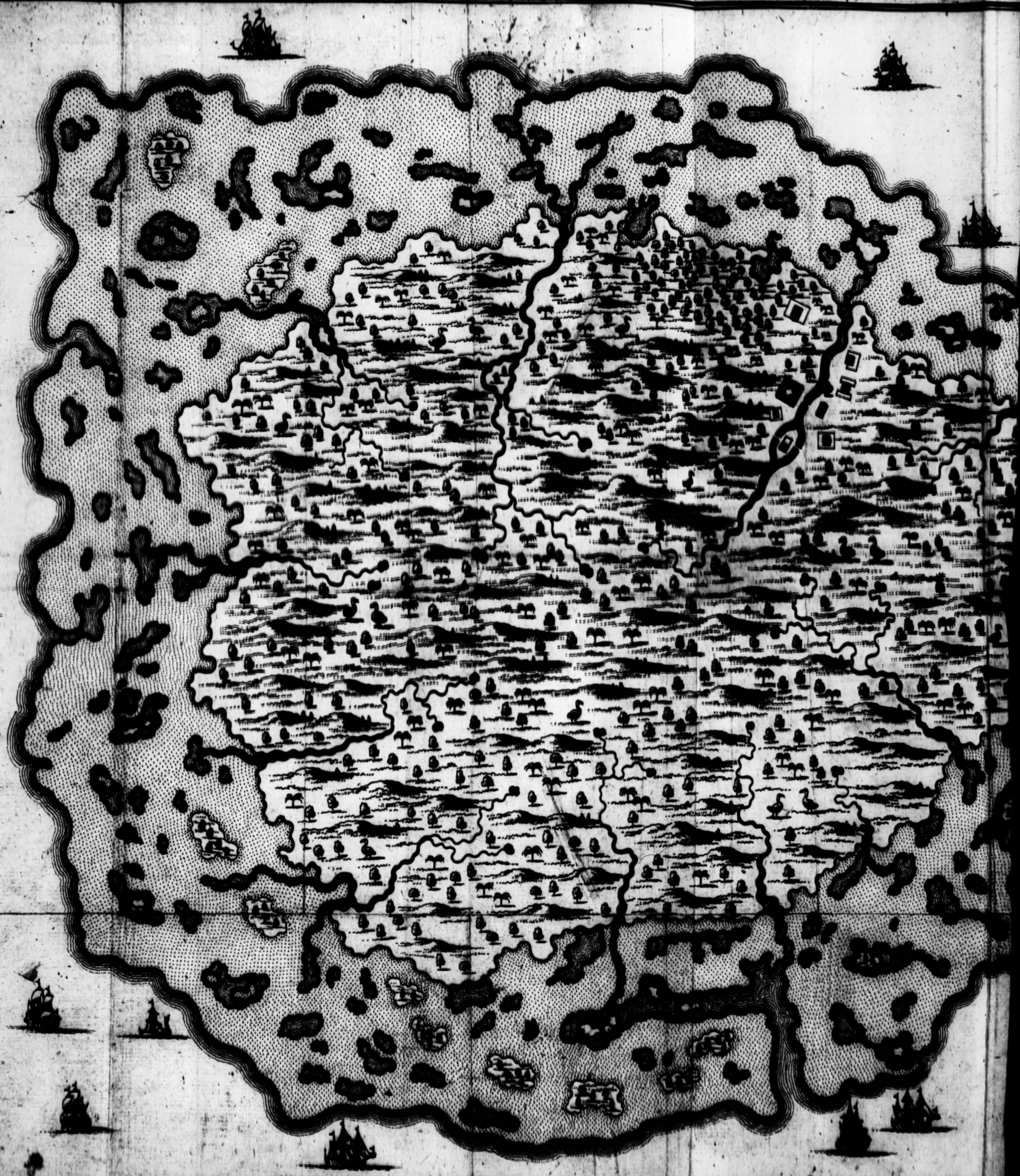
Et j'ajouterai par avance ici , que quelque inconvenient qu'il y eût , à demeurer plus long-temps , dans cette Isle ; C'a été la force seule qui m'en a fait sortir. Ce n'a été que l'humeur bouillante , la précipitation indomptable , & la téméraire entreprise de sept jeunes gens , inconsiderz **EN CELA** , qui m'ont arraché de ce tranquille séjour.

Mais non , c'est l'Ouvrage de la Providence , de cette Providence même qui m'y avoit conduit. C'est Elle , qui m'a fait traverser sûrement tant d'abysses ; & qui après m'avoir garanti , & délivré de mille périls , m'a heureusement transporté de mes Isles desertes , dans la vaste , puissante , & glorieuse Isle de la **GRAND' BRETAGNE** , où la charité de ses généreux Habitans , m'a tendu la main , & a enfin fixé le repos que je pouvois attendre ici bas.

A Londres , le 1. d'Octobre 1707.

L B

M E R D E A D A G A S C A R



CARTE de L'ISLE

Diego RIVS, ou DIEGO RODRIGO,

Découverte par les Portugais,

sous le Roi JEAN IV. l'an 1648.

Et depuis, habitée pendant l'espace de deux

Ans & 20 jours,

par FRANÇOIS LEGVAT, PAUL BE... LE...

IAQ. DELA CASE, JEAN TESTARD, ISAAC BOYER,

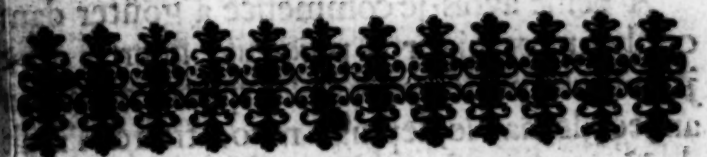
JEAN DELA HAYE, ROBERT ANSELIN, & P...

THOMAS, François Protestans, Fugitifs pour

leur RELIGION. Ils y arriverent le 30 Avr. 1691.

Et en repartirent le 20 May. 1693.





LE
VOYAGE
 ET LES
AVANTURES
 DE
FRANCOIS LEGUAT
 GENTILHOMME BRESSAN.

PREMIERE PARTIE.

D'ÉTAT des affaires de la Religion en France, m'ayant obligé de chercher quelque moyen d'en sortir, je me servis de celui que la Providence me fournit pour passer en *Hollande*, & j'y arrivai le 6. d'Août, l'an 1689.

Tom. I.

A

A

A peine avois-je commencé à goûter dans cet heureux séjour la précieuse liberté dont j'avois été privé pendant les quatre dernières années de ma vie, depuis la revocation de l'Edit de Nantes en 1685. que j'appris que M. le Marquis du Quesne, sous le bon plaisir & sous la protection de MESSIEURS les ETATS GENERAUX, & de Mess. les Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales, faisoit des préparatifs pour un établissement dans l'Isle de Mascaregne. Pour cet effet, il armoit à Amsterdam deux gros vaisseaux sur lesquels on devoit recevoir gratis tous les François Protestans Réfugiés qui voudroient être de cette Colonie. La description qui parut alors de cette Isle, à laquelle on donnoit le nom d'Eden à cause de son excellence, m'en donna une si bonne opinion, que je fus tenté de l'aller visiter, résolu d'y finir mes jours hors des embarras du Monde, si j'y trouvois seulement une bonne partie des choses que l'on en disoit.

La facilité qu'il y avoit à entrer dans cette Colonie, jointe à l'idée du repos & de la douceur dont j'esperois jouir dans une si belle Isle, levèrent tous les obstacles qui d'ailleurs sembloient pouvoir m'arrêter. Je me présentai donc à Mess. les Intéressés, ils me reçurent avec bonté, & ils m'honorèrent

* Henri Abraham son Frere devoit aussi être de la Compagnie

FRANÇOIS LEGUAT.

rent de la charge, ou du nom de Major du plus grand des deux Vaisseaux, (nommé *la Droite*.)

L'embarquement de tout ce qui étoit nécessaire étant fait, & toutes choses étant prêtes pour mettre à la voile, comme on n'attendoit plus que le vent pour partir, on apprit que le Roi de *France*, qui avoit autrefois pris possession de cette Isle, envoyoit une Escadre de sept Vaisseaux de ce côté-là. L'incertitude où l'on fut du dessein de cette petite Flotte, & une juste crainte fondée sur quelques avis que l'on avoit reçus depuis peu de *France*, furent des motifs assez puissans pour obliger M. du *Quesne* à desarmer: il appréhendoit d'exposer au danger de pauvres gens déjà assez misérables, dont même la plus grande partie n'étoit composée que de femmes, & d'autres personnes sans défense. Mais afin d'être pleinement informé des desseins de cette Escadre, s'il y en avoit, il résolut d'armer une petite Frégate, & de l'envoyer à la découverte. Quelques personnes choisies la monterent, & furent chargées des ordres qui concernoient le dessein du Voyage. Ces ordres portoient en substance :

1. Que l'on eût à visiter les Isles qui se trouveroient sur la route du Cap de *Bonne-Espérance*, & sur tout, celles de *Martin-Vas*, & de *Tristan*.

A 2

2. Que

2. Que l'on passât ensuite au Cap de *Bonne-Espérance*, pour y apprendre, s'il étoit possible, des nouvelles plus sûres de l'Isle d'*Eden*, & du dessein de l'Escadre Française que l'on disoit être en Mer.

3. Que l'on prit possession de l'Isle de *Mascareigne* au nom dudit Marquis, qui étoit autorisé par les Etats Généraux, en cas qu'il n'y eût point de François.

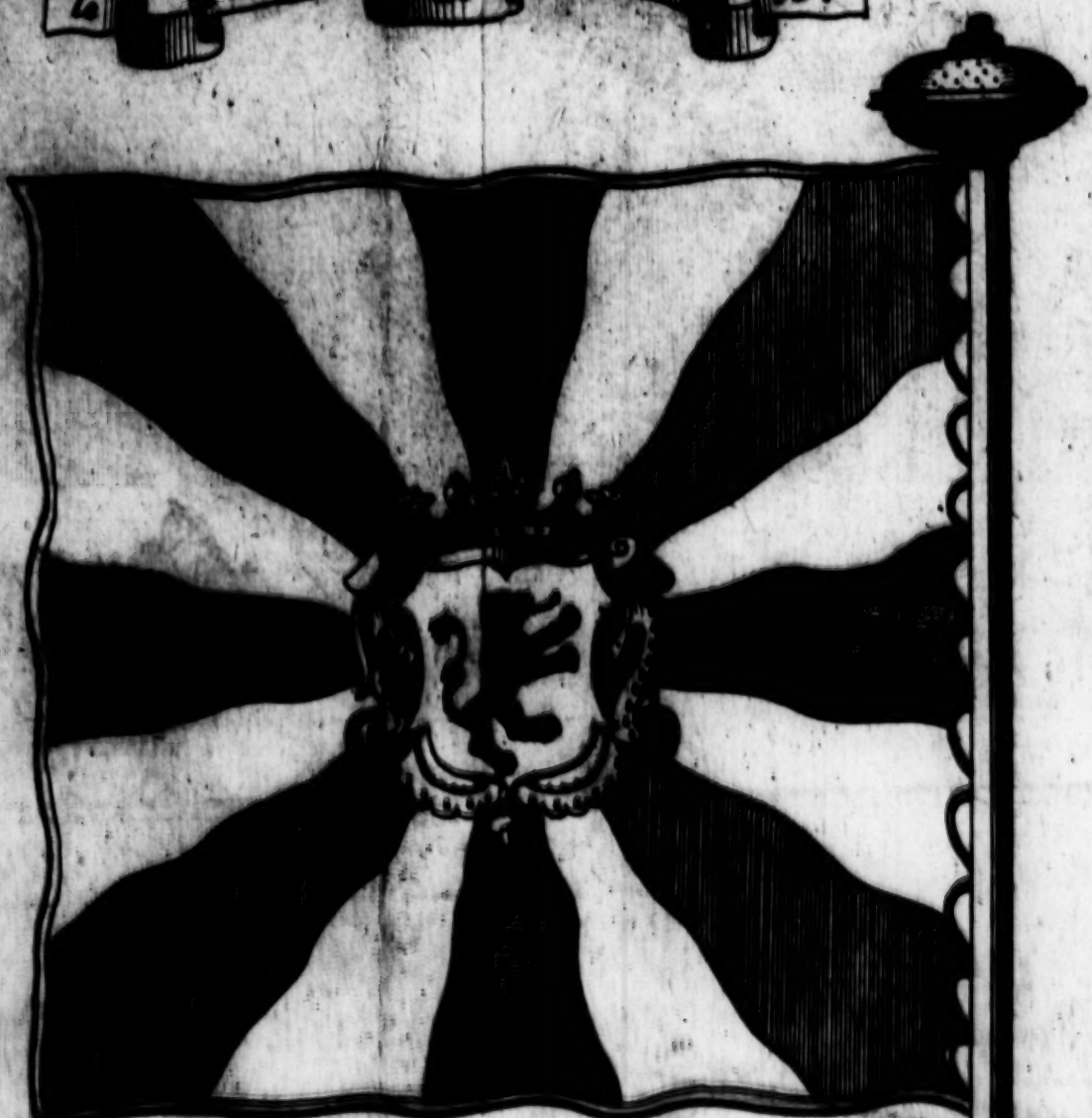
4. Que si l'on n'y pouvoit entrer sans risquer considérablement, on passât jusqu'à l'Isle de *Diego-Rois*, que nos François ont appelée *Rodrigue*.

5. Que si l'on jugeoit que cette Isle fût suffisamment pourvue des choses nécessaires pour faire un quartier d'assemblée, & pour la subsistance de ceux qui voudroient y demeurer, l'on en prit possession au nom dudit Marquis.

6. Que l'on renvoyât le Vaisseau, après qu'on en auroit déchargé les choses qui étoient destinées pour l'établissement de ceux qu'on laisseroit dans ce nouveau Monde.

7. Et enfin, que l'on fit une Relation exacte de l'Isle dans laquelle on demeureroit, jusqu'à l'arrivée de la Colonie, qui ne tarderoit tout au plus que deux ans, & qui s'empareroit ensuite de l'Isle d'*Eden*, sous la protection, & avec des secours suffisans de Mess. de la Compagnie.

Le Capitaine de la Proue Le.

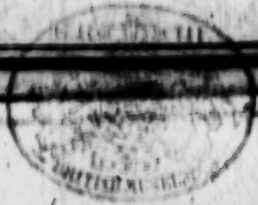


De l'autre costé estoit écrit.

LIBERTAS

SINE

LICENTIA .



FRANÇOIS LEQUAT. 5

Ce projet étant formé, on travailla à l'exécuter avec tant d'ardeur & de promptitude, que le bâtiment fut en état de mettre à la voile en fort peu de tems. On eut soin de le munir de toutes les choses que l'on jugea être nécessaires pour une semblable expédition, & à cause de la legereté & de la vitellité de ce petit vaisseau, on le nomma l'*Hirondelle*. Le Pavillon, aux Armes de M. du Quesne, avoit pour devise celle du sage Pape *Adrien VI. Libertas, sine Licentia*. Cette petite Frégate fut montée de six pieces de Canon & de dix hommes d'équipage, & commandée par *Antoine Vallean*, de l'Isle de Ré. Mais quand on fut prêt à partir, plusieurs de ceux qui s'étoient enrollez perdirent courage, ou changerent d'avis, de sorte que de vingt-cinq que nous étions, nous nous trouvâmes réduits au nombre de dix.

*Paul Be****le*, âgé de vingt ans, fils d'un Marchand de *Meis*.

Jaques de la Caste, âgé de 30. ans, fils d'un Marchand de *Nérac*: il avoit été Officier dans les Troupes de *Brandebourg*.

Jean Testard Droguiste, âgé de 26. ans, fils d'un Marchand de *S. Quentin* en *Picardie*.

Isaac Boyer, Marchand, âgé de près de 27. ans, fils d'un Apoticaire d'auprès de *Nérac*.

Jean de la Huye, Orfevre, âgé de 23. ans, de *Roüen*.

C VOYAGE DE

Jacques Guigner, âgé de 20. ans, fils d'un Marchand de Lion.

Fran Pagni, âgé de 30. ans, Profélyte, & Praticien à *Rouen*.

Robert Anselin, âgé de 18. ans, fils d'un Meunier, de *Picardie*.

Pierrot âgé de 12. ans, de *Rouen*;

* Et *François Legnat* Ecuyer, âgé de plus de 52. ans, de la Province de *Bourgogne*, que l'on mit à la tête des autres.

Quoi que ce nous fût un sujet de douleur de nous voir privez, lors que nous nous y attendions le moins, de quinze Compagnons apparemment destinez à même fortune, qui nous auroient pû être en secours & en consolation, nous nous abandonnâmes de bon cœur à la Providence, & nous partîmes d'*Amsterdam* le 10. Juillet 1690. Nous arrivâmes le 13. à la rade du *Texel*, & nous y demeurâmes, jusqu'au quatrième de Septembre suivant. Nous remîmes à la voile accompagnez de 24. Vaisseaux tant *Anglois* que *Hollandois*, & nous prîmes la route du Nord, à la faveur d'un vent Est-Sud-Est, qui enflait nos voiles à souhait: mais la nuit suivante, il devint contraire, & il s'éleva une Tempête, qui ne nous fit pourtant d'autre mal que celui, de nous faire payer à la Mer le tribut accoutumé. Le

14.

* *P. Thomas* oublié.

14. le vent ayant sauté au Sud-Ouest notre Amiral tira un coup de canon pour faire tenir route au Nord. Et le lendemain, nous aperçûmes les Isles de *Scheiland*, étant à la hauteur de 19. degrez 41. minutes. Le 18. nous approchâmes de ces Isles, & notre Vaisseau mit le Cap au Nord-Nord-West pour les parer, ce qu'il ne fit pas sans peine. Notre intention étoit de passer par les *Orcades* Méridionales, sans nous éloigner si fort vers le Nord, mais le vent ne le permit pas. Celui qui étoit au Gouvernail, & qui ne s'apercevoit pas qu'un courant rapide emportoit le Vaisseau, fut bien surpris quand il vit un rocher plat qui n'étoit couvert que d'un pied d'eau, & qui n'étoit éloigné que de sept ou huit brasses. Il fit un cri d'effroi qui nous saisit tous, & chacun se mit à se dépouiller, pour tâcher de gagner l'Isle à la nage. Mais l'eau suffisamment profonde, à côté de ce même rocher, donna passage à la pauvre petite Frégate, & nous eûmes le bonheur d'éviter cet Ecueil.

Ceux qui ont été jusqu'à ce bout du Monde, dit un Ancien Auteur, jusqu'à cette fameuse *Thule* *, ont le droit de mentir impunément, & d'en faire accroire, sans crainte d'être repris. Et certainement, le nombre de ceux qui se sont mis en possession

* *Scheiland*.

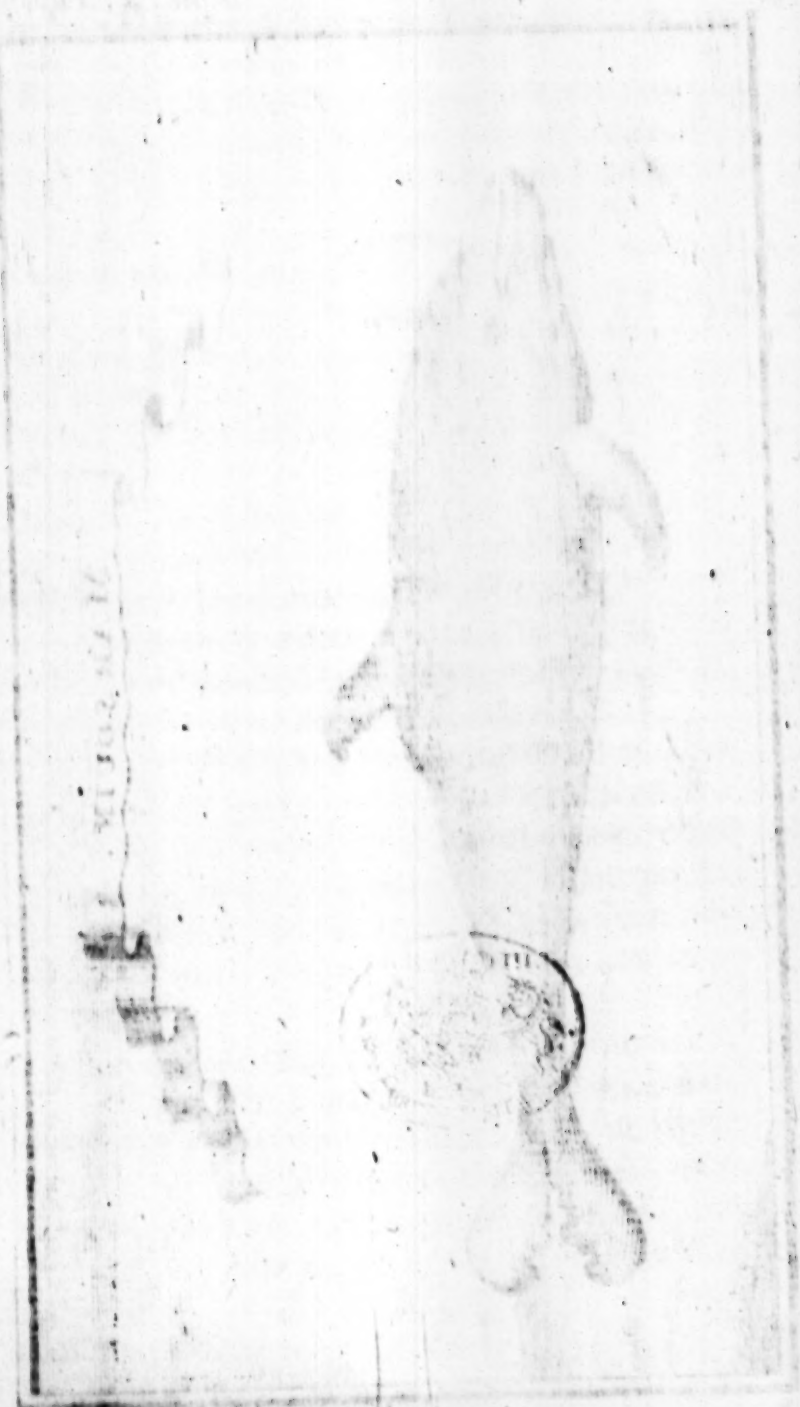
8 VOYAGE DE

tion de ce privilege est fort grand : conformément aussi à notre vieux Proverbe , *A beau mentir qui vient de loin.* Pour nous , nous dirons scrupuleusement la Vérité pure , tout comme si nous n'avions point été à *Tombé.*

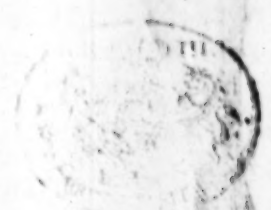
Cette Isle nous fit peur encore , en nous montrant un second rocher , qui s'opposoit à notre route. Et comme nous étions occupés à nous garantir de ce nouveau danger , un de nos Matelots apperçût un Capre François qui forçoit de voiles , pour nous atraper. On fit la priere , & nous nous préparâmes à la défense ; mais nous fûmes assez heureux pour échaper aussi à cet ennemi. Dès que nous eûmes paré le Cap qui nous mangeoit le vent , il ne gagna plus rien sur nous , & la nuit survenant après six heures de fuite , nous déroba à sa vûe , & favorisa la fausse route que nous fîmes pour nous sauver. Nous fûmes fortement persuadés par cette double délivrance dans un même jour , d'une singuliere protection de Dieu , & nous lui en rendîmes nos actions de grâces.

Le 22. nous prîmes à la main une espece de Corlieu qui se vint jeter sur nos voiles. Quantité d'Alloüettes de Mer nous accompagnoient en volant autour de nous.

Le 28. nous passâmes en revue une armée



VI 1802. 10. 16





FRANÇOIS LEGUAT. 9

mée innombrable de Marfouïns , qui nous donna du plaisir. Il nous sembloit effectivement qu'ils marchaient en ordre de bataille , & qu'ils sautoient tour-à-tour , en gardant leurs rangs. Ils venoient vers nous , & ils s'en approcherent si bien , qu'on en harponna un : on n'en voulut pas davantage. On les darde avec un trident qui est attaché au bout d'une corde. Quand ils sont percez , ils s'affoiblissent par la perte de leur sang , & alors on les enleve facilement. Ces animaux ont le sang chaud , & ils portent leurs petits dans le ventre , de même que les Baleines , les Lamentins , & quelques autres poissons. Le dedans de leur corps est fort semblable à celui du Pourceau , mais la chair en est huileuse , & de mauvais goût.

Le 6. d'Octobre nous apperçumes une Escadre de treize gros vaisseaux de guerre Hollandois , dont l'un se détacha pour nous donner la chasse , ne nous connoissant point. Quand il nous eut atteint , il arbora son pavillon & nous le nôtre , & chacun continua sa route.

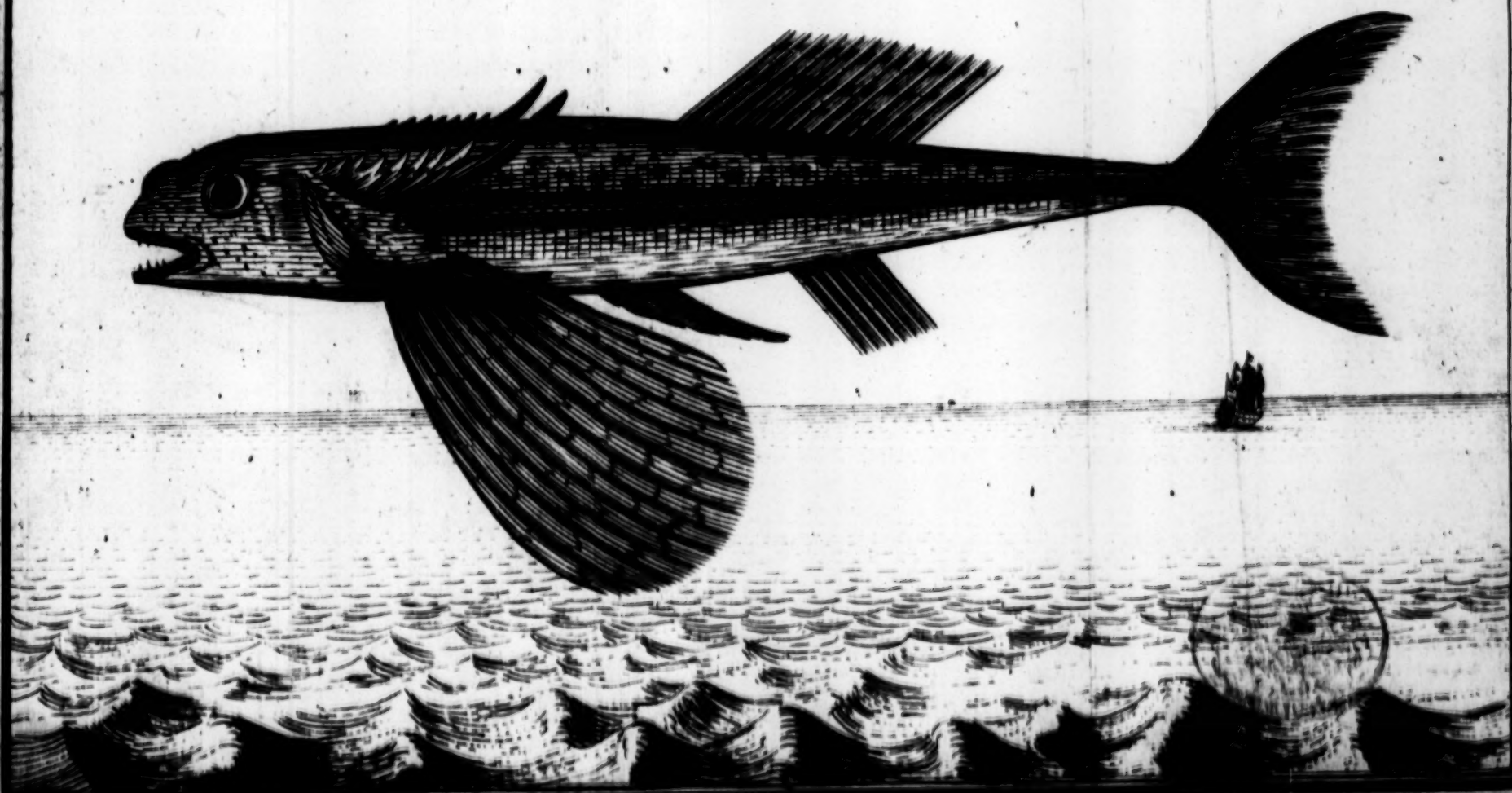
Le 22. au clair de la Lune , nous aperçumes les Isles *Canaries* , Et là , nous rencontrâmes les vents Alisez , qui ne nous quitterent , ou que nous ne quittâmes , que vers le 9. Degré. Nous nous croyions , par estime , à plus de 50 lieues au vent de *Pal-*

ous, & nous nous trouvâmes entre Forteventura & la grande Canarie. Nous côtoyâmes la première à bas bord tout le long du jour; & sur le soir, à Soleil couchant nous découvrîmes la grande Canarie. Nous la passâmes pendant la nuit sans voir aucun vaisseau, quoi que d'ordinaire on y en rencontre, & sur tout, des Turcs. Ils se mettent là, en embuscade, pour attraper les Navires qui vont charger des vins.

Le 28. à la hauteur du 24. Degré 29. minutes, nous vîmes tout autour de nous un grand nombre de Poissons volans. J'en considérai un avec beaucoup d'exactitude, qui avoit environ dix pouces de long: il y en a peu de plus grands, & beaucoup d'un peu plus petits. Le dos est d'un brun roussâtre, marqué de taches bleues, tirant sur le verd, avec un peu de noir. Le ventre nué de blanc & de bleu; & les côtes couverts de petites écailles d'un roux obscur. Les grandes ailes ou margoires sont brunes, parsemées de taches de verd de Mer: Les petites sont d'un gris clair, & la queue aussi. L'œil est grand & élevé, la prunelle large & bleue, & le reste blanc. Ce qui est pointillé à la tête, est grisâtre, & comme une espece de chagrin fort rude.

Nos Livres nous représentoient ce poisson d'une autre maniere, & je ne doute point

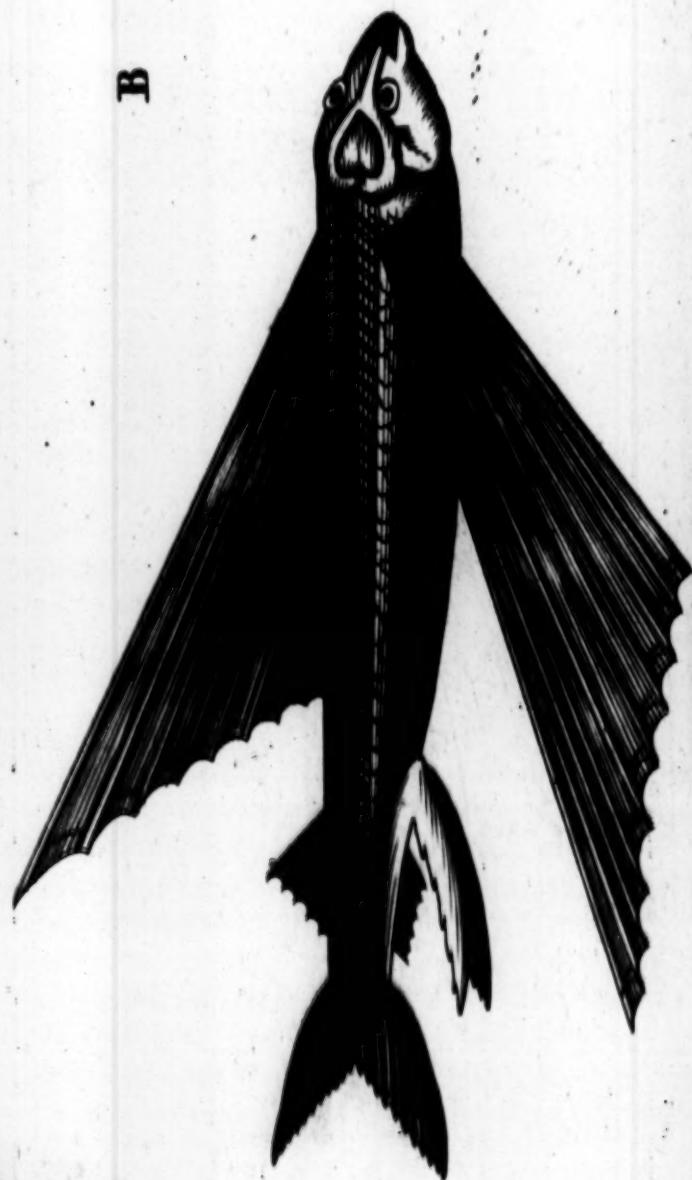
LE POISSON VOLANT



A



B



C



FRANÇOIS LEGUAT. II

point aussi qu'il n'y en ait de diverses figures ; Car tout varie dans la Nature. Les chevaux d'*Irlande* ne sont point faits comme les chevaux de *Frisé* : ni les Vaches de *Kent*, comme celles de *Middlesex*, quoi que ces Provinces soient contigues : moins encore comme celles d'*Islande*, qui n'ont point de cornes. Et sans sortir de nôtre Espece, autre est un *Negre*, autre un *Allemand*, & autre un *Chinois*.

Mais revenons à nos Poissons. Un Naturaliste a nommé celui qui est marqué A, *Hirondelle de Mer*, & il lui attribue quantité de proprieté que je laisse. Celui que j'ai marqué B est appelé *Mulet* dans le Journal de *Samson Mathurin*, fameux Pilote de la Méditerranée, qui en a vû dans le Golfe de *Lyon*, & ailleurs. Le 3. marqué C. a été tiré du Cabinet du Roi de *Danemark*, où j'ai quelque opinion qu'il n'a pas été fort exactement dessiné ; car quand ces animaux-là viennent à se sécher, il est difficile d'en observer la véritable forme. Il s'en trouve qui ont 4. ailes. Ceux que nous avons mangés ont assez le goût du hareng.

Ces pauvres petites bêtes, qu'on pourroit prendre pour le Symbole d'une perpetuelle frayeur, sont aussi continuellement en fuite ; & en s'élevant, pour se sauver, ils viennent assez souvent donner dans les voiles. Ils vo-

lent aussi long temps qu'il reste de l'humidité dans leurs ailes , qui dès qu'elles sont sèches , redeviennent aussi-tôt nageoires ; force leur étant de retomber dans l'eau. Autrement , ils ont si grand' peur , qu'ils s'en iroient au bout du monde.

Ces efforts qu'ils font de devenir plutôt habitans de l'air que de l'eau , sont pour éviter la persecution des Dorades & des Bonites qui leur font une guerre éternelle. Mais les pauvres malheureux n'évitent un peril que pour se jeter incontinent dans un autre : de cruels Oiseaux , leurs ennemis irréconciliables , étant toujours au guet , & en grosses bandes pour les engloutir dès qu'ils entrent dans le nouvel élément où ils croyoient trouver un asyle. Les Marfouins font la même guerre aux Dorades , & tout cela nous est une image de la vie humaine , où l'on est en de perpetuels dangers , & où le faible est ordinairement la victime du fort.

Comme notre vaisseau n'avoit pas assez de lest , nous résolûmes d'en aller faire à l'Isle de *Sel* qui est une des Isles du *Cap-Vert* , & nous la découvrîmes le 29. d'Octobre. Le lendemain nous arrivâmes à la rade , & nous jettâmes deux ancrs à 8. brasses , dans une anse qui est au Sud de l'Isle. Un grand nombre d'oiseaux de Mer vinrent visiter notre

tre vaisseau , & se percher sur nos vergues , où ils se laissoient prendre à la main. On en mangea quelques-uns , mais on ne les trouva pas fort bons : il y avoit des Fous , des Fregates , des Paille-en-quetie , & quelques autres : j'aurai peut-être lieu de parler de ces animaux-là dans la suite. Nous avions eu depuis les *Canaries* une Hironnelle qu'on lâchoit tous les matins , & qui revenoit tous les soirs : elle fut tuée là par accident.

Le 31 de bon matin nous allâmes à terre avec nos armes & nos chiens , pour chasser. Nous trouvâmes d'abord une prodigieuse quantité de Boucs , & de chevres sauvages , que nous découvrîmes facilement de loin , parce que cette Isle extrêmement sèche , sans arbre ni broussailles , ne produit qu'une herbe fort courte , du moins dans la grande partie que nous en avons vue. Nous tuâmes quelques uns de ces chevreaux , & nous les laissâmes sur une hauteur , pour les reprendre au retour de notre chasse. Nous courûmes deux ou trois heures pour chercher de l'eau , mais il nous fut impossible d'en trouver qui ne fut *Somache* , pour parler le langage de nos Matelots , c'est-à-dire un peu salée , tellement que nous souffrîmes une grande soif. Le Soleil est là très-ardent , & comme nous ne trouvâmes aucun ombrage , la chaleur nous fut fort in-

commode. Nous creusâmes en plusieurs endroits pour trouver de l'eau , & toujours inutilement. Nous retournâmes donc à nos Chevreaux , & ensuite vers le bord de la Mer où nous arrivâmes fort fatiguez à Soleil couché. En revenant, nous vîmes un cheval parfaitement beau , & fier. C'étoit un Alezan-brûlé , dont les crins & la queue traînoient à terre : jamais cheval n'eût le corps mieux fait , ni l'encolure plus magnifique. Il partit brusquement , & nous fit voir qu'il avoit bonne jambe. Je ne savois quel nom donner à un autre Animal que nous vîmes aussi , & qui étoit un peu loin. Je croi que c'étoit une espece de Chat , mais l'un d'entre nous voulut que ce fût un Renard. Et je suis trompé s'il rencontra plus heureusement que les Traducteurs de nos Pseaumes , quand ils ont fait dire à *David*, que ses Ennemis seroient la proie des Renards.

Nous trouvâmes une partie de nôtre Equipage à terre. Ils étoient descendus pour attraper quelques Tortues. Nous nous mîmes de nouveau à creuser en divers endroits avec eux , pour trouver de l'eau douce, mais ce fut en vain. La nuit vint, & nous nous endormîmes sur le Sable , à la belle étoile , non moins affoiblis de faim & de soif , que fatiguez par la chasse. Comme nous

nous étions tous dans un assez tranquille sommeil , nous fûmes réveillés en sursaut , par la brayante musique d'un rustique régiment d'Anes , dont nous ne pûmes nous débarrasser qu'en brayant comme eux , & en leur tirant quelques coups de fusil. Mais ils ne nous eurent pas si-tôt tourné le dos , qu'une autre troupe de pareilles Bêtes nous vint régaler de la même chanson. Ils étoient accompagnés de plus de cinq cens Boucs , qui nous environnerent , & nous ne pûmes nous rendormir. Enfin , ces Animaux se retirèrent , & nous jugeâmes que si nous les suivions , ils nous conduiroient peut-être à quelque source cachée. En effet , il s'en fit un détachement qui descendit dans une petite profondeur , où il y avoit de l'eau , dont ils burent. Nous nous en réjouîmes , comme si nous eussions trouvé un trésor. Mais cette eau étoit encore salée. Ces Animaux ayant été contraints d'en boire dès leur naissance , cela leur est tourné en coutume.

Le jour vint , & la faim nous pressant , il nous prit envie de faire rôtir quelque Gigot de Bouc ; je ne dis pas de chevreau , terme trop honorable dont je me repens de m'être servi. Faute de bois , nous ramassâmes de la fiente sèche d'ânes & de chevaux ; nous en fîmes une pyramide comme
de

de Tourbes Hollandoises ; & nos morceaux de Bouc pendus à des cordes , firent là tant de tours , sans bouger d'une place , qu'il ne tint qu'à nous d'en manger. Ah ! la méchante chair ! le vilain goût ! quelle odeur ! l'envie de vomir me prend quand j'y pense : Mais il n'est sauce que d'appetit , chacun se servit donc de ses dents , arracha , rongea , mâcha comme il put ; & point d'eau. Ne me dites pas ici , cher Lecteur , que nous avons grand tort de nous amuser dans cette vilaine Isle , au lieu de nous en aller manger , boire , & dormir dans notre Vaisseau. Ceux qui nous avoient mis à terre , & qui avoient apporté aussi une partie de notre Equipage , s'en étoient retournez avec la chaloupe : & malgré nous , il falloit les attendre. Pour eux , ils ne s'imaginoient pas que nous fussions si mal à notre aise. Ils nous voyoient de loin , faire grand' chere & beau feu , & ils ne doutoient point du tout que nous ne nous trouvassions fort bien-là. Enfin , ils vinrent sur le midi , & nous remenerent à notre *Hirondelle*. C'étoit le 1. de Novembre.

L'Isle de *Sel* n'a pas 8. lieues de tour , on l'appelle ainsi parce que les Vaisseaux y abordent pour y faire des provisions d'un excellent Sel engendré sans art , par la Mer & par le Soleil , & qu'on trouve en grande abon-

abondance dans les creux des Rochers , du côté du midi. On y vient aussi *sourner* la Tortue ; c'est le terme, parce qu'on met la Tortue sur le dos, pour s'en rendre maître. Tout le rivage est couvert de ces Animaux, particulièrement dans le temps de leur ponte. Nous *sournames* donc quelques-unes de ces lourdes & stupides bête ; & deux entre autres, qui selon l'estime des Connoisseurs, pesoient autour de cinq cens Livres chacune. Nous en portâmes l'essentiel à bord.

Que dirai-je encore de l'Isle de *Sel*? Nous y rencontrâmes quelques bouzes de vaches, mais nous ne vîmes point la bête. Et pour tout oiseau, nous ne trouvâmes que des moineaux. Ils ressemblent aux nôtres, à la grosseur près, car ils sont de moitié plus petits.

Il ne faut pas oublier le beau coquillage, qui est répandu par tout. Il y en a une variété charmante, & je n'en ai point vû ailleurs qui approchât de la beauté de celui-là. C'est assurément l'Ouvrage d'un Excellent Ouvrier. La brillante vivacité de l'émail, le mélange & la diversité des couleurs, la forme, la délicatesse, la symmetrie, tout charme, & fait admirer ce Grand Ouvrier. Je m'en allois aux *Indes*, aux *Antipodes*, je ne fais où dans des Isles desertes, d'où je m'imaginois ne revenir jamais : & l'esprit plein de ces pensées, je ne m'amusai pas à

ramasser des Coquilles. Mais si, à mon retour, j'avois passé par là, j'en aurois fait bonne provision.

Je dirai encore, puis qu'il m'en souvient, que j'eus du chagrin, en me promenant dans cette Isle, de n'y rencontrer pas un seul de ces grands & beaux Oiseaux, qu'on appelle *Flamans*, c'est-à-dire, *Flambans*, ou *Flamboyans*, & qui, au raport de divers Voyageurs, sont des plus considérables du lieu. Je n'avois pas une pure & simple envie de voir ces Oiseaux, le plus grand plaisir que je me proposois, c'étoit de confronter avec l'original, les differens portraits qu'on en fait. Car tous ceux qui les ont décrits, excepté Mr. *Willongby*, du moins tous les Auteurs (en assez grand nombre) qui se sont rencontrés sous ma main, donnent à ces Oiseaux un bec qui finit en cuiller, ou en spatule; & M. *Willongby* leur dessine un bec fort pointu.

Ce curieux Naturaliste ajoute qu'il croit que ce même Oiseau porte le nom de *Flamand*, plutôt parce qu'il a quelques plumes de couleur-de-feu qui éclate, que parce que ces Animaux soient originaires de *Flandres*. Et certainement, ce savant Auteur a raison; car il est très-constant que ces sortes du *Flamans-là*, ne sont pas moins étrangers en *Flandres* qu'en *Angleterre*.

Le

Le 6. nous levames l'ancre, le vent nous étant devenu favorable ; & nous fîmes voiles vers les Isles de *Martin-Vas*, selon les ordres que nous avions reçus.

Le 7. nous courûmes au plus près du vent, après avoir vû & paré l'Isle *Bone-viste*, qui ne nous parut pas valoir mieux que l'Isle de *Sel*, elle est plus longue & plus montagneuse. Nous n'y appercûmes aucun arbre non plus que dans l'autre.

Le 11. nous essuyames la premiere fois une de ces courtes quoi qu'assez fâcheuses tempêtes, que les gens de mer appellent des *Grains*, & nous en souffrîmes de tems en tems jusqu'au delà de la Ligne. Ces *Grains* sont une espèce de tourbillons violens, mêlez de pluie, qui se forment tout d'un coup, mais qui ne durent pas ordinairement un quart d'heure. On se prépare à les recevoir parce qu'on les voit venir de loin ; on *cargue* incontinent les *hunniers*, qui autrement seroient emportez, & les mâts de *hune* rompus.

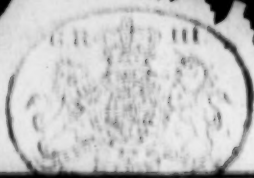
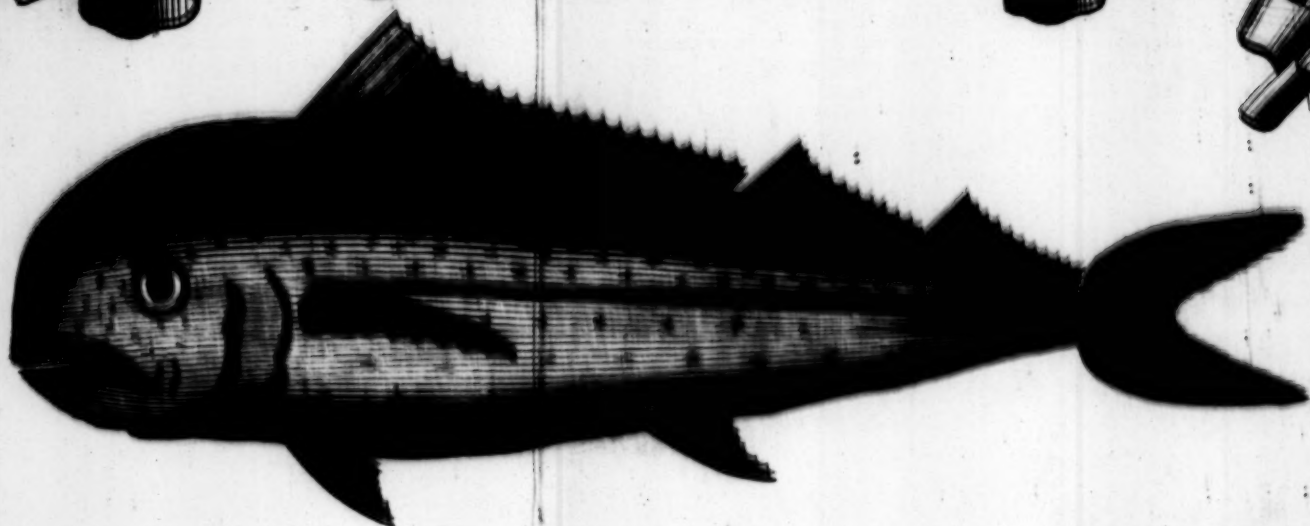
Lors que le vent est trop fort, on abaisse toutes les voiles, ou on n'en porte que le moins qu'on peut. Pendant ce temps-là, la mer est extrêmement agitée & paroît toute en feu. Il arrive souvent que ces *Grains* reviennent plusieurs fois en un même jour, tellement que l'Equipage est toujours aux
écou-

écoutes : Le calme succede ordinairement à cet orage en très-peu du temps. Nous évitâmes aussi plusieurs Dragons d'eau : & le 12. le vent cessa à la hauteur de 7. degrez 15. minutes.

Sur le soir nous attrapames un oiseau à-peu-près fait comme une bécassie qui avoit volé autour de nôtre vaisseau pendant tout le jour : les matelots le tuerent moins pour avoir le plaisir de le manger, quoi qu'il en valût la peine, que pour se vanger de ce qu'il avoit fait désertier quatre hirondelles qui nous avoient suivis depuis quelques jours, & qui nous avoient donné soir & matin une musique d'autant plus agréable qu'elle nous faisoit souvenir de cette chere terre qu'on aime tant, quand on vogue au milieu du vaste Ocean.

Le 13. de Novemb. une heure avant le jour il vint un *Grain* furieux, qui jetta bas nôtre grand mât de hune, ayant brisé le lien de fer qui l'attachoit : je ne remarque cela, que parce que tout l'Equipage en fut étonné.

Le 14. nous rencontrâmes un prodigieux nombre de ces Dorades, & de ces Bonites dont j'ai parlé. Comme ces Poissons sont assez connus, je ne les ai pas décrit, mais puisque l'occasion se présente de les nommer encore, j'ai envie de dire comment sont faits ceux



FRANÇOIS LEQUAT. 21

ceux que j'ai vûs. Les Dorades de l'*Amérique* dont parle M. de *Rocheport*, ont, dit-il, le devant de la tête fait en pointe: je ne connois point ces Dorades-là. Celles que j'ai diverses fois considérées, ont, tout au contraire, le museau camus & arrondi, ce qui leur donne une certaine physionomie que je n'aime pas beaucoup. Je ne eroi pas aussi que personne fasse consister la beauté de ce poisson dans sa forme. Mais pour les couleurs, elles sont admirables. Il y a de deux sortes de Dorades. Celle dont on peut voir ici la figure a tout le dos émaillé de taches d'un verd bleuâtre, qui brillent comme autant d'algues-marines sur un fond obscur. Le ventre est d'un clair argentin. La queue & les Nageoires sont dorées de fin or. Rien n'est plus vif ni plus éclatant, quand l'animal est dans son élément, ou quand il n'a pas encore souffert de mortification: ce qui arrive en très-peu de temps. Ce Poisson est long de quatre à cinq pieds, & n'a pas plus d'épaisseur que le Saumon. *Rondelet* l'appelle Bresme de mer. J'apprens de nos Matelots que l'autre espece de Dorade ne differe de celle-ci, qu'en ce que les deux extrémités des machoires s'avancent un peu plus; & en ce que les taches sont d'un bel azur sur un fond d'or. La chair de ces poissons est ferme & d'un fort bon goût.

La

La Bonite est ordinairement longue de trois à quatre pieds, est fort épaisse & charnue, & a le dos couvert d'une petite écaille si serrée qu'à peine l'aperçoit-on : cela est d'une couleur d'ardoise qui en quelques endroits tient un peu du verd. Le ventre est gris de perle & se rembrunit en approchant du dos. Quatre rayes jaunâtres qui naissent du côté de la tête, regnent le long du corps en distance à-peu-près parallele, & se réunissent à la queue, qui a assez l'air d'une queue de Maquereau. L'œil grand & vif, est comme une perle de jayet environné d'un cercle d'argent. On peut voir ici la forme du corps, & la disposition des Nageoires. Proche de la queue, sur le dos, il y a six petites especes de Nageoires quarrées qui n'ont pas un pouce d'élevation ; & vis-à-vis, sous le ventre, il y en a sept.

Comme j'écrivois ceci, un de mes Amis qui ne se lasse jamais d'admirer les divines merveilles de la Nature, & qui les considère, avec une grande exactitude, me dit qu'il avoit compassé & dessiné une Bonite qui fut pêchée en 1702. proche de la Rye, dans la Province de Kent, & qui differe en diverses choses de celle dont je viens de parler. On ne sera pas fâché que je donne ici le billet que cet ami m'écrivit sur cela, en m'envoyant la figure de cette Bonite.

„ Le





„ Le Poisson qu'on appelle *Bonite* dans
 „ les Mers des *Indes*, est connu sur toutes
 „ les côtes de *France*, & particulièrement
 „ entre la *Loire* & la *Garonne*, sous le nom
 „ de *Germon*. Il n'entre que rarement
 „ dans la *Manche*, ce qui est, pour le dire
 „ en passant, tout le contraire de ce que
 „ fait le *Maquereau*, dont les côtes de *Nor-*
 „ *mandie* fourmillent, sur tout en *Bessin* &
 „ en *Cotentin*, au lieu qu'à la *Rochele*, on
 „ n'en voit jamais, ou très-rarement. Le
 „ *Germon* donc, ou la *Bonite* de nos Mers
 „ est certainement un poisson du genre de ces
 „ *Bonites* que vous avez vûs dans vos Voya-
 „ ges, mais l'espece varie un peu : chose
 „ qu'on remarque en toutes sortes d'ani-
 „ maux, aussi-tôt qu'on change de pays,
 „ comme vous l'avez vous-même observé.
 „ La dernière *Bonite* que j'ai vûe, & qu'on
 „ prit proche de la *Rye*, au commencement
 „ de Juin, 1702. étoit justement longue de
 „ trois pieds, & avoit le corps proportionné-
 „ ment plus gros que celle dont vous m'avez
 „ fait voir la figure, puis que trois largeurs du
 „ corps plein, en faisoient l'entiere longueur.
 „ Je vous en envoie un dessein exact. Au
 „ premier aspect, on jugeroit que la gueule
 „ de ce poisson ne s'ouvreroit pas beaucoup,
 „ mais il y a un ressort secret, & elle s'ou-
 „ vre jusqu'à l'endroit qui est marqué a. Les
 „ Dents,

„ Dents, dessus & dessous, sont si menues,
 „ si courtes, & si foibles, qu'il semble que
 „ cela ne soit fait que pour égratigner. La
 „ Langue est large, noirâtre & dure jus-
 „ qu'à la racine, mais mollette & un peu
 „ rouge à l'extrémité. L'œil a un grand
 „ pouce de diametre : la prunelle est com-
 „ me un Crystal fort blanc & fort transpa-
 „ rent, & le cercle qui l'environne est
 „ plus brillant que de l'or poli.

„ La Couleur de ce poisson est la même
 „ que de celui que vous avez décrit, quoi
 „ qu'il n'ait point d'écailles au dos. Il n'a
 „ qu'une peau lisse, au dos & au ventre,
 „ & sur le côté, entre la queue & la na-
 „ geoire qui est proche des Ouïes, il y a
 „ une bande écaillée de deux pouces de lar-
 „ ge, d'écailles si petites & si fines qu'elles
 „ sont imperceptibles. Les deux Nageoi-
 „ res, si je les puis appeller ainsi, qui sont
 „ marquées *b*, sont ossues & immobiles. A
 „ l'endroit le plus étroit de la queue, il y a
 „ de chaque côté un nœud-d'où sort une pe-
 „ tite touffe chevelue qui n'a qu'un pouce
 „ & demi de long.

„ Au lieu que votre poisson n'a que six de
 „ ces petites nageoires que vous avez repré-
 „ sentées, sur le dos, vers la queue, & sept
 „ en bas, celui-ci en a neuf en haut, & huit
 „ en bas. *c. c.* marquent les ouïes, qui s'en-
 „ tr'ou-

tr'ouvrent aisément. Et d.d. est comme une grande écaille, que l'on ne peut soulever que fort peu tout autour.

Les vents Alizez nous ayant quittez dès le 9. degré, nous n'eumes jusqu'à la Ligne que Grains & que calmes: c'étoit toujours à recommencer. La chaleur n'étoit pas excessive, & ne nous obligeoit pas à quitter nos robes de chambre pendant la nuit.

Nous passâmes la Ligne le 23. Novembre & il nous salut essuyer l'impertinente cérémonie qu'on appelle du *Baptême*; du moins ceux qui ne s'étoient pas rencontrés à pareille fête, ou qui ne voulurent pas se racheter pour de l'argent.

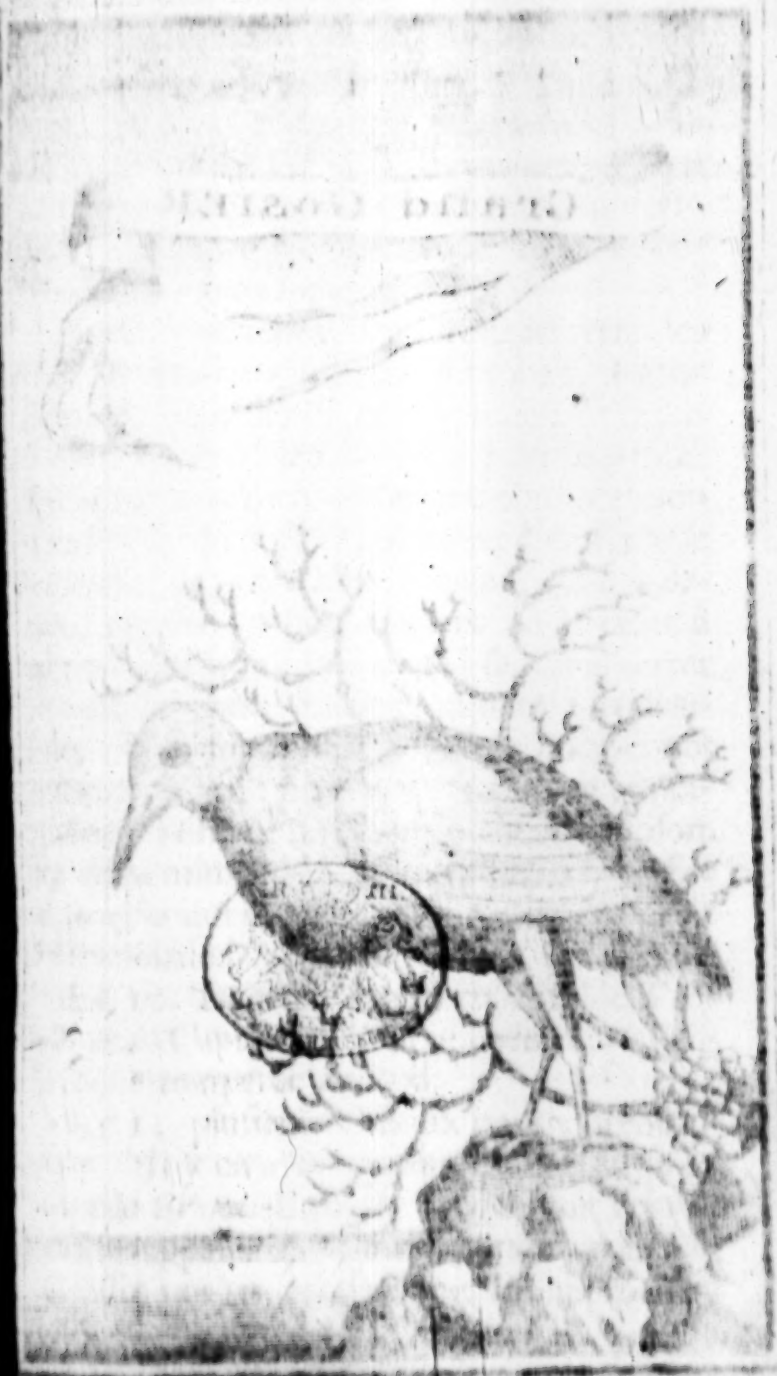
C'est une coutume ancienne qu'on auroit bien de la peine à abolir. Cela se fait quelquefois aussi lors qu'on passe sous les Tropiques. Voici en peu de mots comme cette belle cérémonie se fit sur notre Vaisseau. Un des matelots qui avoient déjà passé la Ligne s'habilla de haillons, se fit une ceinture de corde, des cheveux & une barbe d'étoupes, & se noircit le visage de suye détrempée avec de l'huile. Dans cet équipage, tenant une Carte marine en une main, un Sabre dans l'autre, & du noir à noircir, il se présenta sur le pont, accompagné de ses Suffragans habillez aussi grotesquement que lui: armez de grils, de poëles, de chaudrons,

drons, de petites cloches , & faisant avec ces instrumens la musique qu'on peut s'imaginer.

Ils appellèrent un à un ceux qui devoient être initiez, & après les avoir fait asseoir sur le bord d'un cuveau plein d'eau, ils leur firent mettre la main sur la Carte, & promettre qu'en pareille occasion ils feroient faire aux autres, la même chose qu'on exigeoit présentement d'eux. Ensuite, ils leur firent une marque au front avec le noir, leur mouillèrent le visage avec l'eau de mer, & leur demandèrent s'ils vouloient donner à l'Equipage quelque chose pour boire, leur promettant que moyennant cette liberalité ils les tiendroient quittes. Ceux qui donnèrent furent incontinent relâchez, & quelques-uns mêmes évitèrent ce désagréable prélude, en donnant un peu plus grassement. Il ne m'en coûta qu'un écu pour avoir le privilége de ces derniers. Pour les autres, on leur fit faire la cullebute dans le cuveau, où on les lava & les décrassa de tous les côtez avec les balais du Vaisseau, & je pense bien que cela dura un plus peu longtemps qu'ils ne l'auroient voulu.

Comme la Fregate & la chaloupe n'avoient jamais passé la Ligne, il falut qu'elles subissent la même loi. Le Capitaine fut obligé de racheter l'Eperon de son vaisseau, les

ec
a-
nt
ur
fi-
et-
re
bit
nt
ur
&
à
ur
ité
né-
el-
ole
te-
a-
les
le
ous
je
ng-
a-
lles
o-
u,
les



Grand Gosier.



les
coup
quip
com
cha
rém
N
Inse
Sud
y fa
sui
n'et
les
mi
gag
le v
line
inst
gné
Et
d'
Me
ple
la
ste
ap
ple
G

les Matelots disant qu'ils étoient en droit de couper le nez au bâtiment. L'argent que l'Equipage ramassa fut destiné à se divertir en commun à la première occasion. Au reste chaque Nation pratique cette ridicule cérémonie avec quelque diversité.

Nous courumes en droiture vers les Isles de *Martin Vas*, qui sont à 20. degrez Sud, & nous dîmes au Capitaine de nous y faire mettre pied à terre, pour les visiter suivant nos ordres. Comme son intention n'étoit pas de le faire, il nous répondit que les barres de notre hune d'avant, étant à demi rompues, nous aurions de la peine à gagner ces Isles, parce qu'il faudroit serrer le vent de près, & aller toujours à la bouline. Il changea donc de route malgré nos instances, & le peu de cas que nous témoignâmes faire de sa fausse & frivole raison. Et nous mîmes le Cap sur l'Isle de *Trifan d'Acugna* qui est au 17. degré de Latitude Méridionale.

Le 10. Decembre nous passâmes le Tropique du Capricorne, & nous entrâmes dans la Zone tempérée du Sud.

Le 13. plusieurs Oiseaux nous vinrent visiter. Il y en avoit quantité de ceux qu'on appelle *Grands-Gosiers*, & que l'on devroit plutôt appeller *Grus-jabots*, à cause de leur Grosses gorges pendantes; Ils approchent

de la grosseur d'une oye; & sont fort haut-montez & n'ont ni beauté ni bonté; car c'est une chair dure & d'un étrange goût. Ils ont la tête grosse, le bec long & pointu, le Corps blanc, les ailes brunes ou roussâtres; & le col tantôt long, tantôt court, selon qu'il leur plaît de l'allonger, ou de se rengoncer. C'est un animal melancholique qui passe des jours entiers planté sur un rocher à fleur d'eau, comme un pêcheur à la ligne, pour tâcher d'attraper quelque petit poisson. Quoi que cette figure de bête n'ait rien de fort réjouissant à la vûe, nous ne laissons pas de recevoir agréablement leur visite. C'est qu'on s'ennuye de ne voir que de l'eau, & que les moindres objets nouveaux divertissent; justement comme dans ces petites Cours reculées, où les AltesSES sont toutes seules, ou bien dans ces Convents solitaires de tristes Nonnains qui sont si avides de Compagnie.

Le 17. on cria, à la Baleine, autre plaisir Marin. Et chacun se leva promptement, pour aller saluer l'Eminence d'un gros dos noir qui rôdoit lentement autour de nôtre Vaisseau.

Un moment après, on en vit paroître quinze ou vingt autres, qui me firent souvenir de ce que dit élégamment M. de Godeau.

*Pour la beauté de l'Univers ,
 De Monstres en formes divers
 Tu peuplas les humides plaines ;
 Et voulus qu'en leur vaste enclos ,
 Tous rendissent hommage à ces lourdes Ba-
 leines
 Qu'on prend pour des écueils sur la face des
 flots.*

En effet , ceux qui n'ont pas plus d'expé-
 rience de la Mer qu'en avoit le bon *Aloyse*
Cadamusse , & tout l'Equipage de son Vais-
 seau , s'imaginent que ces grosses bêtes les
 cherchent pour les renverser. Ce célèbre
 Voyageur nous raconte dans le chap. L. de
 l'histoire de sa Navigation , qu'ils eurent
 grand' peur d'un monstre épouvantable dont
 les nageoires étoient comme les ailes d'un
 moulin à vent , & qui venoit sur eux : mais
 qu'ils mirent toutes les voiles au vent , &
 qu'ils échaperent heureusement de ce grand
 danger. Pour nous, loin d'être ainsi effrayez,
 nous primes un singulier plaisir à voir ces
 Colosses se jouer dans les ondes , avec autant
 d'agilité qu'un oiseau vole en l'air. L'une de
 ces Baleines surpassoit de beaucoup les autres
 en grosseur , & formoit quelquefois une pe-
 tite Isle , & en même temps une petite mon-
 tagne , sur la superficie tranquille de la Mer.

Je doute que cette prodigieuse moitié de machoire que l'on n'a pas jugée indigne d'être attachée contre le mur du Palais Royal de S. James, à Londres, ait été d'un animal plus monstrueux en grosseur. Nos Matelots qui avoient la Relation du *Patrice Varotomanni*, ne pouvoient s'empêcher de rire quand ils y lisoient ce que dit ce fameux Auteur, des Baleines qui poussent leur urine si haut.

Mais s'ils avoient lû *Plin* & *Solin*, Anciens vénérables, avec leurs Baleines longues de neuf cens soixante pieds, leur envie de rire auroit pu se changer en frayeur, par le danger d'être tous avalez, & le Navire & les Anchres, & les voiles & les mats, tout l'Equipage & tout l'attirail. Car encore que ceux que l'on appelle communément Naturalistes prennent depuis quelque temps la coûtume de dire que *Jonas* n'a pu être englouti par une Baleine, à cause que les Baleines ont le gosier si étroit, qu'à peine une Sardine y sauroit passer, tout le monde ne compte pas sur cela, comme sur un fait assuré. Il y a peu de gens qui ayent dissequé eux-mêmes des Baleines, & qui ayent vu de leurs yeux comment elles ont la gorge faite. D'ailleurs, il faut considerer qu'il y a beaucoup d'especes différentes de ces Monstres marins. Et comme je ne puis pas
refu-

refuser de croire le P. *George Fournier*, homme très-curieux, & très-savant en toutes les choses qui concernent la Mer, lequel nous assure dans son *Hydrographie*, qu'on trouva deux hommes dans le ventre d'une Baleine qui échoua à *Valence* sur la côte d'*Espagne*, dans la Méditerranée & dont on a gardé une machoire à l'*Escorial*, je suis persuadé qu'une Baleine de la taille de celle dont parle *Solin* nous auroit tous gobez, comme on gobe à *Geneve* une cuillerée de Mille-canton. Le *Signor Cadamosto* dit que son *Leviathan* étoit plus gros que la Baleine, mais c'est une dispute de mot. Ce que l'on appelle Baleine, en toutes Langues, est le plus gros de tous les poissons & même de tous les animaux. Et de là vient ce que M. *Boehart* en a écrit, (*Phal. To. II. L. I. c. 1.*) que le mot de Baleine est un mot Syriaque qui signifie Seigneur des Poissons.

Je dirois volontiers encore un mot sur cet article, pendant que j'y suis, pour réfuter l'erreur de ceux qui s'imaginent que ces *Lames* de Baleine dont on se sert pour les corps-de-robe des Femmes, se tirent de la queue & des nageoires, & je leur apprendrois, comme le sachant bien, que cela ne se trouve jamais, ailleurs que dans la gueule des diverses especes de ceux de ces Animaux, qui n'ont point de dents, mais il est temps de

continuer la route. Et afin qu'on ne m'accuse pas d'aimer les digressions, je n'ajouterais rien ici de ce que nos Marins nous raconteraient du combat de l'Espadon & de la Baleine, quoique je le pusse faire sans digressions, & que la chose soit assez curieuse, beaucoup plus même que les combats des coqs, ou que ceux des chiens & des Ours, dont il y a des Nations entières qui se font un si grand plaisir.

Le 21. nous vîmes encore quantité de Baleines, & il y en eut une qui vint, je croi, se gratter contre nos Vaisseaux, mais elle se gratta si bien qu'elle s'écorcha, elle trouva quelque accroç qui la déchira, de sorte que le navire en fut un peu ébranlé. Nous la vîmes toute sanglante comme elle s'éloignoit de nous.

Etant arrivez à la hauteur de *Triflan*, nous portames à l'Est, pour tâcher de gagner cette Isle, mais nous ne pûmes réussir, à cause des brouillards épais qui durèrent cinq ou six jours, & pendant lesquels nous étions toujours à la *Dérive*, pour ne nous pas trop éloigner, & pour n'en pas trop approcher aussi. Comme ces brouillards ne se dissipoient point, nous craignîmes de perdre là notre tems, & nous résolûmes de profiter du vent favorable que nous avions, qui pouvoit nous pousser en peu de jours au Cap de *Bonne-Espe-*

Esperance. Mais nous n'eumes pas tenu cette route pendant six heures, que le vent sauta tout d'un coup de l'avant, ce qui obligea le Capitaine de dire qu'il falloit faire une nouvelle tentative sur l'Isle de *Tristan*. Le prétendu dessein réussit alors en quelque maniere : nous vîmes cette Isle le Mardi 27. de Decembre, sur les six heures du matin; & nous la côtoyâmes du Nord au Sud par l'Est, mais nous ne pûmes trouver aucun endroit pour mouiller. On avoit toujours la sonde à la main, sans trouver fond.

Nos yeux nous convinquirent clairement que la Carte du Capitaine étoit fausse, puis qu'elle marquoit une baye dans la partie que nous voyions, où il est certain qu'il n'y en a point du tout. Comme il n'avoit pas dessein que nous y descendissions, il voulut nous persuader, que l'Isle n'avoit point d'accès : mais nous étions sûrs que des Vaisseaux y avoient autrefois mouillé, & nous étions confirmés dans cette opinion par une bonne Carte qu'avoit le S. *Teslard*, laquelle marquoit une baye dans un autre endroit vers l'Ouest, & représentoit les côtes qui étoient devant nous fort hautes & fort escarpées, telles qu'elles l'étoient en effet.

Nous remarquâmes vers le Sud une petite Isle, mais nous n'en approchâmes point. Ce côté de l'Isle *Tristan* que nous vîmes a

tout au plus deux lieues de long. Il nous parut extrêmement agréable, quoi que fort escarpé, comme je l'ai dit, & quoique nous eussions aussi de tems en tems des brouillards qui nous en déroboient la vûe en partie, qui même nous la cachotent quelquefois tout-à-fait. Les côtaux étoient remplis depuis le haut jusqu'au bas de la plus belle verdure du monde, & on voyoit le Ciel avec plaisir au travers des troncs d'arbres hauts & droits, dont les cimes des montagnes étoient couvertes. Les oiseaux voloient de tous côtes. Des eaux vives couloient abondamment en plusieurs endroits, & formoient des nappes d'eau qui tombant de bassin en bassin, faisoient d'admirables Cascades, & après avoir roulé avec rapidité jusqu'au pied des côtaux elles s'alloient précipiter dans la mer. Toutes ces différentes beautés produisoient en nous, quoi qu'en vain, un extrême desir de les considérer de plus près, & de nous aller du moins rafraichir dans un si charmant lieu.

La mer étoit toute couverte de Baleines, & de Loups marins qui nageoient jusqu'au bord de l'Isle, en se joiant dans l'eau, & qui même venoient tout contre nôtre Frégate. Un grand nombre d'oiseaux de mer, de plusieurs espèces, les uns gros comme des Oyes, d'autres comme des Canards, voloient

loient autour de nous , & tout cela réparoit une certaine joye dans nos ames. Mais ce fut inutilement que nous nous flatâmes de l'esperance de jouir , au moins pendant quelque temps , de cet agreable séjour , & d'en considerer plus particulièrement les beautez. Peut-être aussi nous auroient-elles tenté d'y faire un plus long séjour que nous ne l'aurions dû. Il y avoit d'autant plus d'aparence à cela que nôtre santé commençoit à s'alterer beaucoup , les plus vigoureux même étant fort incommodés , mais nous ne trouvâmes ni baye ni port, nôtre Capitaine n'ayant pas fait tout ce qui étoit en son pouvoir pour en chercher. Comme nous n'osions demeurer près de terre pendant la nuit, & que d'ailleurs nous étions trop exposés aux Rafales, ou gros coups de vent, qui venoient sur nous d'entre les montagnes, nous reprîmes la route du Cap.

La nuit, il s'éleva un vent qui donna bien de l'ocupation à l'Equipage. Les vagues s'éleverent à la hauteur des mâts, & il tomba une si grande quantité d'eau sur le pont, que nôtre jeune garçon y auroit été noyé, si on ne l'eût promptement secouru.

Le premier jour de l'an 1691. nous eûmes le plaisir de voir assez distinctement une vache Marine de couleur roussâtre, qui faisoit voir la tête entière , & quelquefois plus

de la moitié du corps hors de l'eau. Elle étoit ronde & épaisse, & paroissoit plus massive que nos plus grandes vaches. L'œil gros, les dents, ou défenses, longues, & le muse un peu retroussé. Un de nos matelots nous assura que ces Animaux avoient les pieds, comme vous le pouvez voir dans la figure que voici.

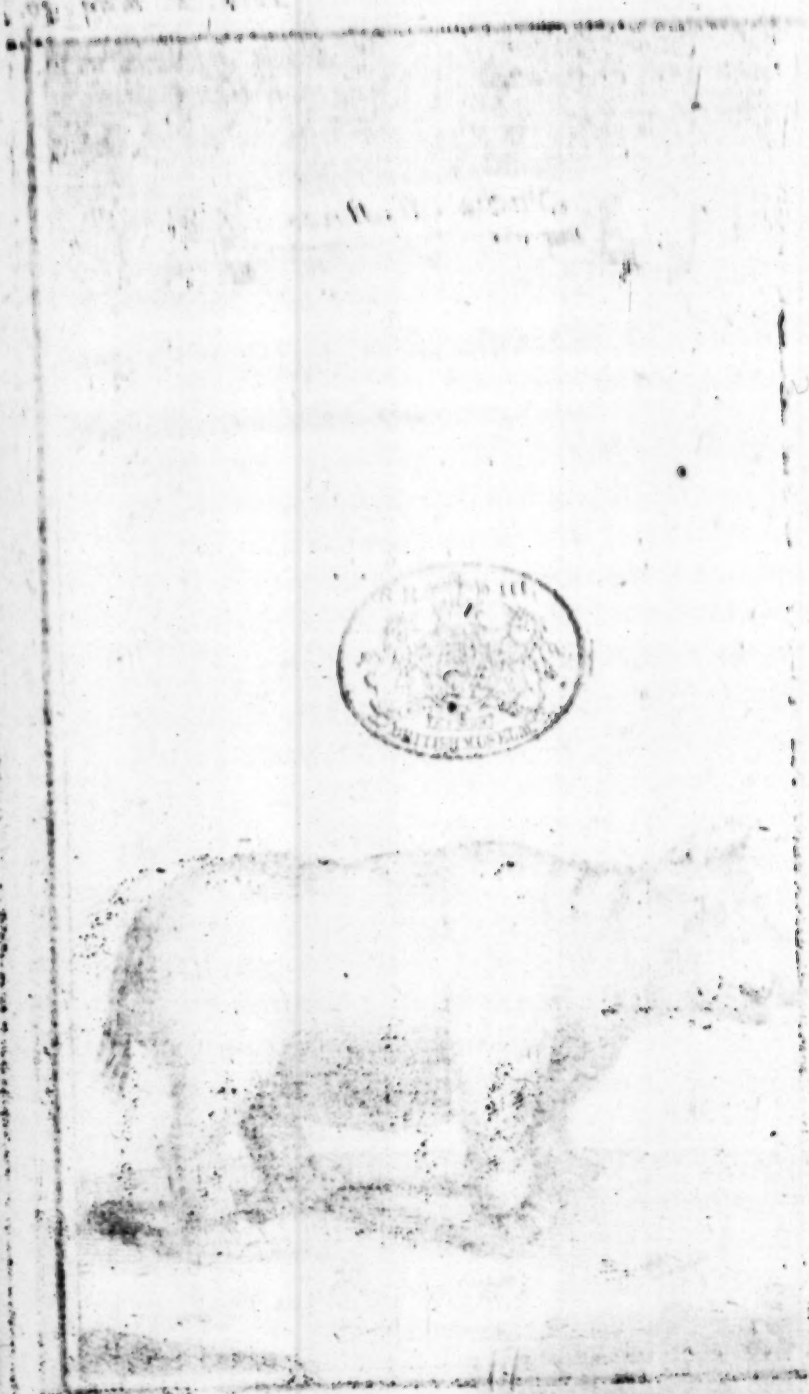
Le 11. & le 12. nous vîmes quantité d'oiseaux gros comme des perdrix, & à peu près de la même couleur, que les gens de l'Equipage connoissoient sous le nom de Grisards. Il y en avoit aussi beaucoup d'autres de diverses especes, les uns & les autres differens de ceux de nôtre Continent. Ces nouveaux objets ne nous étoient pas désagréables, mais ce qui nous en plaisoit le plus, c'est qu'ils nous étoient une marque certaine que nous n'étions pas éloignés de terre.

Le 13. sur le soir, on la vit, & on reconnut que c'étoit le Cap de *Bonne-Esperance*; mais un gros brouillard qui s'éleva tout d'un coup nous en déroba la vûe, & nous obligea de nous mettre au large pendant la nuit.

Le lendemain, nous nous rapprochâmes, & nous vîmes l'Isle *Robben*, qui est à l'entrée du port. Cette petite Isle est plate, & n'a d'habitations que quelques huttes, pour des faiseurs de chaux.

Chacun aspirait, il y avoit long-temps,
à la





a
u
p
o
ri
A
d
m
c
la
je

fo
u
p
d
v
l
lu
fo
in
le
le
r
ta
le
j
c
t
e

à la joye d'arriver au Cap, car nous avions un extrême besoin de nous rafraichir, étant presque tous fortement attaquez du scorbut, & comme les raisins commençoient à meurir, la saison nous étoit tout-à-fait favorable. Après que nous eûmes côtoyé le Cap pendant deux jours, en louvoyant continuellement bord sur bord, à causé du vent & du courant contraire, nous entrâmes enfin dans la baye le 26. de Janvier 1691. & nous y jettâmes l'ancre, sur les quatre heures du soir.

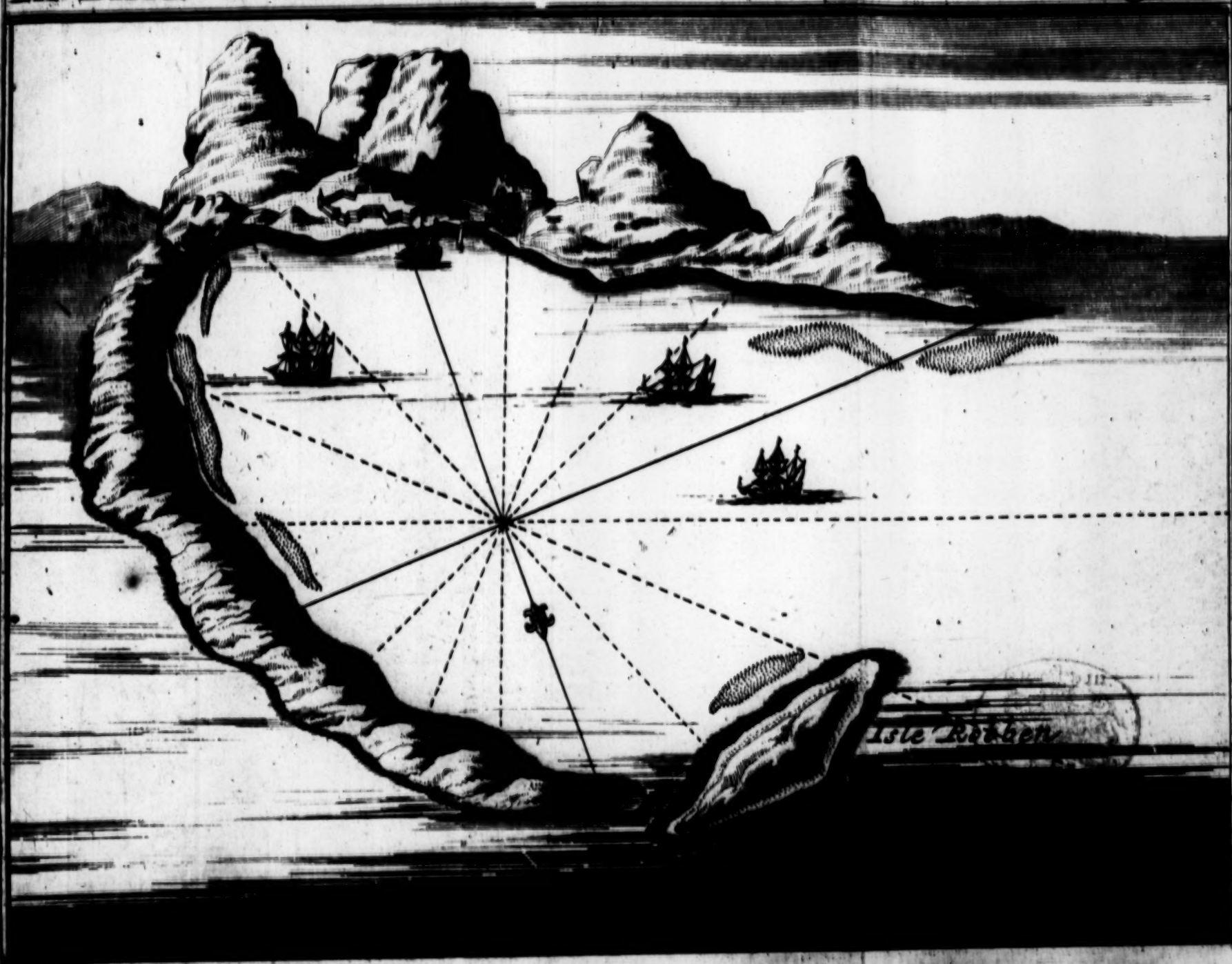
Quoique cette Baye paroisse admirable, son vaste bassin étant fermé d'un côté par une chaine de Montagnes, & de l'autre, par une longue jettée de terre qui lui sert de mole, elle est pourtant souvent fort mauvaise. Et la raison de cela est en partie, que l'une de ces Montagnes qui devoit toujours lui servir d'abri, est quelquefois, & même souvent, une fatale source de ces *Rafales* impétueuses qui mettent soudainement tous les Vaisseaux dans un terrible désordre. D'ailleurs, les Vents de mer sont furieux encores. Ils soufflent avec une violence épouvantable, & comme l'ancrage n'est pas fort bon, les Vaisseaux sont en grand danger d'être jettés sur la côte. Il est défendu alors aux chaloupes qui sont à terre de tenter de retourner à bord. Cette mauvaise Montagne est vers la pointe du Cap, & on l'appelle

la *Montagne du Diable*, à cause des maux qu'elle fait. Ce fut l'an 1493. que *Barboteni Diaz*, envoyé par *Jean II. Roi de Portugal*, découvrit ce *Cap de l'Afrique*. Mais il raporta que les vents terribles qui y régnoient, ne lui avoient pas permis d'y descendre, & que par cette raison, il avoit appelé ce lieu-là *Tourmenteaux*. L'Histoire ajoute que le *Roi* répondit qu'il ne falloit pas ainsi se décourager, & qu'il vouloit, lui, donner à cette terre-là, le nom de *Cap de Bonne-Espérance*.

Proche de cette Montagne, il y en a deux autres, dont l'une est nommée la *Montagne du Lion*, à cause que quand on la voit de la Baye, elle a, dit-on, aux yeux de quelques-uns, la figure d'un Lion acroupi. Sur le sommet, il y a un Corps de garde, & dix pièces de Canon. Et lors qu'on aperçoit de là les Vaisseaux en mer, on avertit le Fort.

L'autre Montagne est appelée la *Montagne de la Table*, & avec raison, parce qu'ayant le sommet horizontalement coupé, elle représente assez naturellement la figure d'une table. Un petit lac, ou étang qui est sur le haut, fournit de l'eau à une partie des terres cultivées qui sont en bas. Des diverses Cartes, & Vûes que nous avons de la Baye, celle-ci nous parut la meilleure.

Nous



Nous y rencontrâmes quatre Vaisseaux, deux *Hollandois*, (le *Lion noir*, & la *Montagne de la Chine* :) un *Anglois*, & un *Danois*. Comme nôtre canon étoit encore à fond de cale, nous ne pûmes saluer dès l'abord, selon la coutume; nous ne le fîmes que le lendemain, & même assez mal-à-propos, quoi qu'heureusement, car l'un de nos canons qui étoit chargé à boulet depuis le *Texel*, sans que l'on s'en souvint, alla frapper la muraille du Fort, après avoir passé au milieu de trente personnes, & frisé la Moustache d'un Sergent qui nous rendit le boulet. Nous en fûmes quittes pour quelques reproches. Je me souviens d'avoir lû dans la description que *Lambard* a fait de la Province de *Kent*, en *Angleterre*, qu'un pareil boulet de violente Salutation, traversa le Palais Royal de *Greenwich*, & fit entendre son sifflement aux oreilles de la Reine *Marie*. Les Rois n'aiment point ces sortes d'honneurs; & nôtre Sergent étoit du goût des Rois.

Le lendemain nous allâmes rendre nos Lettres au Gouverneur, qui nous gronda un peu, comme nous l'avions bien mérité, mais il nous fit en même temps un fort bon accueil, en considération du traité que M. du *Queyfe* avoit fait avec Mess. de la Compagnie, de qui nous avions aussi des Lettres de

de recommandation. Nous nous enquismes ensuite, de ce qui pouvoit servir à la continuation de nôtre Voyage, particulièrement, si les *François* s'étoient saisis de nouveau de l'Isle *Mascareigne* ? & si l'on avoit quelques Nouvelles de leur Escadre ? Mais on nous répondit fort diversement.

Quelques-uns nous dirent que l'Escadre de sept Vaisseaux qui avoit passé pour aller aux Indes, avoit jetté trois cens hommes dans cette Isle : D'autres croyoient que les *François* chassés de *Siam*, s'en étoient emparez. Et d'autres enfin nous assurèrent que les sept Vaisseaux n'y avoient point mouillé, & qu'il n'y avoit à *Mascareigne* que quelques familles qui y étoient habituées depuis longtemps. Comme ces differens rapports n'avoient rien de certain, nous n'en pûmes faire aucun usage. Ce qui passoit pour incontestable c'étoit, que rien ne pouvoit être égalé à la beauté & à la bonté de l'Isle *Mascareigne* ; que les bleds, le vin, & toutes les autres choses propres à la nourriture de l'Homme, y venoient abondamment, & presque sans culture. Tout cela nous fit résoudre, de partir au premier jour pour l'Isle *Maurice*, qui n'est pas fort éloignée de celle de *Mascareigne*, on d'*Eden*, & où nous devions prendre nos mesures, selon les choses que nous y apprendrions, pour nous con-

for-

FRANÇOIS LEQUAT. 41

former ainsi aux ordres que nous avions reçus en *Hollande*.

Ceux d'entre nous qui étoient les plus malades, descendirent au Cap en arrivant, pour s'y guerir du scorbut: le séjour de terre étant le vrai & souverain remède de cette maladie.

Comme nous abordâmes en ce lieu, dans le tems que les raisins commençoient à être mûrs, (ce qui fut pour tout l'Equipage un excellent rafraichissement) nous demeurâmes au Cap pendant trois semaines, tant pour retablir nôtre santé, que pour radouber nôtre Vaisseau. Mon dessein étant de parler du Cap plus amplement, dans la suite, & des choses que j'y ai remarquées, je remets à en entretenir le Lecteur jusques à nôtre retour.

Nôtre Hirondeille ayant eu ses rafraichissement aussi bien que nous, & tout le monde se trouvant dans une parfaite santé, après trois semaines de repos à terre, nous levâmes l'ancre le 5. de Fevrier 1691. Nous saluâmes le Fort de 5. coups de canon, & nous partîmes, quoique le vent ne nous fût pas tout-à-fait favorable. Après avoir louvoyé quelque temps, nous fîmes route en droiture pour doubler le Cap des Aiguilles. Nous montâmes jusqu'au 40. Degré, & le vent fut toujours variable jusqu'au 15. de Mars,

10 July
1690

Mars, auquel jour nous eûmes tous les présages d'une grande tempête.

Le vent devint impétueux en fort peu de temps ; & la mer écumant & soulevant ses ondes , formoit des montagnes qui paroissent plus hautes que nos mâts. L'air se changeant tout en feu , les éclairs nous éblouissoient , & nous faisoient voir d'épouvantables lames d'eau qui sautoient de moment en moment sur le pont. Et le feu *S. Elme* s'étant attaché à nos mâts contribuoit à redoubler les frayeurs de tout l'Equipage. Notre Vaisseau qui avoit été regardé au Cap , avec étonnement à cause de sa petitesse , étoit poussé d'une vitesse inconcevable. Tout étoit dans un embarras , & dans un désordre horrible : les amarres toutes brisées , les coffres , les armes , les lits , les Matelots , & les Passagers rouloient pêle mêle d'une étrange façon , & le Ciel qui nous avoit paru au commencement tout embrasé , s'y couvrit tout d'un coup de noires ténèbres , de la profonde épaisseur desquelles tombèrent des torrens qui sembloient vouloir abymer ceux qui faisoient la manœuvre.

Le pont étoit toujours couvert d'un pied d'eau , parce qu'elle tomboit comme à pleins seaux , & que la mer en jettoit aussi plus abondamment qu'il n'en pouvoit sortir. Mais ce qui redoubloit la crainte dont nous étions

étions saisis , c'est que personne n'avoit encore vu ce que nous expérimentions pendant cette extraordinaire tempête. Le même Vent s'augmenta toujours jusqu'à un certain point , après quoi tous les autres se succédant , & s'entremêlant quelquefois avec une égale fureur , se faisoient un triste joiet de notre pauvre petit Vaisseau , qu'ils portoient & raportoient en un moment de la Terre au Ciel. En dix heures que dura ce furieux Orage , tous les Vents conspirez firent absolument le tour du Compas ; & presque pendant tout ce temps-là , comme il étoit impossible de manœuvrer , on fut obligé de s'abandonner au caprice & à l'impétuosité des vagues.

Enfin l'Orage diminuant peu-à-peu , nos espérances presque perdues se relevèrent ; nous nous félicitâmes de bon cœur sur notre commune délivrance , chacun se sentant une secrète joye que personne n'auroit goûtée , si une grande & juste frayeur ne l'eût pas indirectement causée , & nous rendîmes tous ensemble nos actions de grâces à celui qui par son admirable bonté , nous avoit conservés au milieu de si grands dangers.

Quand nous fûmes un peu revenus à nous-mêmes , & qu'échapez des plus furieux assauts , nous ne regardâmes plus que comme un jeu ces houles épouvantables qui sembloient

bloient pourtant vouloir encore nous engloutir, nous vîmes à penser qu'il falloit sans doute donner le nom d'Ouragan à cette épouvantable tempête. Nous en trouvâmes une vraie & énergique description dans le Pseaume CVII. que nous lûmes avec grand plaisir & admiration, aussi bien que le XXIX.

Qu'on vante tant qu'on voudra les idées du fameux *Virgile*, sur un pareil sujet : ce qu'il dit ne sauroit approcher du sublime de ces deux Pseaumes. Comme aussi tous ces endroits admirez par les Pédans, chez les Poètes Grecs & Latins, ne sont que fort peu de chose, en comparaison des magnifiques & inimitables Cantiques de *David*.

Nôtre entretien roula assez long-temps, sur les terribles & presque incroyables effets de cette matiere de l'Air, apparemment si douce & si foible, légère, invisible, & semblable au néant, qui dans l'impétueuse agitation de ses tourbillons, déracine pourtant les plus gros arbres, fracasse les Vaisseaux, renverse les Maisons, & cause en si peu de temps de si grands désordres.

Ce qu'il y a d'admirable encore, c'est qu'un des plus assurés présages de l'Ouragan (mot Indien que nous avons adopté) c'est un calme parfait, la mer prend un maintien trompeur, tous ses sillons s'aplanissent, ses moindres rides s'effacent entièrement, &
tout

tout son air devient riant & gai.

Je voudrois bien que ces Messieurs qu'on appelle des Philosophes , nous fissent voir distinctement les secrets ressorts de ces divers mouvemens admirables ; au lieu de toutes les petites raisons superficielles , & presque toujours fausses & badines , dont ils remplissent leurs fameux Ecrits. Les vrais Sages avoient humblement que la Nature a des profondeurs impénétrables , & qu'à proprement parler elles le sont toutes , aussi bien que celles des choses Divines. Et ils reconnoissent qu'une des plus grandes Sciences du véritable Philosophe , c'est de n'ignorer pas son ignorance.

On croit avoir remarqué que la pluye est salée , dans la plus grande force de l'Ourgan ; & plusieurs Voyageurs l'ont écrit. Mais quoi que je ne vueille pas absolument nier ce fait ; j'ai bien du penchant à croire que l'on confond les rejaillissemens des flots réduits en poussiere , ou en gouttes , avec la veritable pluye. Si l'on dit qu'on a trouvé la pluye salée sur terre , au milieu de certaines Isles , je répondrai premierement que j'en doute , & j'ajouterai que ces mêmes tourbillons qui transportent les plus grands vaisseaux , peuvent enlever aussi de grosses portions de ces vagues emmoncelées , dont la hauteur se confond déjà avec celle des nuës

nuës les plus élevées , & que cela peut être porté bien avant dans les Isles , ou dans les autres terres éloignées de la mer.

Je n'ai dit qu'un mot de ce Feu *S. Elme*, que je vis attaché à un de nos mats, au fort de l'Orage , parce que je n'ai fait aucune observation particuliere sur ce Phénomene. Je ne l'aperçûs que par hasard , m'étant retiré dans ma cabane ; & mon esprit étant alors occupé de tout autres pensées , que de pensées de curiosité. Je vis une masse de feu bleuâtre , comme colée à un des mâts , & je ne regardai pas s'il y en avoit davantage. Ce qui me fait croire aujourd'hui qu'il n'y en avoit qu'un , c'est que nos Matelots en furent effrayez , au lieu que quand il en paroît deux , ces pauvres especes de gens ont accoutumé d'en tirer un heureux augure. Ce fut selon cette idée , sans doute , qu'on ne donna pas le nom d'un de ces deux Feux-là seulement , au navire dont parle *St. Paul* , mais des deux ensemble. Je dis de deux , parce qu'on ne parloit alors que de deux : de ces deux Enfans céles avec *Helene* & *Glitennestre* , de deux Oeufs de *Leda* , que les uns transformèrent en la constellation des *Gemeaux* , & que d'autres adorèrent sous leur premier nom de *Caster* & de *Pollux* , comme Dieux de la Mer , parce qu'ils en avoient chassé les Pirates. Mais je sais qu'il en

en paroît quelquefois quatre ou cinq ensemble, & peut-être plus. Au reste, comment Monsieur *S. Elme* a succédé à Monsieur *S. Castor*, & à Monsieur *S. Pollux*, c'est une question que je laisse à faire & à décider à quelque Séraphique Docteur.

Le 3. d'Avril, nous vîmes terre; grande Nouvelle! Ce que c'étoit, on n'en savoit rien; car nous avions perdu la tramontane. Toutefois, on voulut se flater de la douce pensée que ce pourroit être l'Isle d'*Eden*; & on prépara plusieurs choses, en se divertissant, comme pour aller bien-tôt habiter cette Isle tant désirée. Le Vent étoit un esprit de contradiction, qui nous en vouloit éloigner, mais nous disputâmes si efficacement contre lui, que malgré son opiniâtreté, nous le vainquîmes, & nous approchâmes enfin de cette Terre premierement inconnue, qui après un examen attentif, se trouva être celle que nous cherchions, à notre grand contentement.

De l'endroit où nous nous arrêtâmes, pour jeter les yeux pendant quelques momens sur cet admirable Pays, nous en découvrimus diverses beautés. Des Montagnes s'élevent vers le milieu, mais toute la partie de l'Isle qui se présente de notre côté, nous parut être un pays presque uni. Et nous pouvions aisément discerner l'agréable mélange

lange de Bois, de Ruiffeaux, & de Plaines émaillées d'une ravissante verdure. Si nôtre vûe étoit parfaitement satisfaite, nôtre odorat ne l'étoit pas moins ; car l'air étoit parfumé d'une odeur charmante qui venoit de l'Isle ; & qui apparemment s'exhaloit en partie des Citronniers & des Orangers qui y font en grande abondance. Nous fûmes tous également frapés de cette suave odeur, à une certaine distance de l'Isle. Quelques-uns se plaignirent agréablement que ces parfums les avoient empêchés de dormir ; & d'autres dirent qu'ils en avoient été si embaumés qu'ils se sentoient rafraîchis, comme s'ils avoient été quinze jours à Terre.

La Relation qui a été publiée par les soins de M. du Quesne n'a pas rapporté cette circonstance, mais Mr. Delon ne l'a pas oubliée, & même il a écrit, qu'il croit que ce qui est cause qu'il n'y a dans l'Isle ni serpents, ni rats, ni insectes venimeux, c'est que le grand nombre de fleurs odorantes dont elle est couverte, sont un poison pour ces animaux-là : ce qu'il dit avoir expérimenté. Nous ne pouvions nous lasser tous de dire du bien de cette Isle, excepté le Capitaine qui affectoit de tenir un langage contraire. Quelque semblant qu'il fit & quelques positifs que fussent les Ordres qu'il avoit reçus, son dessein n'étoit pas d'y descendre, & ce n'étoit

n'étoit que le hazard qui l'en avoit fait approcher ; car il croyoit en être à plus de quarante lieues, lors qu'on la découvrit. Il fut extrêmement étonné, quand le Pilote lui dit qu'il voyoit terre, & que ce pourroit bien être ce qu'on cherchoit. Je ne pénétrerai point ici dans les raisons secrètes de la conduite de cet homme, parce que je n'ai que des conjectures, & qu'après tout, cet examen n'est pas nécessaire. Quoi qu'il en soit, (en vérité, la plume me tombe de la main) ce fourbe, ce scelerat, profita de notre foiblesse, il s'éloigna peu-à-peu, & il prit la route de *Diego-Rays*. Il disposoit de son Equipage, & nous, qui étions tous malades, nous ne nous trouvâmes point en état de le forcer à s'aquiter de sa commission. On peut juger de notre surprise & de notre douleur.

Au reste, puisque je n'ai pas été assez heureux pour visiter cet aimable País, dont le Lecteur s'est attendu dès le commencement que je l'entretiendrois, je crois que je ferai une chose qui ne lui déplaira pas, si j'ai recours à un moyen par lequel il ne soit pas tout-à-fait frustré de sa juste attente. Dans cette vue donc, je lui ferai un abrégé des singularitez les plus remarquables de l'Isle d'*Eden*, selon le recueil qui en fut fait un peu avant notre départ, par les soins de M.

du Quesne. Il est vrai que cette Rélation pourroit être suspecte à ceux qui pensent qu'il étoit de son intérêt de préoccuper les esprits d'une manière qui fut avantageuse à ce nouveau monde qu'il avoit dessein d'aller habiter. Mais j'ai premièrement à dire sur cela, que loin de rien ajouter à la Vérité, M. *du Quesne* ne voulut point que l'on insérât dans le petit Livre qu'il fit publier, aucune de ces sortes de choses, qui auroient le moindre air d'exageration, encore qu'elles passent pour vraies. Et j'ajouterai en second lieu, qu'à *Maurice*, à *Batavia*, & au *Cap*, je suis témoin que tout le monde convient qu'il n'y a rien dans cette Rélation qui ne soit très-conforme à la Vérité.

„ Cette Isle fut premièrement nommée
 „ *Mascareñas*, par les *Portugais* qui s'en em-
 „ parèrent, sous leur Roi *Jean IV.* l'an
 „ 1545. M. de *Flacour* y planta l'Etendard
 „ de *France*, cent huit ans après, au nom de
 „ *Louis XIV.* présentement régnant, & lui
 „ donna l'illustre Nom de *Bourbon*. On
 „ peut voir ce qu'il en a écrit. Il posa
 „ les Armes de *France*, sur le Monument
 „ même, où il trouva celles de *Portugal*,
 „ après avoir fait la même chose à *Mada-*
 „ *gascar*.

„ Je croi que les *François* ont comme
 „ abandonné cette petite Isle. D'autres qui



AN
1663
LODOWIC XIII
GALL. REG.
ST. DE FLACOUR
GALL. IN HAC
INSVL. MODER.
LAP. HVNC
POS. IN BAST
SVB SIGNO
SCRIPTV INCL
O. ADVENA.
LE GE
MONTA NOSTRA
TIBI. TVIS.
VITA QVE TVR
PROFVTURA.
CAVE
AB INCOLIS.
VALE.

IOANNES
IIII
DEI GRAT.
REX
PORV.
G. A. L.
C. A. L.
. N. S.
An. Dom.
. 1545.

FRANÇOIS LEQUAT. SI

65 y sont descendus depuis, l'ont trouvée si
75 excellente & si belle, qu'ils l'ont regardée
85 comme un petit Paradis Terrestre, & qu'ils
95 lui ont donné le beau Nom d'EDEN,
c'est-à-dire, PAYS DE DÉLICES.

(La Relation dont je donne un Extrait,
dit mal-à-propos que personne n'a parcouru
cette Isle. La Carte que je mets ici, a été
faite sur la description de ceux qui l'ont vi-
sité par tout, pendant un séjour de plu-
sieurs Années.)

11 Quel qu'il en soit, *ajoute M. du Quesne,*
11 il est certain que l'Isle d'Eden est d'une
11 étendue suffisante, pour contenir aisément
11 une longue suite de générations, de quel-
11 que Colonie qui s'y voudroit établir.

11 Il est très-vrai, *ajoute notre Auteur,*
11 que les Voyageurs ne nous ont parlé d'au-
11 cun Pais où l'air soit plus sain qu'il l'est
11 dans cette Isle : ce qui est un article très-
11 important. On sait que quantité de Ma-
11 lades y sont descendus, & s'y sont par-
11 faitement rétablis en fort peu de temps.
11 On a le même témoignage de ceux
11 qui y ont fait du séjour, encore que di-
11 vers secours & commoditez ordinaires
11 leur aient manqué, & qu'ils aient
11 été trop exposez tantôt au Soleil, & tantôt
11 au Serain. Le Ciel en est pur ; & les
11 exhalaisons de la Terre, ainsi que des

„ plantes & des fleurs aromatiques dont elle
„ est couverte, en parfument l'air, & y
„ font respirer un esprit de beaume qui n'est
„ pas moins salutaire qu'il est agréable.

„ Cette charmante Isle, qui est entre le
„ 21. & le 22. Degré de Latitude Méridionale, a cet avantage commun avec la
„ plupart des autres Pais qui ne sont pas
„ éloignez de la Ligne, que la chaleur en
„ est temperée par de certains petits vents
„ frais & réglés, que la Providence tous
„ jours admirable a disposés pour rendre
„ ces Pais commodément habitables.

„ C'est une des singularitez de cette Isle;
„ que la quantité de Fontaines que l'on y
„ rencontre. L'Eau en est pure & saine,
„ & quelques-unes sont purgatives. De ces
„ sources naissent des Ruisseaux, & même
„ de petites Rivières qui arrosent toutes les
„ plaines, & qui sont si poissonneuses, que
„ quelques Voyageurs ont assuré, que la
„ quantité du poisson fait chanceler ceux qui
„ passent ces Rivières à gué. Il y a plusieurs
„ Lacs; & un entre autres dont les sources
„ sont si abondantes qu'il en sort sept gros
„ ruisseaux qu'on voit serpenter dans une
„ vaste & riche Campagne.

„ Il n'y a aucun animal venimeux, ni
„ dans l'eau, ni sur la terre. Au lieu que
„ presque tous les autres Pais chauds sont
„ „ pleins

„ pleins de serpens & d'autres telles sortes
 „ de bêtes dont la piquûre ou la morsure sont
 „ dangereuses , & même mortelles. On
 „ assure la même chose des plantes & des
 „ fruits.

„ Je ne dirai rien du Coquillage admi-
 „ rable dont les bords de la mer sont rem-
 „ plis ; ni du Corail , & de l'Ambre gris
 „ qu'on y trouve , quoique cela ait son
 „ utilité. Mais je dirai que la Mer est fort
 „ poissonneuse , & que les seules Tortues
 „ qu'elle fournit , sont une nourriture abon-
 „ dante & délicieuse. Les Tortues de terre
 „ sont aussi une des richesses de l'Isle ; car
 „ il y en a quantité ; la chair en est très-
 „ délicate , & la graisse l'emporte sur le
 „ beurre , & sur la meilleure huile , pour
 „ toutes sortes de sauces. Il y a des Tortues de
 „ mer qui pésent plus de cinq cens livres.
 „ Celles de terre ne sont pas de cette gros-
 „ seur : mais les grandes portent plus aisé-
 „ ment un homme qu'un homme ne les
 „ pourroit porter. Cette huile de Tortue ,
 „ car c'est une graisse qui ne se fige point ,
 „ est un remede très-bon pour plusieurs sor-
 „ tes de maladies.

„ Les Forêts ne sont pas si épaisses , qu'on
 „ ne les puisse traverser aisément , & l'om-
 „ brage n'empêche pas que les fruits n'y
 „ meûrissent. Il y a quantité de Cèdres ,

„ d'Ebéniers , & d'arbres propres pour la
„ Charpente. Il y a des Palmiers, des Fi-
„ guiers, des Lataniers, des Orangers, des
„ Citroniers & des Acajous de diverses sor-
„ tes. On pourroit nommer vingt autres
„ especes d'arbres dont les fruits sont bons
„ à manger , & dont la variété est toute
„ propre à satisfaire la diversité des goûts.
„ L'Aol s, l'Esquine, l'Indigo, les Can-
„ nes de Sucre, le Cotton, l'Ananas, les
„ Bananes, le Tabac, les Patates, les Ci-
„ trouilles, les Melons de terre & d'eau,
„ les Concombres , les Choux-Caraïbes,
„ les Oumines , les Fèves Antasques , les
„ Haricots Ambriques, les Cambares, cer-
„ tain pois du Pais, & cent autres plan-
„ tes , fruits , ou racines de cette na-
„ ture croissent naturellement par tout,
„ jusque sur les Montagnes. On fait par
„ expérience que le Blé de Turquie , le
„ Mil , le Ris , le Froment , l'Orge &
„ l'Avoine y réussissent très-bien ; & qu'on
„ peut faire plus d'une recolte par an de
„ tous ces grains-là. On a aussi eu la cu-
„ riosité d'y semer de tous nos legumes, & de
„ toutes les herbes de nos jardins , (dont
„ je m'abstiendrai de faire une ennuyeuse
„ énumération) , & tout cela est venu à
„ merveilles. C'est que le terroir est ex-
„ cellent , & que le Pere de la Nature le
„ rend

rend admirablement fécond. Puisqu'on y a mangé de fort bon raisin, il y a tout lieu de croire qu'on y pourroit boire aussi de bon vin. Et il ne faut pas douter non plus, ce me semble, que l'on n'y élevât avec succès la plus grande partie des arbres fruitiers de nôtre Continent.

Les Bœufs, les Cochons, & les Chevres qui y furent autrefois portez par les Portugais, y ont tellement multiplié, qu'on les trouve par bandes dans les forêts. Et on peut raisonnablement s'assurer que les Cerfs, les Daims, les Moutons, & tous les autres animaux que l'on voit ailleurs sous le même climat, y réussiroient de la même maniere.

Entre les Oiseaux communs dans cette Isle, je nommerai les Perdrix, les Tourterelles, les Ramiers, les Bécassies, les Râles, les Merles, les Grives, les Hupes, les Oyes, les Butors, les Canards, les Poules-d'eau, les Pintades, les Perroquets, les Aigrettes, les Géans, les Fous, les Frégattes, les Moineaux, & quantité d'autres petits Oiseaux. Plusieurs sortes d'Oiseaux de Proye, & d'Oiseaux de mer. Il y a des Chauve-souris qui ont le corps plus gros que des poules, & dont on mange avec plaisir, quand on peut vaincre cette sorte de repugnance qui n'est causée

„ que par un préjugé. On fait aussi bonne
„ chère des Perroquets. Les Géans sont
„ de grands Oiseaux montez sur des échaf-
„ ses, qui fréquentent les Rivières & les Lacs,
„ & dont la chair est à-peu près du goût de
„ celle du Butor. Les Perdrix sont toutes
„ grises, & la moitié plus petites que les
„ nôtres. Les Mâles des Moineaux ont la
„ gorge rouge, & plus rouge qu'à l'ordi-
„ naire quand ils font l'amour; mais ces
„ petits Animaux, qui comme les Fleurs &
„ les Papillons ne semblent avoir été faits
„ que pour embellir la Nature, se sont mul-
„ tipliés en si grand nombre, que pour di-
„ re la vérité, ils sont devenus beaucoup
„ incommodes. Ils viennent par gros
„ nuages, enlever en un moment les grains
„ qu'on a semés, si on n'y prend garde: &
„ cela est un inconvenient sans doute. Mais
„ il est à croire que la poudre à canon les
„ effaroucheroit en assez peu de temps. Il
„ y a aussi des Chenilles & des Mouches qui
„ sont quelquefois assez embarrassantes. Et
„ enfin, (car il faut tout dire quand on veut
„ donner une vraie & entière idée des cho-
„ ses), ces effroyables tempêtes que l'on
„ connoit sous le nom d'Ouragans, sont en-
„ core un Article fâcheux. On assure bien
„ qu'ils sont beaucoup moins violens que
„ ceux des Isles de l'Amérique, & on dit,
„ qu'a-

„ qu'après tout , cela ne dure que vingt-
 „ quatre heures. On considere aussi que
 „ comme ces terribles orages n'arrivent
 „ qu'une fois par an , & précisément dans
 „ la même saison , il y a des moyens de se
 „ précautionner qui sont infaillibles. On
 „ ajoute que pour un mauvais jour , il y en a
 „ trois cens soixante quatre qui sont admi-
 „ rablement beaux. Et effectivement ces
 „ pensées-là sont consolantes. Les gens
 „ sages, ceux particulièrement qui ont un
 „ peu vécu , & un peu voyagé , savent
 „ qu'il ne se faut attendre à aucune félicité
 „ parfaite en ce Monde, ni sous la Ligne,
 „ ni sous les Poles. Tout a son pour-&-
 „ contre , & le meilleur n'est que le moins
 „ mauvais. Ce qu'il y a donc à faire , en
 „ cette occasion , comme en toute autre,
 „ c'est de prendre la balance , & de peser
 „ les choses, avant que de se déterminer. Si
 „ quelques inconveniens de notre *Eden*, vous
 „ font de la peine , disoit M^r du *Quesne*,
 „ mettez dans un des bassins de votre balan-
 „ ce, les Chenilles , les Mouches, & les
 „ Moinaux de cette Isle , avec un Oura-
 „ gan par an , & joignez la S^{AN}TÉ , la
 „ L^{IB}ERTÉ , la S^{UR}ÉTÉ , L'^A-
 „ BONDANCE, & la T^RANQUILLITÉ.
 „ Dans l'autre bassin, pour contrepeser les
 „ trois especes de petits animaux importuns
 C 5 „ que

que nous avons nommez , mettez toutes ces étranges bêtes que nôtre célèbre *Moliere* appelle des Harpagons, des Grapignans, des Purgons, des Macrotons, des Mascarilles, des Metaphrastes, des Trifotins, & des Sot-en-Villes. Ajoûtez à cela des Dragons, & des Escobars, des Rats-de-Cave, & des Rats-de-grenier, l'Esclavage, la Pauvreté, les Allarmes, & mille Miseres, & après cela, levez la balance.

Ce fut donc à nôtre très-grand regret, je le dirai encore, que nous nous vîmes éloigner de cette Isle charmante, que nous avions tant de fois désirée. Dans nôtre foiblesse & dans nôtre douleur, nous consentîmes à ce que nous ne pouvions empêcher, & le Commandant de nôtre Hirondelle s'efforça de nous persuader qu'il nous mettroit dans un lieu qui ne céderoit en rien, à celui qui nous avoit semblé si beau. Il n'y avoit que cent cinquante lieues à faire pour trouver cette Isle nouvelle, mais les vents nous furent si contraires, que nous ne fîmes que louvoyer pendant un mois entier.

Le pauvre *Jean Pagni*, l'un de nos Compagnons, mourut dans ce temps-là, entre l'Isle manquée & l'Isle esperée. Il ne put résister davantage au Scorbut & à l'oppression qui le tourmentoient.

Enfin, un beau Samedi matin 25. d'Avril,

vril, vieux style (1691.) nous apperçûmes une nouvelle Terre. C'étoit la petite Isle de *Diego-Roy* où nôtre Capitaine avoit résolu de nous mettre. Nous en aprochames fort près, par la pointe de l'Est, en cinglant vers le Sud. Elle nous parut de difficile accès à cause de ces rochers qu'on appelle *Brisans* dont elle est toute environnée, & qui s'étendent beaucoup au large. Nous n'apperçûmes d'abord ni port, ni baye, ni aucun endroit où nous jugeassions qu'on pût descendre commodément. Sur le soir on fonda, & on trouva fond de *roche-pourrie* à trois lieues de terre. Nous jettames l'ancre, & je ne sais quelle raison, jointe au calme, nous firent demeurer là jusqu'au Lundi 27. Nous employâmes ce jour-là & le suivant à considérer le dehors de l'Isle autant que cela se pût, pour tâcher de découvrir quelque endroit accessible. Le 28. sur les 4. heures après midi, nous remarquames une ouverture que nous crumes propre pour nôtre dessein. Mais la nuit survenant, nous nous remîmes un peu au large, & nous battîmes la mer jusqu'au point du jour. Sur les onze heures de Matin, le 29. le calme nous prit, & nous jetta dans un grand danger, car un courant rapide nous portoit à vûe d'œil entre des rochers qui s'avançoient plus d'une lieue avant dans la Mer. Nous en

étions si près, qu'il n'y avoit aucune apparence d'éviter ces écueils, lors que par une grace toute particuliere du Ciel, il se leva soudainement un vent favorable qui nous repoussa. Nous remîmes le cap à terre, vers la pointe du Nord; & à midi, le Capitaine mit la chaloupe à l'eau pour chercher quelque entrée. Sur le soir nous fîmes voile vers la pointe du Nord-Est, & la chaloupe nous donna un signal pour nous faire entendre qu'elle avoit trouvé un ancrage. Comme nous étions sur la roche à huit brasses de fonds seulement, cela nous obligea d'aller toujours la sonde à la main. Nous jettâmes l'ancre à neuf brasses, fond de vase, presque sable, après nous être fait *remorquer* avec la chaloupe: attendant jusqu'au lendemain pour nous mieux placer. Le lendemain donc, 30. Avril, de grand matin, nous jettâmes l'ancre à neuf brasses bon fond de sable vaseux, & à l'abri des vents d'Est & de Sud-Est, qui sont les vents regnans dans ce pays-là.

L'Isle nous parut extrêmement belle, & de loin & de près. Le Capitaine qui avoit eu ses raisons pour ne nous mettre ni à *Tristan*, ni à *Mastaregne*, ne demandoit pas mieux, que de nous laisser à *Rodrigue*; & dans cette vûe, il en exalta beaucoup toutes les beautés & tous les avantages. Effectivement

ment ce petit Monde nouveau, nous paroif-
 soit tout rempli de charmes & de délices. A
 la vérité nous n'y voyions pas voler tant d'oi-
 seaux, que nous en avions vûs sur les côtes
 de l'Isle *Tristan*; & nôtre rade n'étoit pas
 parfumée des fleurs de la terre voisine, com-
 me étoit celle du Jardin d'*Eden* où nous
 avions passé il y avoit un mois. Mais nous
 ne pouvions pas néanmoins conclurre de là
 qu'il n'y eût ni fleurs, ni beaucoup d'oi-
 seaux dans cette Isle nouvelle, & d'ailleurs,
 nous en trouvions tout l'aspect admirable.
 Nous ne pouvions nous lasser de regarder les
 petites montagnes dont elle est presque toute
 composée, tant elles étoient richement cou-
 vertes de grands & beaux arbres. Les ruis-
 seaux que nous en voyions découler, tom-
 boient dans des vallons de la fertilité desquels
 il nous étoit impossible de douter, & après
 s'être répandus dans quelques espaces de
 terrain uni, auquel je ne donnerai le nom ni
 de forêt ni de plaine, quoi qu'ils pussent
 recevoir l'un & l'autre, ils se venoient jeter
 à nos yeux dans la mer.

Queleun de nous se souvint du fameux
Lignon, & de ces divers endroits enchanter
 qui sont si agréablement décrits dans le Ro-
 man de Mr. d'*Urfé*, mais nôtre esprit se por-
 ta incontinent à une toute autre pensée. Nous
 admirâmes les secrets & divins ressorts de la

Providence, qui après avoir permis que nous eussions été ruinez , dans nôtre Patrie , nous en avoit ensuite arrachez par diverses merveilles , & voulut enfin essuyer nos larmes dans le Paradis Terrestre qu'elle nous montrait , & où il ne tiendrait qu'à nous d'être riches , libres , & heureux , si dans le mépris des vaines richesses , nous voulions employer nôtre tranquille vie à le glorifier , & à sauver nos âmes.

Nous étions tous ensemble plus occupez de ces douces méditations , que possédez d'une joye bruyante , lors que la chaloupe ayant été mise en mer , on demanda qui vouloit aller à terre. Sur cela chacun se leva , avec empressement , quoi qu'il n'y eût aucun qui ne fut malade. Tous mes Compagnons descendirent ; mais comme je vis que la chaloupe étoit assez pleine , je ne me hâtai pas de m'y mettre. Beaucoup plus âgé qu'aucun d'eux , je me possédai davantage , & tout rempli de je ne sais quel mélange de tristesse & de joye je passai ainsi le reste du jour , dans un grand silence.

Sur le soir , le Capitaine revint , & me raconta des merveilles : mais il exagéra beaucoup , comme j'ai eu tout le temps d'en être convaincu dans la suite. Il me parla d'animaux & de fruits qui n'ont jamais été vus
dans

FRANÇOIS LEGUAT. 63

dans cette Isle. Il est vrai qu'il apporta diverses sortes d'oiseaux gras & bons ; cela étoit réellement vrai , & je fis un agréable repas de ces mets nouveaux & inconnus. Le lendemain (1. Mai 1691.) j'allai trouver mes compagnons.

Cette Isle que l'on appelle ou *Diego-Rodrigo* , ou *Diego-Rays* , ou *Rodrigue* , est située sous le dix neuvième degré de Latitude Méridionale. Son circuit est d'environ vingt lieues , sa longueur (de l'Est à l'West , & sa forme , sont , comme on le peut voir dans la Carte.

Nous nous plaçames vers la Mer , au Nord-Nord-West , dans un beau Vallon , & proche d'un gros ruisseau dont l'eau est bonne & belle. Et ce fut après avoir visité toute l'Isle , que nous préférâmes ainsi à tout autre endroit , celui auquel la Providence nous avoit premierement conduits , lors que nous débarquâmes.

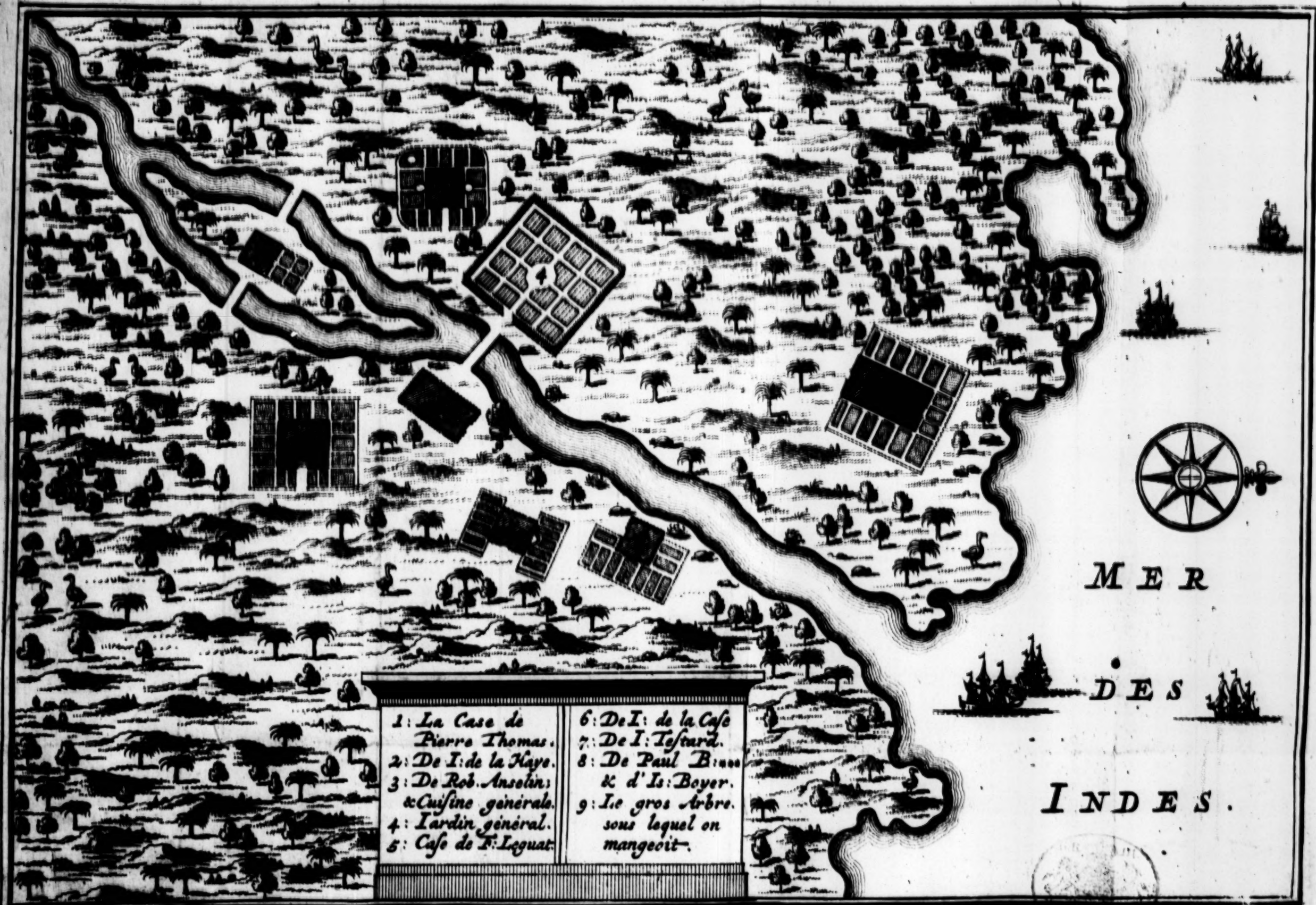
J'ai toujours remarqué que les personnes avec qui je me suis entretenu de toutes ces Aventures , ont eu la curiosité de savoir la disposition particulière de nos petites habitations : C'est par cette raison-là , que j'en ai voulu mettre ici un plan. Et je comprends fort bien , pour l'avoir souvent expérimenté moi-même , que quand on a pu se faire ainsi quelque idée des Lieux , on s'intéresse plus

plus particulièrement aussi aux choses qui y sont arrivées.

Jetiez donc les yeux, cher Lecteur, puis-que vous le voulez bien, sur cette Carte que je vous présente. Vous voyez que je l'ai détachée du plan général de l'Isle, où les mêmes choses n'ont pû être marquées si distinctement. Et au reste pardonnez, je vous prie, à mon peu de capacité, car je ne suis pas fort habile dessinateur: je vous donne ce que j'ai, & je ne saurois vous donner davantage. Comme je ne vous raconte qu'imparfaitement les choses, je ne vous les montre qu'imparfaitement non plus, dans cette petite délinéation. Mais j'espere que les défauts de ce que je vous présente, ne seront pas si grandes, que vous ne puissiez y suppléer assez aisément.

La petite Riviere que vous voyez vient de devers le milieu de l'Isle, & à quatre ou cinq mille pas communs, au dessus de nos petites Cabanes, elle forme, en tombant de rocher en rocher, diverses Cascades, Bassins, & napes d'eau, qui orneroient les jardins d'un Prince. Dans les temps secs & chauds, elle ne reçoit que peu d'eau de sa source; mais en tout temps, le flux de la mer la remplit, jusqu'à l'endroit où le terrain s'élève. Le petit espace que j'ai pointillé, à la gauche, & vers l'embouchure, est

PLAN DE L'HABITATION



MER

DES

INDES.

- | | |
|---|---|
| 1: La Case de Pierre Thomas. | 6: De I: de la Case |
| 2: De I: de la Haye. | 7: De I: Testard. |
| 3: De Rob. Anselin: & Cuisine générale. | 8: De Paul B: & d'Is: Boyer. |
| 4: Jardin général. | 9: Le gros Arbre sous lequel on mangeoit. |
| 5: Case de F. Leguat. | |

est un lieu bas , que la mer couvre toutes les fois qu'elle monte. Ce côté de l'eau , en général , est moins élevé que l'autre , & est inondé par les grosses pluies des Ouragans.

Pierre Thomas , l'un de nos Pilotes , dont je parlerai , voulut habiter la petite Isle que le Ruisseau forme. Il fit là sa cabane , & son petit jardin , avec un double pont. C'étoit un fort bon Garçon. Il demeura juché là , dans un Arbre , lors de l'inondation ; ce qui me fit souvenir du glorieux Monarque *Charles II.* lors qu'il étoit perché dans ce fameux Chêne de *Boscobel* , dont les reliques sont encore aujourd'hui vénérées. Mais au lieu que le Roi n'osoit dire mot , ou qu'il parloit tout bas avec le Capitaine * *Sans-Souci* , son compagnon de fortune , Maître *Pierre Thomas* jouïoit de la flûte , ou chantoit , & causoit librement avec ses Amis. Il étoit le seul de la Compagnie qui prit du Tabac en fumée : aussi étoit-il Matelot. Quand son Tabac fut fini , il fuma des feuilles.

La Cabane la plus proche de l'Isle , à droit en allant vers la Mer , étoit le logement

* Le nom de ce Capitaine , qui tint compagnie au Roi , dans le Chêne de *Boscobel* , étoit *Careless* , mot Anglois qui signifie , négligent , sans soin , sans souci. Mais le Roi trouva à propos de changer le nom de *Careless* en celui de *Charles*. (Vid. *Sylvanus Morgan* , *Spheres of Gentry* , & l'*Etat d'Angl.* du Dr. *Chamberlain*. To. I. ch. 4.)

ment de Mr. *de la Haye*. Il étoit Orfevre & avoit construit une forge ; de sorte qu'il fut obligé de faire sa maison un peu plus grande que celle des autres. *La Haye* chantoit des Pseaumes , soit en travaillant , soit en se promenant.

Ces Cabanes étoient de dix à quinze pieds en quarré, les unes plus, & les autres moins , au gré des Bâtisseurs. Des troncs de Lataniers en faisoient les murs , & les grandes feuilles de ce même arbre en couvroient les toits. Les points qui renferment un petit espace autour de ces Cabanes, marquent les palissades qui faisoient la clôture de nos jardins : Et les portes sont aussi marquées. On peut juger par ce plan , à quelle distance ces Maisonnettes étoient l'une de l'autre.

Proche de celle du pauvre *La Haye*, du même côté du ruisseau , & fort près de l'eau , étoit l'Hôtel de ville , ou si l'on veut , le rendez-vous de la République , dans lequel les principales délibérations concernoient la cuisine. Cet Edifice avoit environ la double grandeur des autres , & *Robert Anselin* y couchoit. C'étoit-là qu'on préparoit les Sauces , mais on les alloit manger sous un grand & gros arbre que j'ai marqué sur le bord du ruisseau , du côté de la porte de cette Cabane. Cet arbre répandoit sur
nous

nous
soit
dans
que
pour
men
D
l'op
le J
pied
noit
de se
n'y
peut
geol
M
Cabr
te R
terre
bre
de la
semb
ment
U
du n
Mr.
est p
Offic
& sav
sous

nous un branchage épais , & nous garentissoit des rayons ardents de ce pais-là. Ce fut dans le tronc fort dur de ce même arbre, que nous creusâmes une espèce de Niche, pour y laisser les memoriaux , & les Monumens , dont je parlerai dans la suite.

De l'autre côté de l'eau , précisément à l'opposite de l'Hôtel général , étoit aussi le Jardin général. Il avoit 50. ou soixante pieds en quarré , & la palissade qui l'environnoit à hauteur d'homme , étoit fort serrée : de sorte que les plus petites Tortues mêmes, n'y pouvoient passer. C'étoit, comme on le peut penser , l'unique raison qui nous obligeoit à fermer nos jardins.

Mais repassons le Pont , & revenons à la Cabane de *François Leguat* , Auteur de cette Relation. Vous la voyez entre deux parterres , & appuyée contre un grand Arbre dont elle étoit aussi couverte , du côté de la Mer. Cet Arbre porte un fruit assez semblable à l'Olive , & les Perroquets en aiment beaucoup les Noyaux.

Un peu plus bas , & plus près de l'eau , du même côté encore , étoit la Loge de *Mr. de la Case*. Ce galant homme , qui est présentement dans l'*Amérique* , avoit été Officier dans les Troupes de *Brandebourg* , & savoit déjà , ce que c'étoit que d'habiter sous des Tentes. C'est un homme de bon-

ne

ne mine , un homme ingénieux , plein d'honneur , de courage , & d'esprit.

De l'autre côté du Ruisseau, entre l'Islet & le grand Jardin , le pauvre Mr. *Testard* , dont on verra bien-tôt la triste destinée , avoit bâti sa Cabane. C'étoit un brave homme , & que j'ai beaucoup regretté.

Mess^{rs}. *Be****le* & *Boyer* , s'étoient mis ensemble , & avoient établi leur domicile à quelque petit éloignement du Ruisseau , & plus près de la mer. On verra le portrait du bon *Isaac Boyer* , dans son Epitaphe , car je dirai par avance ici , que ce cher Compagnon de nos premières aventures , a laissé ses Os à *Rodrigue*. Et puis que j'ai donné quelque caractère de ceux dont j'ai déjà parlé , j'ajouterai touchant Monfr. *Be****le* (aujourd'hui plein de santé , graces au Seigneur) que nous l'aimions tous beaucoup , à cause des bonnes qualitez dont il est orné. Je remarquois avec plaisir dans ce jeune homme , car il n'avoit pas plus de vingt ans , un esprit également droit , honnête , doux & vif tout ensemble. Les études qu'il avoit faites , lui donnoient des lumières que tous n'avoient pas. Il étoit toujours gai , toujours obligeant , & du meilleur naturel du monde. Et c'est principalement à son génie inventif , & à son adresse , que nous devons la construction du rare

Vais-

Vaisseau dont il sera parlé dans la suite ; aussi bien que la Manufacture des petits chapeaux du Rocher , qui nous ont procuré de grandes consolations dans nos grandes détresses. Et au reste , je ne serai pas fâché de faire remarquer ici en passant qu'à l'exception de *P. Thomas* , & *R. Anselin* , gens de petite fortune , tous les autres Amis dont j'ai parlé , n'avoient pas été chassés d'*Europe* par la misere , & ne s'étoient pas jettez en desesperer dans des Isles desertes , comme ne sachant où poser le pied dans le Monde. C'étoient des gens de Famille honorable , & qui avoient du bien. Mais comme cette Colonie de *M. du Quesne* faisoit du bruit & qu'ils étoient jeunes , sains & gaillards , sans aucuns liens ni de Familles ni d'affaires ; l'envie les prit de faire ce Voyage.

J'ai cru , Lecteur , que vous entendriez avec plus de plaisir la continuation de nos aventures , si je vous faisois un peu connoître le Lieu , & les Personnes dont il s'agit.

Vous voyez des arbres semez çà & là , dans nôtre petite ville. C'est le reste d'un beaucoup plus grand nombre que nous trouvâmes à propos d'ôter. La chose nous fut aisée , car la terre est extrêmement legere , & les racines s'enlevent aisément. Vous riez sans doute , quand je vous parle de nôtre petite

tite

tite ville, mais qu'étoit la fameuse *Rome*, dans son commencement ? Des Femmes, & dans cent ans d'ici, on auroit compté sept Paroisses, où vous remarquez nos sept huttes.

Quand nous eûmes achevé de préparer ces petites habitations, le Capitaine qui avoit demeuré quinze jours à la rade, leva l'ancre après nous avoir laissé la plus grande partie de ce qui nous avoit été destiné, & s'être pourvu des rafraichissemens nécessaires. Nous lui donnâmes des Lettres pour *Hollande*, qui faisoient son éloge comme il le méritoit, mais il ne fut pas si fou que de les rendre à leur adresse, comme nous l'avons appris depuis, & comme nous l'avons bien pensé aussi. Voici ce qu'il nous laissa.

Du Biscuit, des fusils, & d'autres armes ; de la poudre & du plomb ; des outils pour l'agriculture, & pour la construction de nos Cabanes, comme scies, haches, clous, marteaux, & ciseaux ; Des Utenciles de ménage jusques à des moulins, & un tourne-broche ; des toiles ; des filets à pêcher ; de tout, en un mot, excepté des drogues pour des remèdes ; petit secours dont nous nous trouvâmes privez plutôt, par oubli, si j'en juge bien, que par la malice du Capitaine : Outre cela, chacun avoit ses hardes, & ses provisions particulieres.

Pierre

Pierre Thomas, dont j'ai parlé, qui avoit eu querelle avec le Capitaine, & qui craignoit de retourner avec lui, voulut demeurer dans l'Isle, & cela auroit réparé la perte de celui de nos Compagnons qui étoit mort en Mer, auprès de *Mascareigne*, mais le Capitaine, la veille de son départ, vint à terre & nous enleva deux de nos autres hommes (*Jacques Guigner*, & *Pierrot*) de sorte que nous ne demeurâmes que huit.

Quand le Vaisseau fut parti & que chacun se vit bien rétabli de toutes ses fatigues, ce fut alors que nous fîmes le tour de l'Isle, pour voir, comme je l'ai déjà dit, si nous pourrions decouvrir quelque endroit meilleur que celui auquel nous nous étions d'abord arrêtés, mais nous trouvâmes que c'étoit presque par tout la même chose, & même, bien qu'il y eût environ vingt espaces de terrain uni, & à peu près commodes comme étoit le nôtre, nous n'en trouvâmes point qui ne lui fut un peu inférieur en beauté, & en bonté, de sorte que nous résolûmes de demeurer au premier endroit.

Aussi-tôt que nous eûmes defriché autant de terre qu'il en fut nécessaire, pour notre grand Jardin, nous y semâmes toutes nos graines. Nous en avions en quantité, & de toutes les sortes, mais celles qui venoient de *Hollande* se trouvèrent toutes gâtées par l'air

l'air de la mer , ayant oublié de les mettre dans des vaisseaux de verre , & de les bien sceller , nous avions pris les autres au Cap de *Bonne-Esperance*. Il ne leva que cinq graines de Melons ordinaires , & autant de Melons d'eau , trois de chicorée , trois de froment , des artichauts , du pourpier , des raves , de la moutarde , des giroflées , & du trefle. Les giroflées devinrent grandes , mais elles ne fleurirent point , & enfin les perirent toutes.

Les raves en firent de même , & furent entièrement détruites par les vers avant qu'on en pût manger. Les Melons que j'appellerai de terre , pour les distinguer de ceux qu'on nomme Melons d'eau , vinrent presque sans culture , en fort grande abondance , d'une grosseur prodigieuse , & d'un goût exquis. Je ne crois pas qu'il y en ait en aucun lieu de plus excellens. Et nous avons aussi expérimenté qu'ils ont cette propriété rare , que l'on en peut manger avec quelque excès , sans qu'on en soit incommodé.

Nous en mettions en toutes sauces , & nous les trouvions toujours merveilleux. On en peut avoir toute l'année , mais nous avons remarqué que ceux qui viennent durant l'hiver , c'est-à-dire dans le temps le moins chaud , vers les mois de Juin & de Juillet , sont beaucoup meilleurs que les autres. Nous

pen-

pe
au
m
foi
ca
fer

il s
de
L'e
ils
mal
plei
de b
cont
n'en
O
facile
des f
nous
re, c
les f
fructi
veau
Les
de esp
& ils s
duifire
vrai qu
la grain
Tom

penfions d'abord, qu'il les falloir expofer au Soleil, felon nôtre méthode de France, mais nous reconnûmes bien-tôt qu'ils réuffiffoient bien mieux fous les arbres, ce qui eft caufé, comme on le peut juger, par la différence du climat & du terroir.

Entre nos cinq plantes de Melons d'eau il s'en trouva de deux fortes, de rouges & de blancs, les premiers étoient les meilleurs. L'écorce en eft verte, & le dedans rouge, ils font rafraichiffans, & ne font jamais de mal, non plus que les autres. Ils font fi pleins d'eau qu'on peut aifément fe pafter de boire quand on en mange. Il s'en rencontroit quelquefois de fi gros, que nous n'en pouvions manger un tous huit enfemble.

Ces diverfes efèces de Melons viennent facilement, comme je l'ai dit, & produifent des fruits en très-grande abondance. Quand nous mêlions un peu de cendres avec la terre, dans l'endroit où nous les femions, cela les faisoient extraordinairement croître & fructifier, & les fruits acquéroient un nouveau degré de délicateffe.

Les Artichauts nous donnèrent une grande efperance, ils croiffoient à vûe d'œil, & ils s'étendirent beaucoup, mais ils ne produifirent qu'un méchant petit fruit. Il eft vrai que nous n'étions pas bien affûrez que la graine fût de véritables artichauts, quoi

qu'elle en eût toute la figure, & la plante aussi, car nous l'avions apportée du Cap de *Bonne-Espérance*, sans savoir exactement ce que c'étoit. Nous mîmes tout en œuvre pour en faire blanchir les côtes, mais inutilement : quoique nous n'ignorassions pas les manieres différentes qu'on employe pour cela. Ce fut en vain aussi que nous fîmes le même effort pour la chicorée. Elle vint à merveille, aussi bien que le pourpier & la moutarde ; mais quoique nous fissions, nous ne lui pûmes jamais ôter son amertume. Des trois grains de Froment qui levèrent, nous n'en pûmes conserver qu'une plante : elle poussa plus de deux cens tuyaux, & nous remplit ainsi d'une grande espérance ; mais la plante dégénéra, & ne produisit enfin qu'une espèce d'yvroye ; ce qui nous affligea, comme on le peut penser, puisque nous nous vîmes privez du plaisir de manger du pain.

Au reste, on ne doit pas conclurre que ce changement de bled en yvroye doive arriver toujours, puis qu'on voit souvent de pareilles *dégenerations* en *Europe*. Et si nos jeunes gens, au lieu de semer précipitamment en un même lieu & en un même jour, tout ce que nous avons de grains de froment, ainsi que d'autres graines, en avoient réservé pour d'autres terroirs, & pour

pour d'autres saisons, nous aurions peut-être fait une ample moisson, & de plus heureuses experiences, à tous égards.

L'air de *Rodrigue* est admirablement pur & sain, & une grande preuve de cela, c'est qu'aucun de nous n'y a été malade, pendant les deux années du séjour que nous y avons fait, nonobstant la grande différence du climat & de la nourriture. Celui qui y mourut, lors du départ, comme j'en dirai dans la suite, ne fut accablé que par une violente fatigue.

L'air est riant & serain, & les chaleurs de l'Été, sont fort modérées, parce que précisément à huit heures du matin, il se lève tous les jours un petit vent Nord-Est, ou Nord-Ouest, qui rafraichit agréablement l'air, & qui tempérant la plus ardente saison, fait que l'année entière est un Printemps, & une automne continuelle, sans qu'aucun de ces temps mérite le nom d'hiver: aussi peut-on s'y baigner toute l'année. Les nuits ont une fraîcheur douce & restaurante. Il ne pleut que fort rarement; du moins, nous n'avons vu pleuvoir que pendant quatre ou cinq semaines, après l'Ouragan, c'est-à-dire, entre Janvier & Février: Une heure après que l'eau est tombée, on peut se promener comme à l'ordinaire. Les rosées qui sont grandes, & qui ne manquent guère,

tiennent lieu de pluyes. Pour le Tonnerre, qui quelquefois est si formidable, dans notre *Europe*, & en divers autres endroits du Monde, je ne croi pas qu'on l'ait jamais entendu dans cette Isle.

Elle n'est, comme je l'ai déjà remarqué, qu'un continu d'agréables côteaux tout couverts de parfaitement beaux arbres, dont la verdure perpetuelle est tout-à-fait charmante. Ces arbres sont fort rarement embarrassez de broussailles, & ils forment quelquefois très-heureusement des allées naturelles, qui en garantissant des ardeurs du Soleil, forment en même temps une perspective qui est merveilleusement embellie par la vaste étendue de mer qu'on entrevoit quelquefois au travers de leurs troncs élevez & unis.

Au pied de ces côteaux il y a des vallons de la plus excellente terre qui soit au Monde. On en sera convaincu si on considère que ce terroir est rempli, pénétré, & presque tout formé d'arbres pourris, dont la matiere se réduisant en son premier être, s'écoule, dans le temps des pluyes, du haut des côtaux jusqu'au pied. Cette terre, qui est fort mouvante, & fort légère, produit presque sans culture, & abonde en suc très-féconds.

Les vallons sont couverts de Palmiers, de Lataniers, d'Ebeniers, & de beaucoup d'autres especes d'arbres, dont le branchage

& le feuillage ne cèdent point en beauté, à celui de nos plus beaux arbres d'*Europe*. Et dans les endroits bas de ces mêmes vallons, on rencontre très-fréquemment des Ruisseaux d'eaux vives, dont les sources sont toutes vers le milieu de l'Isle. Ces beaux Ruisseaux ne tarissent point, & quand on auroit disposé exprès leur cours, pour leur faire arroser tout ce petit pais à égales distances, il n'auroit pas été possible de mieux réussir. Quel dommage, qu'un lieu si délicieux en toutes manieres, soit inutile aux habitans du Monde! J'insiste un peu sur ces charmans Ruisseaux, parce qu'il y a une infinité d'Isles qui n'en ont point du tout, & que c'est une chose doublement admirable d'en trouver tant ici, & de les y voir distribuez si heureusement.

Il y en a plusieurs autres que celui dont j'ai parlé proche duquel nous avons construit nos Cabanes, qui font des Napes & des Cascades, en tombant du haut des Rochers: j'ai compté jusqu'à sept bassins, & autant de Cascades, qui paroissent ensemble, & qui étoient formées par le même ruisseau.

On trouve dans ces eaux une grande quantité d'anguilles, parmi lesquelles il en a d'une grosseur extraordinaire, & toutes sont d'un goût excellent. Nous en avons pris de si monstrueuses, je n'ose quasi le dire, qu'il

falloit deux hommes pour en porter une seule. La pêche en est très-facile, car à peine l'hameçon a-t-il touché l'eau, que le poisson le mord. Cette eau est rarement profonde; & comme elle est extrêmement transparente, on voit clairement ces grosses Anguilles qui rempent lentement au fond, & on les darde si l'on veut, avec un harpon. Nous en avons quelquefois tué à coups de fusil, avec de la dragée à Lièvre.

Les vallons dont j'ai parlé, & que ces petites rivières arrosent & fertilisent, s'élargissent insensiblement, à mesure qu'ils approchent de la mer; & forment un terrain de niveau dont la largeur & la longueur est quelquefois de plus de deux mille pas. Ce sont ces petites Plaines dont le terroir est si excellent, jusqu'à huit & dix pieds de profondeur. Et c'est là, que croissent à l'environ ces Arbres hauts & droits, entre lesquels on se peut promener aisément, & dont le branchage admirable fait respirer à l'ombre, en plein midi, une douce & salutaire fraîcheur qui rendroit la vie aux Mourans. Leurs cimes vastes & touffues qui montent presque toujours à même hauteur, se joignent ensemble comme si c'étoient autant de Dâz ou de Parasols, & forment de concert un plafond de verdure éternelle, soutenu par les piliers naturels qui les élèvent & qui les
nour-

nourrissent. Cette Architecture est assurément Divine.

Mais ce qu'il y a de remarquable encore, c'est que la plûpart des arbres de ce petit Eden ne sont pas moins utiles, ou nécessaires, qu'ils sont propres à recréer les yeux & l'esprit. Les diverses sortes de Palmiers & de Lataniers, par exemple, ne sont-ce pas autant de magasins admirables de tout ce qui est nécessaire à la vie de ces hommes sages qui croient & qui pratiquent ce que dit *S. Paul*. Leur fruit est excellent & l'eau que les troncs de ces arbres fournissent, & qui coule de source sans préparation, est une liqueur délicieuse & bienfaisante. De certaines feuilles se mangent, & sont excellentes. D'autres sont comme des Linges, ou des étoffes de soye. Et ces merveilleux arbres se trouvent abondamment par toute nôtre Isle. Mais peut-être voudra-t-on que j'explique un peu tout cela.

Je n'entreprendrai point de faire un discours sur les Palmiers & les Lataniers; mille & mille gens en ont écrit, & je sais qu'il y en a de plus de trente especes. Je ne m'arrêterai pas non plus à décrire ceux dont je parle, avec beaucoup d'exactitude. Mais j'en donnerai quelque idée, en faveur de ceux qui ne connoissent point ces sortes d'arbres.

Nos Palmiers sont communément hauts de trente à quarante pieds. Ils ont le tronc droit , & sans feuilles , mais tout couvert de je ne sai quelles sortes d'écailles aiguës , dont la pointe se relève un peu. D'autres ont l'écorce presque unie. Du haut de ce tronc naissent ces rameaux de palmes , qu'il n'y a guère de gens qui n'ayent vû en peinture. Ces branches forment un gros bouquet , & tombent tout autour en panaches. Et du bas de ces grands ramaux , ou plutôt , du tronc dont ils sortent , naissent de longues grappes , dont chaque fruit , ou grain , est verd , gros comme un Oeuf de poule , & de même forme. Cela est connu sous le nom de Dattes.

Dans le centre de ce gros bouquet , & sur la sommité du tronc , est ce qu'on appelle le Chou. Cela ne paroît pas , étant caché par les branches qui s'élèvent un peu , tout autour , & qui le surmontent. Cette cime est toute composée de feuilles tendres qui s'embrassent étroitement , s'unissent , & forment une masse à-peu-près pareille à celle d'un chou-cabus , ou d'une laitue pommée. Cela est haut d'environ deux pieds , quand l'arbre est grand , & la grosseur est la même que celle du tronc. Les grandes feuilles extérieures de cette masse sont blanches ,
dou.

douces, maniables, & fortes. Ce sont des peaux de chevreau habilement préparées, c'est du Linge, c'est du Satin, ce sont des napes ou des servietes, c'est tout ce qu'il vous plaira. Les membranes, ou feuilles du cœur, sont tendres & cassantes, comme un cœur de laitue. Cela est bon à manger crud, & a le goût de noisette. Mais nous en faisons un merveilleux ragoût, quand nous le fricassions avec la graisse & le foye de nos Tortuës de terre. Nous en mettions aussi dans nos Potages.

Venons à la Liqueur, au Nectar de l'Isle *Rodrigue*. Par toutes les *Indes*, on a donné à cela le nom de vin de Palme. Nous avions deux manieres d'extraire ce Suc. Dans le tronc de l'arbre, à hauteur d'homme, nous faisons un trou à mettre les deux poings, & nous attachions immédiatement au dessous, un Vaisseau qui se remplissoit, en assez peu de temps, des précieuses gouttes qui en découloient. Autrement, nous creusions le Chou, & nous faisons sur sa tête une petite citerne. Il n'y avoit qu'à aller deux ou trois fois par jour, puiser d'excellent vin dans ces sources. Le vin du tronc, & le vin du Chou, étoient, à mon avis, également bons.

Mais ceux qui voudroient ménager les arbres, (car pour nous, nous ne les ména-

gions point) ils feroient beaucoup mieux de se servir de la premiere maniere que de la seconde, parce qu'après que la source, ou le réservoir du *Chon* a fourni sa liqueur pendant un mois, ou environ, ce *Chon* se flétrit, & l'arbre tombe aussi en consommation, & meurt. C'en est plutôt fait encore, quand on arrache le même *Chon* : Dès qu'il n'a plus ni tête, ni cervelle, il meurt presque subitement.

Au lieu de cela, l'arbre ne perit pas, quand on ne fait que lui percer le flanc, pourvu que la playe ne soit pas trop profonde. Mais la liqueur ne tombe de cette ouverture que pendant quatre jours. Après cela, il faut donner à l'arbre blessé, le temps de reprendre de nouvelles forces. Je ne fais pas ce qui se fait ailleurs, mais ce que je dis ici, je le fais par l'expérience journalière de deux ans entiers. L'écorce de ces arbres est fort dure, jusqu'à l'épaisseur d'un pouce : le dedans est poreux & tendre. Si on fait une trop grande brèche au tronc, pour en tirer le vin, il est à craindre que l'arbre affaibli, par cet endroit-là, ne soit rompu par l'Ouragan.

Le Latanier est une espèce de Palmier, & est mis par les Arboristes, dans la même catégorie. Nos Lataniers ont un tronc droit, qui semble être formé de larges anneaux d'é-

gale

gale grosseur, & qui n'est pas herissé de ces écailles épineuses dont j'ai parlé. A la cime du tronc, il y a un *Chou* fort semblable à celui que je viens de décrire. Et du pied de ce *Chou*, au lieu des rameaux de palmes, sortent de grandes feuilles, dont les queues ont six ou sept pieds de long. Les feuilles sont fortes & épaisses, & ressemblent à un éventail ouvert, dont les bâtons paroissent, sortent un peu de la circonférence, & finissent en pointe aiguë. Il y a de ces feuilles qui ont huit pieds de diamètre: de sorte qu'elles nous servoient à couvrir commodément nos Cases. Nous les découpons par bandes & par morceaux, & nous en faisons des chapeaux & des parasols. La queue est creuse, large de quatre doits, épaisse d'un bon pouce, & un peu arrondie sur les côtes. En bas, où elle tient à l'arbre, elle s'élargit, & se forme en coquille plate qui serre le tronc & l'embrasse en partie. Cette partie large & concave, a quelquefois plus d'un pied de diamètre, & est de l'épaisseur d'un écu. Nous en faisons des plats, des assietes, & des cuillers. La première écorce des queues nous servoit de cordes, & la seconde nous donnoit des fibres, qui étoient de bon fil à coudre. On en faisoit de la toile, si cela étoit préparé.

Nous ne trouvions aucune différence de

goût , ni d'autres qualitez , entre le vin du Palmier , & celui du Latanier. Cette Liqueur est blanche comme du petit Lait , & d'une douceur qui a quelque chose de relevé , si je puis juger par mon goût , de celui des autres. Plus elle est nouvelle , plus elle est agréable. Le 3. ou 4. jour , elle commence à aigrir ; & le 7. ou 8. elle est aussi piquante , & aussi âpre que le plus fort Vinaigre , sans changer de Couleur.

Les Dattes du Latanier sont plus grosses que celles du Palmier. Comme nous avions quantité de meilleures choses , chair & poisson , fruits , &c. nous abandonnions ces Dattes aux Tortues , & aux Oiseaux ; particulièrement aux Solitaires , dont nous parlerons dans la suite.

Autour du ~~Che~~ du Latanier , vers le bas , & entre les queues de ses grandes feuilles , il y a une espece de Cotton , tirant sur la couleur de Citron , que l'on connoît par toutes les *Indes* , sous le nom de *Capoe*. Nous en faisons de très-bons matelas. Et cela peut être filé , & mis en œuvre pour toutes sortes d'usages , comme le Cotton ordinaire. Nous aurions peut-être pensé à fabriquer quelque espece d'étoffe , tant avec ce *Capoe* , qu'avec les fibres , ou filamens nerveux de nos feuilles de Lataniers. Mais nous avions de la toile pour long temps , &

la douceur de l'air est si grande , que nous ne nous servions guère de nos habits. Heureux de les avoir épargnez , quand la Persecution du Nouveau * *Dieu-donné* , dont nous parlerons , nous exposa à tant de miseres , sur le Rocher fatal , où ce méchant Homme nous relégua.

Cette Isle a encore divers autres arbres qui produisent des fruits passablement bons. Ceux qui portent une espèce de poivre ressemblerent assez à des Pruniers de médiocre grandeur , & ont la feuille à-peu-près comme celle du Jasmin : ils portent leur fruit par petits bouquets , nous nous en servions dans nos sauces.

La mer nous ayant apporté des Cocos qui faisoient paroître leur germe , nous plantâmes de ces fruits quelques mois après notre arrivée , & quand nous partîmes , l'arbre étoit déjà haut de quatre pieds.

Je laisse au Lecteur à tirer ses conjectures sur la maniere dont ces Cocos , qui pesoient quelquefois cinq ou six livres , pouvoient avoir été poussés sur les côtes de l'Isle *Redrige* , & avoient fait un trajet de soixante ou quatre vingt lieues de mer sans être corrompus. Car nous tenions pour certain qu'ils venoient de l'Isle de *Sic. Brande* , qui est au vent , & au Nord-Est de la nôtre , à la dis-

tance que j'ai marquée, pour le moins.

La mer ne nous apportoit rien que de ce côté-là, ce qui peut raisonnablement faire croire qu'il y a des courans qui contribuent avec le vent & la marée, à jeter quantité de choses sur le rivage. Dans la saison de l'Ouragan, on pourroit dire que le tourbillon auroit enlevé ces fruits dans l'Isle de *Sa-Brande*, & les auroit jettez bien avant dans la mer, d'où ensuite ils auroient été apportez par le flux & par les courans.

Il se trouve aussi à *Rodrigue* un arbre admirablement beau, dont le branchage s'étend en rond, & est tellement épais qu'il est impossible aux rayons du Soleil de le pénétrer. On voit de ces arbres qui sont si grands, que deux ou trois cens personnes pourroient se mettre dessous à l'abri.

Ce qui fait cette vaste étendue, c'est que des grosses branches, il en sort quelques-unes qui tendent naturellement en bas, & qui gagnant la terre, y prennent racine & deviennent elles-mêmes de nouveaux troncs, ce qui forme une petite forêt.

La première fois que j'aperçûs cet arbre, je me souvins d'avoir lû dans les Relations de quelques Voyageurs, qu'il s'en trouve presque par tout dans les grandes Indes, & qu'il y en a aussi dans le Continent & dans les Isles de l'*Amerique*. Je ne pense pas qu'il

Kas... ou PARETUVIER

Arbre Singulier



y en est en *Europe*. Les Idolâtres de l'Orient l'ont en grande vénération, & bâtissent ordinairement leurs Pagodes dessous.

La Boulaye le Gouz a écrit qu'ils appellent cet arbre sacré, *Kassa*, & qu'ils disent qu'il est cheri des Saints, parce que leur Dieu *Kan* se divertissoit à jouer de la flûte à l'ombre de ses épais feuillages.

Ce même Auteur ajoute qu'ils n'osent prendre une seule de ses feuilles, de crainte de mourir dans l'an, & il renvoye son Lecteur à ce qu'en ont autrefois écrit *Hérodote* & *Q. Curce*. *Tavernier* en parle aussi, & dit qu'il est nommé *Lul* par les *Persans*, mais que les *Frans* lui ont donné le nom d'arbre des *Banians*, parce que les Penitens *Faquirs*, & les *Banians* font leur cuisine, & leurs dévotions sous cet arbre. *M. de Rochefort* l'appelle *Paretuvier*, dans son *Histoire Naturelle des Antilles*, & dit qu'il a la feuille verte, épaisse, & assez longue, sans parler de son fruit : & les deux Voyageurs que je viens de citer, ne disent rien ni du fruit, ni des feuilles.

Les *Kassas* de l'Isle *Rodrigue*, (car je me dois servir aux *Indes* du nom Indien) ont la feuille large comme la main, assez épaisse, faite à peu près en cœur comme celle du *Lilas*, & au toucher, elles sont plus douces que du satin. Ils ont la fleur blanche,
&c.

& de bonne odeur : & le fruit rouge, rond, & de la grosseur d'une prune de Dama noir : la peau en est dure , & renferme une semence menue , assez semblable à celle qu'on voit dans les figues. Le fruit n'est pas mal faisant , mais il est insipide. C'est la nourriture ordinaire des chauve-souris , qui nichent par multitude dans les branches touffuës de cet Arbre.

En général , le bois de tous les arbres de cette Isle est fort dur. Nous avons eu occasion de remarquer que celui dont nous nous sommes servis pour nos cabanes , se remplit de vers quelques semaines après qu'il est coupé , si pour prévenir cet inconvénient, on ne le laisse tremper trois semaines ou un mois dans la mer : car alors , le ver ne s'y met plus.

Il y a un arbre que nous appellions bois puant , à cause de sa mauvaise odeur ; c'est le meilleur de tous pour la charpente, mais nous ne nous soucions pas de nous en servir , parce qu'il empuantissoit tous les lieux où il étoit , d'une manière très-incommode.

Nous n'avons trouvé dans cette Isle aucune sorte de plante, ni arbre , ni arbrisseaux, ni herbe , qui croisse naturellement dans les parties de l'*Europe* qui nous étoient connues, à la-seule exception du Pourpier , qui est petit , & verd. Il y en a beaucoup en quel-
ques

ques endroits des vallées, & celui que nous avons semé de la graine apportée du Cap, est venu parfaitement semblable à ce pourpier naturel de l'Isle.

Il ne s'y trouve aucun animal à quatre pieds, que des rats, des Lezards, & des tortues de terre, desquelles y a trois différentes espèces. J'en ai vû qui pésent autour de cent Livres, & qui ont assez de chair pour donner à manger à bon nombre de personnes. Cette chair est fort saine, & d'un goût qui approche de celui du mouton, mais plus délicat. La graisse en est extrêmement blanche, & ne se fige point, ni ne cause jamais de rapports, quelque quantité qu'on en mange: Nous l'avons unanimement trouvée beaucoup meilleure que le plus excellent beurre de l'Europe. S'oindre de cette huile, est un remède merveilleux contre les foulures, les froideurs, & les engourdissements des nerfs, & contre plusieurs autres maux. Le foye est d'une délicatesse extrême, & fort gros à proportion de l'animal; car une tortue qui n'a que quinze livres de chair, a le foye de cinq à six livres. Il est si délicieux qu'on peut dire qu'il porte toujours sa sauce avec soi, de quelque maniere qu'on le prépare.

Les os de ces tortues sont massifs, je veux dire qu'ils n'ont point de moelle. Châcun
suit

fait que ces animaux , en général , font des Oeufs. Ceux-ci , j'entens les tortues de terre , posent les leurs dans le sable , & les en couvrent , pour les faire éclore doucement au Soleil. Ces Oeufs sont ronds en tous sens , comme des billes de billard , & de la grosseur des Oeufs de poules. L'écaille , ou plutôt la coque , en est molle , & la substance du dedans est bonne à manger. Il y a dans cette Isle une si grande abondance de ces tortues , que l'on en voit quelquefois des troupes de deux ou trois mille , de sorte que l'on peut faire plus de cent pas sur leur dos , ou sur leur *Carapace* , pour parler proprement , sans mettre le pied à terre. Elles se rassemblent sur le soir dans les lieux frais , & se mettent si près l'une de l'autre qu'il semble que la place en soit pavée. Elles font une autre chose qui est singulière , c'est qu'elles posent toujours de quatre côtes , à quelques pas de leur troupe , des sentinelles qui tournent le dos au Camp , & qui semblent avoir l'œil au guet , c'est ce que nous avons toujours remarqué , mais ce mystère me paroît d'autant plus difficile à comprendre , que ces animaux sont incapables de se défendre , & de s'enfuir.

Nous avons aussi des Tortues de mer en grande abondance. Leur chair a le goût de celle du bœuf , & la poitrine sur tout en est
admi.

admirable. La graisse est aussi bonne que la moelle de veau. Comme elle est verte, cela a un air d'onguent, qui est d'abord un peu dégoutant. Cette graisse est non seulement délicate, mais elle est saine & purge doncement. Les *Indiens* s'en servent comme d'un souverain remede contre les maux Veneriens. Quand on a mangé de cette graisse, (voudra-t-on bien que je le dise?) l'eau qu'on rend est d'un verd d'émeraude admirable.

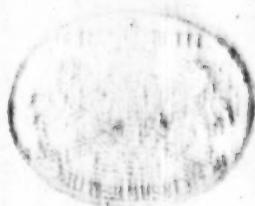
Ces Tortues de mer sont d'une grosseur prodigieuse : nous en avons vû qui pesoient plus de cinq cens livres. Quand on veut les prendre, on les tourne sur le dos, à force de bras, ou avec des leviers, & quand elles sont ainsi renversées, il est impossible qu'elles se retournent jamais. Elles pondent en des endroits sablonneux proche de la mer, toujours pendant la nuit : elles font un trou profond d'environ trois pieds, & large d'un pied, & posent là leurs Oeufs. Les plus grandes en font près de deux cens en moins de deux heures : elles les couvrent de sable, & au bout de six semaines, la chaleur du soleil les fait tous éclore. Alors tous ces petits animaux qui ne sont pas si gros qu'un poulet sortant de la coque, éclosent tous dans l'espace d'une heure, & vont droit à la mer, quelque chose qu'on fasse pour les en empêcher. Nous avons quel-

quelquefois pris plaisir à en porter quelques uns, à un demi quart de lieue, sur la montagne, & d'abord que nous les mettions à terre ils prenoient le droit chemin de la mer. Elle marchent alors plus vite que quand elles sont devenues grosses.

Les Frégates, les Fous, & divers autres oiseaux qui les attendent sur les arbres, en détruisent une très-grande quantité, de sorte que de cent, il ne s'en sauve peut-être pas dix. Cependant il y en a un nombre si prodigieux qu'on s'en étonneroit, si on ne se souvenoit pas que chaque tortue fait tous les ans mille ou douze cens œufs, à diverses reprises, & qu'elles multiplient ainsi depuis le commencement du Monde, peut-être, sans avoir trouvé encore d'autres destructeurs que nous.

Ces œufs ne sont pas tout-à-fait si bons à manger que ceux des tortues de terre, comme la chair de l'animal n'est pas non plus si délicate. Ils sont de la même forme, & le blanc des uns & des autres ne se cuit que très-difficilement, & même à la longue il se dissipe absolument de sorte qu'il ne reste proprement que le jaune.

Le foye de ces tortues de mer n'a presque point de goût, & est fort mal sain : s'il sent quelque chose, c'est la mauvaise huile, ou une espèce de sauvagin, & il cause des rapports,





ports.
Ces
fond
re que
fant,
jours
Le
a été
bien
s'en fe
de cha
La
vre pl
qu'elle
l'arro
d'eau
Le
pellen
se trou
mers
breuse
à cell
Distio
Cornei
sur cel
coup
nois
& gro
le Dic
jamais

ports, long-temps après qu'on en a mangé.

Ces animaux se nourrissent d'herbes au fond de la mer, & ne viennent jamais à terre que pour pondre. Je remarquerai en passant, qu'avant la ponte, ils demeurent neuf jours unis dans l'accouplement.

Leur graisse demeure liquide, quand elle a été fondue, & est d'un goût excellent aussi bien que celle des Tortues de terre. On peut s'en servir en toutes sortes de ragouts, tant de chair que de poisson.

La Tortue a le sang froid : elle peut vivre plus d'un mois sans manger, pourvu qu'elle soit déchargée de ses Oeufs, & qu'on l'arrose de tems en tems de quelques seaux d'eau de mer.

Le Lamentin, que d'autres Nations appellent *Manati*, pour dire *ayant des mains*, se trouve aussi en grande abondance dans les mers de cette Isle, & paroît par troupes nombreuses. Sa tête ressemble extrêmement à celle du Pourceau, quoi qu'en dise le *Dictionnaire des Arts & des Sciences* de Mr. Corneille, qui sur l'article de ce poisson, com- sur celui des differents Palmiers, & en beaucoup d'autres choses qui sont de ma con- noissance certaine, est sujet à de frequentes & grossieres erreurs, comme il est d'ailleurs le *Dictionnaire* le plus incomplet qui ait jamais été fait. Il emprunte les têtes d'un
Bœuf,

Bœuf, d'une taupe, d'un cheval, & d'un cochon, pour en composer celle du Lamantin, & il tombe en cette occasion dans l'inévitable embarras de tous ceux qui entreprennent de décrire, & de représenter des choses qu'ils n'ont pas vûes, & dont ils n'ont pas d'idée distincte. Pour moi qui ai vû & considéré de près, avec soin, plusieurs Lamantins, je répète encore, que non seulement moi, mais mes Compagnons, nous trouvions tous ensemble une ressemblance très-grande entre la tête de cet animal & celle du Porc, excepté qu'il n'a pas le groin si pointu.

Les plus grands ont autour de vingt pieds de long, & n'ont aucune autre nageoire que la queue & les deux pates. Le corps est assez gros jusques vers le nombril, & la queue a cela de particulier avec celles des baleines, que la largeur en est horizontale, lors que l'animal est posé sur le ventre. Il a le sang chaud, la peau noirâtre, fort rude & fort dure, avec quelques poils si clair-semés qu'on ne les apperçoit qu'à peine, les yeux petits & deux trous qu'il serre & qu'il ouvre, que l'on peut avec raison appeller ses ouïes, & ses oreilles. Comme il retire assez souvent la langue, qui n'est pas fort grande, plusieurs ont dit qu'il n'en avoit point. Il a des dents machelières, & même des défenses qui paroissent comme à un sanglier, mais il n'a point

point de dents devant : ses gencives sont assez dures , pour arracher & pour brouter l'herbe. La chair en est excellente, & a le goût fort approchant de celle du meilleur veau : c'est une viande fort saine.

La femelle a les mammelles comme celles des femmes. Plusieurs assurent qu'elle fait ordinairement deux petits à la fois & qu'elle les allaite ensemble, les portant tous deux à son sein , avec ses deux espèces de mains. Mais comme je ne lui en ai jamais vû embrasser qu'un, j'ai du penchant à croire qu'elle n'en produit pas davantage à la fois.

Je ne voyois jamais cette extraordinaire Nourrice, sans me souvenir avec double raison, vû l'état de mon triste exil, du passage des *Lamentations de Jeremie*, où le Prophète se plaint ainsi. *Les monstres marins mêmes tendent les mammelles à leurs petits, & les allaitent, mais, la fille de mon Peuple a affaire à des gens cruels.* *Lament. ch. III.*

Nous prenons ce poisson fort facilement. Il pait par troupeaux comme de moutons , à trois ou quatre pieds d'eau seulement, & quand nous entrions au milieu d'eux, ils ne fuyoient point, tellement que nous pouvions prendre celui que nous voulions, le tirer à bout touchant avec un fusil, si bon nous sembloit, ou nous jeter sur lui deux ou trois,

trois, sans armes, & le trainer à force de bras sur le rivage. Nous en trouvions quelquefois trois ou quatre cens ensemble qui païssoient l'herbe au fond de l'eau, & ils étoient si peu effarouchez, que souvent nous les tâtions pour choisir le plus gras, nous leur passions une corde à la queue pour les tirer hors de l'eau. Nous ne prenions pas les plus gros, parce qu'ils nous auroient donné beaucoup de peine, & auroient même, peut-être, été maîtres de nous, outre que leur chair n'est pas si délicate que celle des petits.

Ils ont un lard ferme qui est excellent. Il n'y a personne qui à la vûe, & au goût, ne prit la chair de ce poisson pour de la viande de boucherie. Ce pauvre animal meurt aussitôt qu'il a perdu un peu de son sang. Ce qui nous fit découvrir qu'il y en avoit dans ces mers, c'est que quelques mois après notre arrivée dans l'Isle, nous en trouvâmes un mort sur le rivage. Nous n'avons pas remarqué que cet animal vienne jamais à terre : je doute qu'il s'y pût trainer, & je ne croi pas qu'il soit amphibie.

On trouve quantité d'autres sortes de poissons : à l'exception des huitres & des Anguilles, ils sont tous differents de ceux de notre *Europe*.

Nous préensions facilement à la ligne des

Ang
Dep
gran
te,
retri
ses,
a cre
deme
là où
lité &
claire
cipita
quel
s'attac
faire u
tems.
La
tissant
nomb
agréab
A n
anse q
à l'ent
et : d
restoit
éc, &
ions,
voit e
Nou
le nos
Tom.

Anguilles de mer, aussi bien que d'eau douce. Depuis les Brisans jusqu'à terre, il y a de grands espaces qui sont couverts à mer haute, & qui demeurent à sec quand la mer se retire. Dans cette étendue il y a des fosses, ou des especes de réservoirs que la mer creuse, & qui demeurant pleins d'eau, demeurent aussi remplis de poisson. C'est là où l'on peut pêcher à la ligne avec facilité & plaisir, parce que ces eaux étant fort claires, on voit le poisson qui vient avec précipitation se jeter à l'hameçon, autour duquel il se livre une espece de combat à qui s'attachera le premier, tellement qu'on peut faire une pêche abondante en très-peu de tems.

La pêche du filet n'est pas moins divertissante : on a le plaisir de prendre un grand nombre de poissons dont la diversité est très-agréable.

A mille pas de nos loges, il y a une anse qui se remplit d'eau à mer haute, & à l'entrée de laquelle nous tendions un filet : de sorte que la mer s'étant retirée il restoit un grand nombre de divers poissons à sec, & nous choisissions ceux que nous voulions, laissant passer le reste pendant qu'il y avoit encore un peu d'eau.

Nous avions aussi une autre anse, en deça de nos habitations, qui étoit toute remplie

d'huitres attachées sur le rocher. Nous allions souvent déjeuner là ; & nous en rapportions dont nous faisons un ragoût excellent avec des chous de Palmiers, & de la graisse de tortue.

De tous les oiseaux de l'Isle, l'espece la plus remarquable est celle à laquelle on a donné le nom de *Solitaires*, parce qu'on les voit rarement en troupes quoi qu'il y en ait beaucoup.

Les mâles ont le plumage ordinairement grisâtre & brun, les pieds de coq d'Inde, & le bec aussi, mais un peu plus crochu. Ils n'ont presque point de queue, & leur derriere couvert de plumes est arrondi comme une croupe de cheval. Ils sont plus haut montez que les coqs d'Inde, & ont le cou droit, un peu plus long, à proportion, que ne l'a cet oiseau quand il leve la tête. L'œil noir & vif, & la tête sans crête ni houe. Ils ne volent point, leurs ailes sont trop petites, pour soutenir le poids de leurs corps. Ils ne s'en servent que pour se battre, & pour faire le moulinet, quand ils veulent s'appeller l'un l'autre. Ils font avec vitesse vingt ou trente piroüettes tout de suite, du même côté, pendant l'espace de quatre ou cinq minutes : le mouvement de leurs ailes fait alors un bruit qui approche fort de celui d'une Crécerelle, & on l'entend de plus de deux cens pas. L'os de l'aile grossit à l'ex-

LE SOLITAIRE





l'extrémité, & forme sous la plume une petite masse ronde comme une balle de mousquet : cela & le bec, sont la principale défense de cet oiseau. On a bien de la peine à les attraper dans les bois, mais comme on court plus vite qu'eux, dans les lieux dégagés, il n'est pas fort difficile d'en prendre. Quelquefois même on en approche fort aisément. Depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Septembre, ils sont extraordinairement gras, & le goût en est excellent, sur tout quand ils sont jeunes. On trouve des mâles qui pèsent jusques à quarante cinq livres.

La femelle est d'une beauté admirable, il y en a de blondes & de brunes, j'appelle blond, une couleur de cheveux blonds. Elles ont une espee de bandeau comme un bandeau de veuves au haut du bec qui est de couleur tanée. Une plume ne passe pas l'autre sur tout leur corps, parce qu'elles ont un grand soin de les ajuster, & de se polir avec le bec. Les plumes qui accompagnent les cuisses sont arrondies par le bout en coquilles, & comme elles sont fort épaissies en cet endroit-là cela produit un agréable effet. Elles ont deux élévations sur le jabot, d'un plumage plus blanc que le reste, & qui représente merveilleusement un beau sein de femme. Elles marchent avec tant de fierté & de bonne grace tout ensemble,

qu'on ne peut s'empêcher de les admirer & de les aimer ; de sorte que souvent leur bon-ne mine leur a sauvé la vie.

Quoique ces oiseaux s'approchent quel-quefois assez familièrement quand on ne court pas après eux, on ne peut jamais les appri-voiser : si tôt qu'on les a arrêtez ils jettent des larmes sans crier, & refusent opiniâtre-ment toute sorte de nourriture, jusqu'à ce qu'ils meurent enfin. On leur trouve tou-jours dans le gésier, (aussi bien qu'aux mâles) une pierre brune de la grosseur d'un Oeuf de poule ; elle est un peu raboteuse, platte d'un côté & arrondie de l'autre, fort pesante, & fort dure. Nous avons jugé que cette pierre naît avec eux ; parce que quelque jeunes qu'ils soient, ils en ont toujours, & n'en ont jamais qu'une ; & qu'outre cela, le canal qui va du jabot au gésier, est trop étroit de moitié pour donner passage à une pareille masse. Nous nous en servions préféablement à aucune autre pierre, pour aiguïser nos couteaux.

Quand ces oiseaux veulent bâtir leurs nids, ils choisissent un lieu net, & ils l'élevent à un pied & demi de terre sur un tas de feuil-les de palmier qu'ils ont ramassées pour ce dessein. Ils ne font qu'un Oeuf, qui est beaucoup plus gros que celui d'une oye. Le male & la femelle le couvent tour à tour, &

& il n'écloît qu'après sept semaines. Pendant tout le tems qu'ils couvent, ou qu'ils élèvent leur petit, qui n'est capable de pourvoir seul à ses besoins qu'après plusieurs mois, ils ne souffrent aucun oiseau de leur espece à plus de deux cens pas à la ronde, & ce qui est assez singulier, c'est que le mâle ne chasse jamais les femelles, seulement, quand il en aperçoit quelqu'une, il fait en piroüettant son bruit ordinaire, pour appeller la femelle qui vient donner aussi-tôt la chasse à l'étrangere, & qui ne la quitte que lors qu'elle l'a conduite hors de ses limites. La femelle en fait de même & laisse chasser les mâles par le sien. C'est une particularité que nous avons tant de fois observée, que j'en parle avec certitude.

Ces combats durent quelquefois assez long-tems, parce que l'étranger ne fuit qu'en tournant, sans s'éloigner directement du nid; cependant, les autres ne l'abandonnent jamais qu'ils ne l'aient chassé. Après que ces oiseaux ont élevé leur petit & l'ont abandonné à lui-même, ils ne se déparient pas comme font tous les autres, mais ils demeurent toujours unis & compagnons, quoi qu'ils aillent quelquefois se mêler parmi d'autres de leur espece. Nous avons souvent remarqué que quelques jours après que le jeune étoit sorti du nid, une compagnie de trente ou quarante en amenoient un au-

tre jeune, & que le nouveau déniché avec ses pere & mere, se joignant à la bande, s'en alloient dans un lieu écarté. Comme nous les suivions souvent, nous voyions qu'après cela, les vieux se retiroient chacun de leur côté, ou seuls, ou couple à couple, & laissoient les deux jeunes ensemble, & nous appellions cela un mariage.

Il y a dans cette nouvelle circonstance, quelque chose qui semble un peu fabuleux : mais ce sont pourtant des veritez pures, & des choses que j'ai bien souvent remarquées avec soin, & avec plaisir. Je ne pouvois m'empêcher non plus, d'abandonner mon esprit à diverses réflexions. J'envoyois l'homme à l'école des Bêtes. Je loüois mes Solitaires de ce qu'ils se marioient jeunes, (ce qui est une sagesse de nos Juifs) de ce qu'ils satisfaisoient à la Nature, dans le temps propre, & dès que la Nature a besoin d'être satisfaite, selon l'état de cette même Nature, & conformément à l'intention du Créateur. J'admirois le bonheur de ces couples innocens & fideles, qui vivoient si tranquillement, dans un constant amour. Je disois que si nôtre Ambition, & nôtre frandise étoient refrenées, si les hommes étoient, ou avoient toujours été aussi sages que le sont les oiseaux, pour dire tout en un mot,

on se marieroit comme se marient les oiseaux, sans autre attirail ni cérémonies ; sans contracts, & sans testamens, sans *Mien*, sans *Tien*, sans sujétion à aucunes Loix, & sans nulle offense, au soulagement de la Nature, & de la Republique: car les Loix Divines & humaines, ne sont que des précautions contre nos desordres. Lecteur, ma principale occupation étoit de penser, dans nôtre Isle déserte: souffrez donc que je vous dise quelquefois mes pensées. Il me semble vous avoir averti que vous ne deviez pas vous attendre à des Dissertations sur l'antiquité des Accens Grecs des Manuscrits de nôtre *Eden*, ni sur celle de ses Medailles; non plus qu'à des descriptions de ses Amphithéâtres, & de ses Basiliques.

Nos Gelinotes sont grasses, pendant toute l'année, & d'un goût très-délicat. Elles sont toutes d'un gris clair, n'y ayant que très-peu de différence de plumage, entre les deux *Sexes*. Elles cachent si bien leurs nids, que nous n'en avons pû découvrir, ni par conséquent goûter de leurs Oeufs. Elles ont un ourlet rouge autour de l'œil. Et leur bec qui est droit & pointu, est rouge aussi, long d'environ deux pouces. Elles ne sauroient guères voler, la graisse les rendant trop pesantes. Si on leur présente quelque chose de rouge, cela les irrite si

E 4

fort

fort qu'elles viennent l'attaquer pour tacher de l'emporter ; si bien que dans l'ardeur du combat on a occasion de les prendre facilement. Nous avions beaucoup de Butors aussi gros & aussi bons que des chapons. Ils sont plus familiers & plus aisez à prendre que les gelinottes.

Les pigeons sont un peu plus petits que les nôtres ; tous de couleur d'ardoise , & toujours fort gras & fort bons. Ils perchent & nichent sur les arbres & on les prend très-aisément. Ils sont si peu farouches, qu'il y en avoit toujours une cinquantaine autour de nous, quand nous étions à table , parce qu'ils avoient pris goût à la graine de nos melons. On les prenoit quand on vouloit, & nous leur attachions quelquefois aux jambes de petits morceaux d'étoffe de diverses couleurs afin de les reconnoître. Ils ne manquoient pas de venir à tous nos repas : nous les appellions nos poules. Ils ne nichent jamais dans l'Isle, mais dans les Islots qui en sont proche. Nous avons jugé que c'étoit pour éviter la persécution des rats, dont le nombre est très-grand dans l'Isle, comme je le dirai dans la suite , mais qui ne passent jamais dans les Islots. Les Fous, les Frégates, les Paille-en-queue, & peut-être quelques autres oiseaux de mer, qui ne vivent que de poisson, sont pourtant leurs

nids

nids sur les arbres : mais les Ferrets & quelques autres, couvent sur le sable, dans les mêmes Islots des pigeons : & tous ces oiseaux ont un goût sauvagin qui n'est pas agréable; en recompense, leurs Oeufs sont fort bons. Les Fous viennent se reposer la nuit dans l'Isle; & les Frégates qui sont plus grands, & qu'on appelle ainsi, parce qu'ils sont legers, & admirablement *bons Voiliers*, les attendent tous les soirs au guet, sur la cime des arbres; ils s'élèvent fort haut, & fondent sur eux comme le Faucon sur sa proie: non pour les tuer, mais pour leur faire rendre gorge. Le Fou frappé de cette maniere par la Frégate est obligé de rendre le poisson qu'il a dans le jabot, & la Frégate ne manque pas d'atraper ce poisson en l'air. Le Fou crie, & fait souvent difficulté d'abandonner sa proie, mais la Frégate plus hardie & plus vigoureuse, se moque de ses cris, s'élève, & s'élance de nouveau, jusqu'à ce qu'elle l'ait contraint d'obeir.

La Frégate est noirâtre, de la grosseur d'un canard, les ailes extraordinairement étendues. C'est une espece d'oiseau de proie, puis qu'il en a les griffes, & que son bec long d'un demi pied est un peu crochu par le bout. Les vieux mâles ont une espece de chair rouge comme une crête, sous

la gorge comme en ont nos coqs.

Les Fous ont été nommez ainsi , parce qu'ils se viennent jetter inconsidérément sur les vaisseaux , & qu'ils s'y laissent prendre innocemment. Leur simplicité est si grande , qu'ils jugent d'autrui par eux mêmes , & qu'ils ne prennent pas les hommes pour des animaux mal faisans. Ils ont le dos châtain , & le ventre blanchâtre , le bec pointu , long de quatre pouces , fort gros vers la tête , & un peu dentelé par les côtes , les jambes courtes , les pieds à peu près en pieds de canard , & d'un jaune pâle.

Le Paille-en-queue , de la grosseur d'un pigeon , est tout blanc , & a le bec court & fort. Il a une plume à la queue longue d'un pied & demi , d'où il a pris son nom. Ces oiseaux nous faisoient une plaisante guerre , ou plutôt ils faisoient la guerre à nos bonnets. Ils nous surprenoient par derrière , & nous les enlevoient de dessus la tête. Et cela étoit si fréquent & si importun , que nous étions obligez d'avoir toujours des bâtons pour nous défendre d'eux. Nous les prévenions quelquefois , lors que nous apercevions devant nous leur ombre , au moment qu'ils étoient prêts à faire leur coup. Nous n'avons jamais pu savoir de quel usage leur pouvoient être des bonnets , ni ce qu'ils ont fait de ceux qu'ils nous ont attrapez.

Je

Je parlerai du Ferret & du Pluton dans l'Île Maurice.

A *Rodrigue* il n'y a qu'une seule sorte de petits oiseaux : ils ne ressemblent pas mal aux Serins de Canarie , nous ne les avons jamais entendu chanter , encore qu'ils soient si familiers , qu'ils viennent se poser sur un Livre qu'on tient à la main.

Les Perroquets verts & bleus s'y trouvent en quantité , & sur tout de médiocre & d'égale grosseur. Quand ils sont jeunes , la chair n'en est pas moins bonne que des pigeonnoux.

Il y a des alouettes de mer , & des Becassines. Nous n'avons vû que très-peu d'hirondelles.

Les chauve-souris volent de jour comme les autres oiseaux : elles sont de la grosseur d'un bon poulet , & ont chaque aile longue de près de deux pieds. Elles ne perchent pas , mais elles s'acrochent par les pieds aux branches des arbres , la tête pendant en bas : & comme leurs ailes sont aussi fournies de plusieurs crochets , elles ne tombent pas aisément quand on les a frappées : elles demeurent toujours attachées par quelque crochet. Quand on les voit d'un peu loin , pendantes & enveloppées de leurs ailes , on les prend plutôt , pour des fruits que pour des oiseaux. Les *Hollandois* que j'ai connus à

l'Isle *Maurice* en faisoient un mets précieux & les préferoient au gibier le plus délicat. Chacun a son goût, pour nous, nous trouvions dans celui-ci je ne sai quoi qui ne nous accommodoit pas, & comme nous avions beaucoup de choses que nous trouvions meilleures, nous ne mangions point de ces vilaines bêtes. Elles portent leurs petits avec elles, & ne les abandonnent que lors qu'ils peuvent voler. Nous avons remarqué qu'elles en avoient toujours deux.

Les Palmiers & les Lataniers sont tous chargés de lézards de la longueur d'un pied: on ne sauroit se lasser d'en considérer la beauté. Il y en a de noirs, de bleus, de verts, de rouges, de gris, & de tout cela du plus vif, & du plus éclatant. Leur nourriture la plus ordinaire est le fruit du Palmier. Ils ne sont nullement malfaisans, & sont si familiers qu'ils venoient souvent manger nos melons sur la table en nôtre présence, & même entre nos mains. Ils servent souvent de proie aux oiseaux, sur tout aux butors. Quand nous les faisons tomber des arbres, avec une perche, ces oiseaux accouroient & venoient les engloutir devant nous, quoi que nous pussions faire pour les en empêcher, & lors que nous en faisons seulement le semblant, ils venoient de la même manière, & nous suivoient toujours.

Il y a une autre espece de lézards nocturnes , de couleur grisâtre , dont la figure est fort vilaine : ils sont gros & longs comme le bras , & la chair n'en est pas mauvaise. Ils aiment beaucoup les Lataniers.

On trouveroit du sel suffisamment dans les trous des rochers élevez qui sont sur la côte , quand même l'Isle seroit toute habitée. L'eau de la mer est portée dans ces concavitez par le rejaillissement des vagues ; & le Soleil , cet admirable Ouvrier de toutes les metamorphoses de la Nature , la convertit en Sel.

La mer apporte de l'ambre jaune , & de l'ambre gris. Nous en avons trouvé un gros morceau de ce dernier que nous ne connoissions pas , & qui a été la source de tous les maux qui nous sont arrivez après , comme je le dirai dans la suite. Nous trouvions aussi quantité d'une espece de bitume noir , auquel nous donnions le nom d'ambre , mais je crois que c'est proprement du jayet.

Cette Isle a une certaine fleur d'une odeur admirable , & que je préférerois au jasmin d'Espagne : elle est aussi blanche que le Lis , & presque formée comme celle du jasmin commun. Cela naît particulièrement sur les troncs d'arbres pourris , & comme réduits en substance de terre. L'odeur de ces fleurs frappe agréablement à plus de cent pas.

L'air de l'Isle ne souffre ni poux , ni puces , comme on peut s'en être assuré par experience après un débarquement comme le nôtre. On n'est incommodé non plus d'aucune sorte de ces moucherons piquans , ni de ces autres petits insectes qui sont en plusieurs endroits si importuns , ou plutôt si insupportables pendant la nuit.

Dans ces petites Isles dont j'ai parlé , où nichent les Pigeons , il y a un nombre infini d'oiseaux de mer : la chair n'en est pas agréable au goût , ni même bien saine , mais les œufs en sont fort bons. L'abondance de ces oiseaux est si grande que lors qu'ils se levent de terre , l'air en est quelquefois obscurci.

Ils couvent sur le sable , & si près l'un de l'autre qu'ils s'entretochent , quoi que de différentes especes , & ces pauvres bêtes sont si peu farouches , & si peu défiantes qu'ils ne s'élèvent point quoi que l'on soit , pour ainsi dire , sur eux : il faut les frapper pour les faire partir. Ils pondent trois fois l'année , & ne font qu'un œuf à chaque ponte non plus que les Solitaires ; ce qui est une singularité d'autant plus notable , que , si je ne me trompe , nous n'avons aucun exemple de chose semblable entre les oiseaux que nous connoissons en *Europe*. J'ajouterai quelques particularitez de quelques-uns de ces

ces oiseaux , lors que je parlerai de l'Isle *Maurice*.

Voila ce que nous avons remarqué de plus considérable & de plus avantageux dans cette Isle & aux environs : il faut présentement , pour en donner une idée juste , que je fasse connoître ce qu'elle a de désagréments & d'incommoditez.

Je commencerai par ce que nous vîmes d'abord : ce fut un nombre prodigieux de certaines petites mouches. Aussi-tôt que nous fûmes descendus , elles nous environnerent , & nous couvrirent , & il étoit inutile d'en tuer , parce que la multitude en étoit si grande qu'en écraser dix mille , c'étoit ôter dix gouttes d'eau de la mer. Il est vrai que ces bestioles ne piquent pas : l'incommodité qu'on en souffre , c'est un petit chatouillement importun , lors qu'elles se viennent poser sur le visage. Elles se retirent sur les arbres dès que le Soleil est couché , & elles reparoissent au lever de cet astre : Comme elles cherchent toujours l'abri , & l'air doux , dès que nous eumes défriché une assez grande étendue de terre , le vent qui souffloit en liberté autour de nos cabanes , les chassa dans les bois & nous en délivra dans l'étendue entière de nôtre habitation ; mais nous les trouvions par tout ailleurs quand nous nous promenions dans l'Isle.

Il y a aussi une espèce de grosses mouches qui ne craignent pas le vent comme les autres, & qui sont extrêmement incommodes. Elles ont le ventre rempli de vers vivans, qu'elles posent sur la viande, & qu'elles y laissent tomber même en volant : de sorte que comme ces provisions se gâtent aussi, quand au lieu de les laisser à l'air nous les envelopions d'un linge, le seul moyen que nous trouvâmes pour les garantir fut de les tremper de tems-en-tems dans de l'eau de mer. Les nerfs ou filamens des queues de nos feuilles de Latanier auroient pu servir à faire une espèce de treillis clair, mais im-pénétrable à ces mouches, dont on auroit garni un garde-manger, mais nous ne nous avisâmes point de faire cette machine.

Les rats furent nôtre second fleau. Ces animaux sont semblables à ceux d'*Europe*, & ils sont en fort grand nombre & fort incommodes.

Non seulement ils mangeoient les graines que nous semions, mais ils venoient encore ronger tout ce que nous avions dans nos cabanes. Je douterois volontiers un peu que M. de *Rocheport* eût été bien informé, quand il a écrit qu'il n'y avoit point de Rats dans les Isles de l'*Amérique* avant nos navigations, car j'ai souvent trouvé dans les Relations des Voyageurs qu'ils en avoient ren-

contré

contré des quantitez prodigieuses dans les Isles désertes & inconnues. Il est vrai qu'il n'est pas impossible que quelque vaisseau ait autrefois échoué sur ces terres-là, mais malgré tout ce que la plupart des Philosophes d'aujourd'hui en disent, j'ai de fort bonnes raisons pour croire que les rats, de même que diverses autres espèces de vermine naissent quelquefois de corruption encore qu'ils soient produits aussi par la voye ordinaire de la génération : le bon plaisir du grand Ouvrier & du Maître du Monde, ayant été tel ; & qu'ainsi, rien n'empêcheroit qu'il ne s'en trouvât dans les Isles dont jamais aucun navire n'auroit approché.

Au lieu que les *Americains* ont des couleuvres naturellement exterminatrices de cette vilaine engeance, des Chats, & des chiens même qui sont dressés à leur faire la guerre, nous n'avions que le secours des hiboux & de nos trebuchets. Avec cela nous les bannîmes en assez peu de temps de notre quartier : mais il est vrai qu'il en revenoit quelquefois des peuplades qui nous occupoient de nouveau.

Le plus prompt & le plus sûr moyen pour en reduire la multitude comme infinie, à un nombre peu considerable seroit de répandre d'abord des mets empoisonnez. L'Isle n'étant pas grande, on en auroit bien-tôt raison ;

raison , & cette mortalité n'auroit aucuns accidents qu'on pût craindre , si elle arrivoit avant que les habitans s'établissent.

Les diverses grandes incommoditez que ces animaux apportent , quand ils vont ainsi par armées , rendent aisément croyable ce que l'on dit du jeune *Avanturier Anglois* (*Richard Whittington*, en 1397.) qui fit fortune avec un chat qu'il avoit apporté de son pays comme par hazard , & dont il fit présent à un Seigneur de quelque Isle des *Indes*. Le petit Prince charmé de la chasse admirable du chat , récompensa liberalement celui de qui il l'avoit reçu , & celui-ci ayant fait valoir le talent revint riche , & devint enfin Maire de *Londres*. On le voit souvent peint avec son chat , & en habit de Maire , servant d'enseigne entre celles de *Londres*.

Les crabes de terre furent nos troisièmes ennemis : il est presque impossible de les détruire , à cause de leur prodigieuse quantité dans la plupart des lieux bas , & de la grande difficulté qu'il y a à les déterrer dans leurs trous. Elles se logent en terre , & creusent , jusqu'à ce qu'elles ayent trouvé de l'eau : leur taniere est large , & a plusieurs issues , & elles ne s'en éloignent que fort peu se tenant toujours sur leurs gardes.

Elles arrachotent nos plantes dans nos jardins , jour & nuit , & si nous renfermions

ces

ces
l'esp
pas
nier
noie
Le
crab
rond
metr
pater
& e
inég
espéc
te ét
che.
le m
mais
crab
glori
l'autr
que.
Q
ment
cour
te, d
ce q
s'exp
toye
a fait
tre ,

FRANÇOIS LEGUAT. 115

ces plantes sous des especes de cages , dans l'esperance de les garantir , si elles n'étoient pas fort loin elles approfondissoient leurs tanières , & se faisant une nouvelle route , venoient par dessous la cage arracher la plante. Le dos , ou la coque , ou coquille de cette crabe est d'un roussâtre salé , à-peu-près rond , & d'environ quatre ppuces de diametre. Elle marche en tout sens sur huit pates qui s'élevent à quatre doigts de terre , & elle a deux serres dentelées de grandeur inégale , comme on sait qu'en ont toutes les especes d'écrevices : la serre , ou patte droite étant plus grosse & plus forte que la gauche. On ne voit pas sa bouche , quand elle marche , parce qu'elle l'a par dessous , mais ses yeux , à-peu-près comme ceux des crabes que nous avons en *France* & en *Angleterre* , s'élevent à un bon ponce l'un de l'autre , sur le bord & au devant de la coque.

Quand on en approche elle est extrêmement prompte à se retirer , & comme elle court toujours après les pierres qu'on lui jette , on a tout le loisir de lui en jetter jusqu'à ce qu'on la frappe. Il est dangereux de s'exposer à en être pincé. Cet animal nettoye fréquemment son trou , & après qu'il a fait un petit tas des ordures qu'il y rencontre , il les emporte dehors , en les pressant
avec

avec les serres contre son ventre : il fait cela si souvent , & avec tant de diligence, qu'il a bien-tôt ôté ce qui l'incommode. La chair en est assez bonne , & approche du goût des écrevices de nos rivières.

Un peu avant , & après les pleines Lunes de Juillet & d'Août , ces Crabes vont par milliers , de tous les endroits de l'Isle à la Mer , Nous n'y en avons vû aucune qui ne fût chargée d'œufs. On en peut alors détruire beaucoup , parce qu'elles marchent en troupes prodigieuses , & qu'étant éloignées de leurs trous , elles n'ont aucune retraite. Nous en avons quelquefois tué à coups de bâton plus de trois mille en un soir , sans nous appercevoir le lendemain que le nombre en fût diminué. La seconde année de notre séjour dans l'Isle, nous nous avisâmes, pour nous en débarrasser, de semer beaucoup de graines dans les lieux qu'elles habitoient le plus, afin de les amuser dans ces endroits-là : comme elles y trouvoient assez d'occupation, & même trop, nos plantes se trouvoient épargnées : & pourvû qu'elles eussent le tems de grossir, elles étoient hors de danger ; aussi la précaution de semer les graines des plantes que nous voulions cultiver, dans les endroits qu'elles ne fréquentoient pas, outre celles que nous semions dans nos Jardins : comme dans les lieux élevez, & éloignez des ruisseaux , & dans ceux dont le fond est de roche. L'un

L'un de nos gens qui , à tout hazard , avoit apporté deux grands coffres pleins de marchandises propres pour les *Indes* , & une assez bonne quantité de Louis d'or , mais qui étoit pour le moins aussi défilant que riche , fut plaisamment attrapé par une de ces petites bêtes. Il avoit ses pistoles en plusieurs bourses , & pour peu qu'il s'éloignât de sa cabane , nous remarquions qu'il les prenoit avec lui. Avant que de se coucher il ne manquoit jamais non plus de les cacher en divers endroits , le plus adroitement qu'il pouvoit , mais quelque fin qu'il fût , il trouva plus fin que lui encore , & fut la dupe d'un voleur dont il ne s'étoit pas défié : je veux dire de quelque crabe ou de quelque Rat qui lui enleva un de ses sachets , dont le cuir étant un peu gras , se trouva sans doute au goût du voleur. Le lendemain , comme on s'aperçût qu'il étoit chagrin , & qu'on le vit chercher quelque chose avec beaucoup d'application , on le pressa tant , que soit par importunité , soit parce qu'il étoit bien aisé qu'on lui aidât , il raconta naïvement l'aventure. Quoi qu'il fût difficile de n'en pas rire un peu , on se mit pourtant en quête avec lui , mais quelque perquisition que l'on fit , on ne trouva rien , & il falut que le volé se consolât de sa perte. Il est vrai qu'il eut une permanente rancune contre

tre toute la nation des crabes , & que dans la guerre que nous leur faisons souvent , il n'en tua jamais aucune sans lui donner encore quelques coups après sa mort.

Les crabes de mer sont beaucoup meilleures & beaucoup plus grosses que celles de terre , & la chair en est aisée à digérer.

Il y en a encore d'une autre espece qui , à ce que j'apprens , porte le nom de Tourlouroux dans les *Antilles* , & qui sont à peu près de la figure des premières dont j'ai parlé , mais un peu plus petites. Elles habitent véritablement entre la mer & la terre , en vraies amphibies qu'elles sont ; de telle manière que le flux remplit leurs loges deux fois le jour ; & elles travaillent continuellement à les nettoyer.

L'Ouragan que l'on effuye tous les ans dans les mois de Janvier ou de Fevrier , comme je l'ai déjà marqué , est encore un terrible ennemi. Nous avons senti deux fois ses rudesses & ses affauts. Ce vent furieux s'éleve ordinairement après un temps doux , & même après un grand calme ; & sa plus grande violence dure au moins une heure. Alors nous vîmes plusieurs gros arbres renversez en un moment , & nos cabanes toutes fracassées. La mer bruiante & écumante , faisoit de continuels mugissemens épouvantables ; & élevant ses flots comme des montagnes elle les poussa

contre les côaux avec tant d'impetuosité qu'il sembloit que la Nature hors d'elle-même dût bien-tôt retourner dans son premier Cahos. Le Ciel se méloit avec la terre. L'air s'épaississoit, & couvroit tout de ténèbres; les nuës entassées fondoient enfin, & versioient une si grande abondance d'eau, que nos beaux & fertiles vallons inondez devenoient un nouvel Ocean. Tout ce que ces torrens rencontroient étoit terrassé, & rapidement entraîné. Et je crois que si cette violence eût duré trois heures, il n'y auroit pas eu un seul arbre qui eût résisté. Les animaux, par un instinct naturel que leur a donné la bonne & sage Providence, prévoyent ces orages avant qu'ils arrivent, & se sauvent dans les trous des montagnes; mais dès le lendemain ils paroissent comme auparavant, parce que le temps redevient aussi beau & aussi calme que jamais. Le dernier des deux Ouragans que nous avons essüyez à *Rodrigue*, fut beaucoup plus terrible que le premier. Au milieu de sa plus grande force, il se fit tout d'un coup un calme si grand, que l'on auroit entendu le moindre bruit, tellement que l'on crut que tout étoit passé; mais il recommença bien-tôt avec plus de furie qu'auparavant. Il détruisit absolument tous nos jardins, parce que la violence de ce vent, élevant en l'air les eaux

de

de la mer, porta par tout un déluge d'eau salée, qui brûla ou tua absolument tout ce que nous avions planté. Mais comme cela ne préjudicia pas au fond du terroir, dès que nous fumes sortis des trous des rochers où nous nous étions mis à l'abri, nous vinmes semer comme auparavant.

Enfin le quatrième & le dernier ennemi que nous eûmes à combattre, ce furent de petites Chenilles vertes, qui succèdent toujours aux Ouragans, & qui en sont infailiblement une secrète production. Ces Insectes nous incommodoient beaucoup depuis le mois de Fevrier jusqu'au mois d'Avril, parce qu'ils mangeoient nos melons; ils n'en laissoient pas une seule feuille. L'Expérience nous a appris que pour les garantir, il falloit les bien couvrir la nuit, & ne les découvrir qu'après le lever du Soleil. Des cloches de verre leur auroient été un heureux bouclier. Comme cette vermine ne touchoit ni à la chicorée ni au pourpier, on peut raisonnablement présumer qu'elle n'attaqueroit pas non plus diverses autres sortes d'herbes & de Légumes, qui ne se rencontroient pas être plus à leur goût.

On trouve de petits Scorpions en quelques endroits, particulièrement sur les Lataniers, mais nous savons qu'ils ne sont nullement dangereux, puisque nous en avons été plusieurs

fleur
qu
mon
épin
Q
ou l
en p
vez
quin
gros
com
l'Isle
suite
chien
dans
voit
en ar
qu'à
ment.
anima
Requi
rente
ceux
divers
unanin
à for
glouto
oculair
& de c
ne sont
Tom

seurs fois piquez sans inconvénient. La piquure fait seulement une petite douleur d'un moment, comme quand on est piqué d'un épingle.

Quand nous nous baignions dans la mer, ou lors que nous étions obligez d'y marcher en pêchant, nous nous sommes souvent trouvez environnez de grandes troupes de Requins, parmi lesquels il y en avoit des plus gros, qui ne nous ont jamais attaquez. Et comme nous étions sur ce fatal Rocher de l'Isle *Maurice*, duquel je parlerai dans la suite, j'ai vû cent fois une grande meute de chiens qui poursuivoient un Cerf à la nage dans la mer, & dans les endroits où l'on voit beaucoup de Requins, sans qu'il leur en arrivât jamais aucun accident, non plus qu'à nous, qui nous y baignions fréquemment. Je laisse au Lecteur à juger si cet animal est aussi vorace qu'on dit, ou si les Requins de ces mers sont d'une nature différente des autres. Comme les Relations de ceux qui ont voyagé en *Amérique*, & en diverses autres parties du Monde, nous disent unanimement que les Requins de ces mers-là sont extraordinairement dangereux & gloutons, & que plusieurs parlent en témoins oculaires, il est raisonnable de les croire, & de conclurre plutôt que tous les Requins ne sont pas de même espece. Ce poisson a

communément quinze ou seize pieds de long. De la maniere dont il a la gueule faite, il faut nécessairement, qu'il se tourne sur le dos pour engloutir sa proie, ou qu'il élève la moitié de la tête hors de l'eau. Il a plusieurs rangs de dents qui sont extrêmement pointues, tranchantes & faites en scie. J'ai ouï dire à *Batavia*, & ailleurs, que la ceruelle de Requin a la vertu de faire accoucher les femmes. Mais une pareille experience ne se pouvoit faire dans nôtre Isle. Quelques-uns disent que le petit poisson qu'on appelloit Succet, ou pilote du Requin, lui sert de guide, mais c'est une chimere que le Pere *Tachard* a fort bien refutée. Ce Succet que l'on juge assez vraisemblablement être la Remore que ces bonnes gens du temps de jadis (qu'on appelle vénérablement *les Anciens*, & qui fort souvent ne savent pas trop ce qu'ils disent) ont rendu si fameuse, & si redoutable, ce Succet, dis-je, a sur la tête, & même un peu avant sur le cou, une membrane cartilagineuse, plate & ridée, par le moyen de laquelle il s'applique & se colle étroitement au dos des Requins & des chiens de mer, & apparemment à des choses inanimées, puis qu'on les voit s'attacher quelquefois ainsi au bois, sur le pont du vaisseau (en se tournant le ventre en haut) quand il est tout sortant de l'eau. Il y en a de
deux

long.
t, il
ur le
éleve
plu-
ment
J'ai
cer-
cher
ence
Quel-
u'on
lui
e le
Suc-
ment
s du
nent
piti
use,
été,
une
dée,
e se
des
cho-
cher
vaif-
and
de
eux

RE.
L'AMMO
SYCCET
LE





deux especes, pour le moins, qui différent aussi en grandeur & couleur ; mais qui ont à-peu près la même forme. Ils n'ont point d'écaillés ; & leur peau est gluante & visqueuse comme celle des Anguilles. Ceux de la plus grande espece sont communément longs de deux à trois pieds, & ont le dos d'un brun verdâtre qui s'éclaircit un peu sous le ventre. La longueur des autres ne passe pas celle des harangs, & l'atteint assez rarement. Ils ont le museau plus court, & la couleur moins obscure. La chair des uns & des autres n'est pas ferme, mais d'un goût qui ne déplaît pas. Comme ils sont pourvus de beaucoup de nageoires, & qu'ils sont d'une forme longue & menue, ils fendent aussi l'eau comme une fleche fend l'air. Leurs dents sont petites, arrondies par le bout, & si courtes qu'à peine les apperçoit-on. Il est très-certain que ces poissons s'attachent souvent aux Vaisseaux dans l'eau, & quand le nombre en est grand, il ne faut pas douter qu'ils ne soient en obstacle à la course de ces édifices flotans, puis qu'ils les empêchent de couler légèrement sur les ondes. J'ai voulu parler exactement de ce petit Animal, parce que les autres ne l'ont pas fait. Pour le dire en passant, je me suis quelquefois étonné de la grande réputation que s'est acquise le fameux *Rondelet*, car lors que je

J'ai consulté sur les choses que je connois bien, je l'ai toujours trouvé fort defectueux & fort sec. Nos occupations pendant le séjour que nous avons fait dans cette Isle, n'étoient pas fort importantes, comme on peut bien se l'imaginer, mais encore falloit-il faire quelque chose. L'entretien de nos cabanes, & la culture de nos jardins occupoient une partie de notre temps. La promenade en faisoit une autre. Nous passions souvent au Sud de l'Isle, soit en la traversant, soit en en faisant le tour: & elle n'a aucun endroit que nous n'ayons visité plusieurs fois très-exactement. Il n'y a ni hautes montagnes ni côtaux dénués de verdure, quoi qu'ils soient fort remplis de rochers. Le fond, qui est de roc, est couvert de deux ou trois, ou quatre pieds de terre, & entre les pierres mêmes dans les endroits où il ne paroît point du tout de terre, il ne laisse pas de croître des arbres extrêmement gros, grands, & droits. De loin, cela donne une idée de l'Isle plus avantageuse qu'elle ne le mérite, parce qu'on la croit composée universellement d'un terroir excellent.

On peut aller par tout aisément, puis qu'il n'y a point ou très-peu d'endroits qui ne soient de facile accès, & qu'on rencontre par tout abondamment de quoi manger & boire. En quelquelieu qu'on se trouve, si on
n'ap-

n'apperçoit pas de gibier, il n'y a qu'à frapper sur un arbre, ou à crier de toute sa force, & le gibier qui entend ce bruit accourt incessamment, de sorte qu'il n'y a qu'à choisir, & à frapper sur celui que l'on veut avoir à coups de pierres ou à coup de bâton. C'a été le hasard qui nous a fait faire cette expérience, parce que quand nous nous promenions ensemble, & que nous étant écartez dans les bois, nous nous trouvions obligez de crier fort haut pour nous rejoindre, nous étions tout étonnez de voir les oiseaux voler ou accourir de toutes parts pour se mettre à l'entour de nous. Alors la Providence nous disoit *Tu es mangé*, & nous n'avions qu'à battre le fusil & à faire du feu pour faire grand' chère. On trouve aussi par tout des Tortues, & pour l'air il est si doux & si temperé que l'on peut coucher sans crainte à la belle étoile. Mais si l'on veut, on se met aisément à couvert en faisant une espece de hute avec cinq ou six feuilles de ces Lataniers dont nous avons parlé.

Pour revenir à ce que j'ai commencé à dire de nos occupations, j'ajouterai, sans Pharisaïsme, que nous avions tous les jours nos exercices de dévotion reglez. Le Dimanche, nous faisons à-peu-près ce qui se pratiquoit dans nos Eglises de France, parce que nous avions la Bible entiere, nos

saints Cantiques, un ample commentaire sur tout le Nouveau Testament, & plusieurs Sermons de la vieille roche, qui étoient des Discours raisonnables. Si nous eussions crû passer là le reste de nos jours, ou y demeurer du moins fort long-temps, rien n'auroit empêché, ce me semble, que le plus sage d'entre nous n'eût été légitimement appelé par les autres à la charge du S. Ministère & que ces deux ou trois assemblez *au nom de Dieu* n'eussent pris la forme parfaite d'une vraie Eglise, & n'en eussent aussi reçu les particulières consolations, telle qu'est celle de participer ensemble à la sainte Communion : & j'eus diverses fois la pensée d'en faire la proposition. Mais d'un côté je voyois tous mes Compagnons disposez à tenter bientôt, au péril de leur vie, tous les moyens imaginables de retourner dans le Monde habité. Et d'ailleurs, j'avois lieu de craindre qu'ils ne trouvassent dans ce dessein quelque sorte d'affectation qui ne leur auroit pas plû. Car dans les réflexions que nous faisons quelquefois sur la Religion, comme nous nous trouvions heureux d'être unis en un même esprit, sans cette fausse *sapience des Sages*, & cette pernicieuse *intelligence des Entendus*, & des *Disputeurs* & *Novateurs de ce Siècle*, qui ont causé tant de funestes partialitez, & tant d'autres dé-

sor

fordes dans le Monde Chrétien ; nous nous
 tenions extraordinairement sur nos gardes,
 contre toute pratique, & contre toute idée,
 qui auroit semblé avoir du penchant vers la
 Superstition, la plus dangereuse & la plus
 fatale peste du Christianisme. Le malen-
 tendu de ceux de la Communion Romaine,
 & de quelques autres, sur le fait de la né-
 cessité du Baptême, devant être une leçon
 contre une semblable meprise, dans l'usage
 de l'autre Sacrement, nous crûmes qu'il ne
 falloit point entreprendre une chose dont la
 pratique n'est pas nécessaire en elle-même,
 du consentement de tous les Chrétiens qui
 vivent aujourd'hui. Nous trouvions une
 consolation très-grande à nous tenir ainsi
 fermement retranchés dans cette pure &
 primitive Doctrine Evangelique, que tous
 nos Théologiens, sans exception, disent
 contenir l'Arme & l'essentiel de la Religion
 salutaire ; sans vouloir nous engager dans
 aucun examen qui nous entraînât vers la
 moindre Curiosité, ou Inutilité. Nous ai-
 mions, & nous répétions souvent ces beaux
 passages ; *Je ne me suis rien proposé de sa-
 voir, sinon Jesus-Christ, & icelui crucifié.
 C'est ici la vie éternelle, de se connoître seul
 vrai Dieu, & celui que tu as envoyé Jesus-Christ.
 Si tu confesses le Seigneur Jesus de ta bouche,
 & si tu crois en ton cœur que Dieu l'a ressus-*

cité des morts , tu seras sauvé. Qui croit en moi a la vie éternelle. Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. Je vous ai annoncé **TOUT LE CONSEIL DE DIEU**, --savoir --la repentance envers Dieu , & la Foi en Jésus-Christ. La Religion pure & sans tache envers notre Dieu & Père, c'est de visiter les Orphelins & les Veuves dans leurs tribulations , & de se garder des fautes du Monde, &c. Délivrez de cette Théologie accidentelle de controverses , contre des idées chimériques ou hérétiques , que nous regardions comme n'ayant jamais été, nous goûtons délicieusement l'excellence de la Religion simple & pure, déchargée de toutes superstitieuses puerilités , de toute immondicité Scholastique , de toutes pensées vaines, ineptes, téméraires, & non moins pernicieuses à l'ame qu'à l'esprit. Nous abhorrons avec les Auteurs sacrez, ces faiseurs ou accommodateurs de Religion, qui ajustent à leur gré la Doctrine & le Culte divin, voulant être plus sages que la SAGESSE même. En simplicité & humilité de cœur, nous adorons Dieu notre Créateur , Père, Fils, & S. Esprit, dans les termes, & dans les bornes de la Révélation , sans nous piquer follement de prétendre expliquer, ni développer aucun des MYSTERES , qui de l'aveu de tous , sont nécessairement , &

seront toujours aux hommes Mortels, des choses cachées, & impénétrables à leurs yeux, tant qu'elles seront Mysteres. Nous invoquons ainsi Dieu, avec joye & avec confiance (en tâchant à faire du bien) par la médiation de Jesus notre Redempteur, notre Pleige, & notre Ranson, le Chemin, la Verité, & la Vie. Et dans ces dispositions bien-heureuses, nous attendions paisiblement la mort, non comme un squelette affreux, mais comme une Messagere de bonnes Nouvelles.

Outre ces grandes promenades ou ces petites voyages dont j'ai parlé, nous ne manquions guère de prendre au soir le plaisir des petites promenades voisines. Nous en avions une entre autres sur le bord de la Mer, à la gauche de notre ruisseau, qui étoit parfaitement belle. C'étoit une avenue naturelle, droite comme si elle avoit été plantée au cordeau, à une distance parallele de la mer, & longue d'environ douze cens pas communs, ce qui est justement la longueur du Mail de Londres, dans le beau Parc de S. James. Nous aurions pu l'étendre jusqu'à sept ou huit milles, si nous eussions voulu, & cela, sur un terrain ferme & d'un parfait niveau. D'un côté, nous avions dans ce bel endroit la vûe de la vaste étendue de la Mer, dont le flux, ou reflux perpetuel ve-

nant à se rompre contre les *Brisans* qui étoient à une lieue de là, faisoit un murmure confus qui n'étoit pas capable d'interrompre nos conversations, seulement il nous jettoit quelquefois dans une rêverie à laquelle nous nous abandonnions d'autant plus volontiers, que nous avions peu de chose à nous dire.

De l'autre côté, dans l'Isle, de charmans coteaux, nous bornoient agréablement la vue & les vallées, qui s'étendoient jusques à nous étoient comme un beau verger dans la plus douce & la plus riche saison de l'automne.

Parmi le grand nombre, & la grande diversité d'Arbres que la Nature y a plantés, il y en a un admirable, & digne d'être particulièrement observé, pour sa beauté, sa grandeur, la rondeur & la rare symétrie de son magnifique branchage. Les extrémités de ces branches sont par tout extraordinairement touffues; & ce gros & épais feuillage, retombe tout autour presque jusqu'à terre. De sorte que de quelque côté qu'on aborde de ce bel arbre, on ne peut apercevoir qu'une fort petite partie du bout de son tronc; quelquefois même, on n'en découvre rien du tout.

Le milieu de tout cela étant ombragé comme on peut se l'imaginer, les branches sont en dedans comme des perches sèches qui semblent n'être là que comme une char-

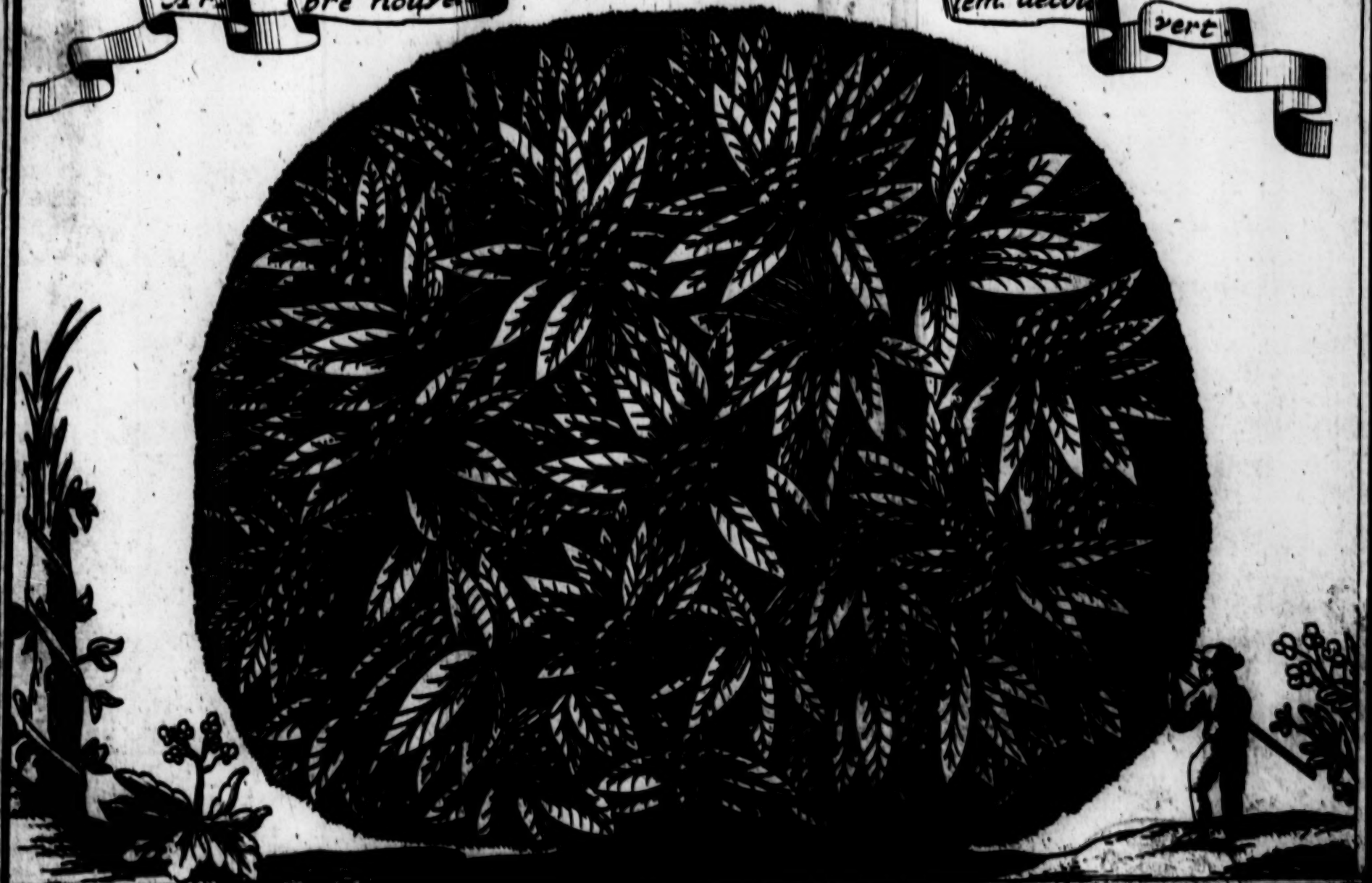
pent

PAVILLON

Arbre nouveau

sem. decou

vert



tente faite exprès pour soutenir les pennan-
 ches qui sont tout à l'entour, & pour for-
 mer ainsi de l'arbre, une espece de cage ou
 de tente. A la verité, la plus grande beauté
 de cette tente est au dehors, où elle est toute
 charmante, mais l'abri & la fraîcheur du
 dedans ont aussi leurs délices. Malheureu-
 sement, le fruit de ce merveilleux arbre n'est
 pas bon à manger. Ceux d'entre nous qui
 ont eu la curiosité d'en goûter, l'ont trouvé
 âpre, & savent par expérience qu'il n'est
 pas non plus dangereux. Il a une odeur fort
 ressemblable à celle du Coin bien mûr. C'est
 une grappe dont les grains sont serrez, & le
 tout ensemble nous paroissoit quelquefois de
 Coin comme le fruit de l'Ananas : ce qui fit
 qu'on s'accoutuma à donner à cet arbre le
 nom d'Ananas; quoi qu'il y ait une diffé-
 rence extrême entre ces deux Plantes. Pour
 moi, je le voulois nommer *Pavillon*. Les
 feuilles, d'un verd admirable, ont la queue
 si courte qu'elles paroissent être immédiate-
 ment attachées au bois. Les plus grandes
 ont quatre à cinq pouces de large par le
 haut, & finissent en pointe, leur longueur
 étant d'environ quinze pouces. Elles for-
 ment de gros bouquets, & laissent entrevoir
 ça & là les grappes, qui sont de diverses
 couleurs, selon qu'elles sont plus ou moins
 avancée. J'ai souvent fait le tour de ce Pa-

lais naturel, toujours également ravi de sa grande & singulière beauté.

Nous jouions quelquefois aux échecs, au triétrac, aux dames, à la boule, & aux quilles. La chasse & la pêche étoient un peu trop aisées pour y prendre un fort grand plaisir. Nous en trouvions quelquefois à instruire des perroquets, dont le nombre, comme je l'ai dit, est fort grand dans cette Isle. Nous en portâmes un dans l'Isle *Manvice* qui parloit François & Flamand.

On verra bien-tôt, que pendant la dernière année nous étions souvent occupés à la construction de la belle barque, dont il sera parlé. Et si l'on veut savoir avec quel secret nous chassions les ténèbres quand nous en avions envie, j'ajouterai que nous avions apporté des lampes, & que nous en faisons un fort bon usage avec de l'huile, ou graisse de nos Tortues, laquelle, comme je l'ai dit, ne se fige jamais. Nous nous servions de verres ardents pour allumer le feu.

Puis que nous avions chair & poisson à notre choix & en abondance, du rôti, du bouilli, des soupes, des ragoûts, des herbes, des racines, d'excellens Melons avec d'autres fruits, de bon vin de palme, & de l'eau douce & pure, le Lecteur n'a pas eû peur, sans doute de voir mourir de faim les pauvres Aventuriers de *Rodrigue*.

Mais

Mais puis qu'il a assez de bonté pour s'intéresser un peu à leur extraordinaire état, je lui dirai plus, & je l'assurerais qu'ils faisoient une chère admirable, sans dégoût, sans indigestion, sans aucune sorte de maladie, grâces au Seigneur, & sans pain. Le Capitaine leur avoit laissé deux grands barils de biscuit, mais ils ne s'en servoient que rarement pour faire des potages; & souvent ils n'y pensoient pas.

Nous avions déjà demeuré un peu plus d'un an dans nôtre Isle nouvelle, lors qu'étonnez de ne voir paroître aucun vaisseau (car il faut dire toute la vérité) quelques-uns de nous commencerent à s'ennuyer. Ils regrettèrent la perte de leur jeunesse, & s'affligèrent dans la pensée qu'ils seroient peut-être obligés de passer les plus beaux de leurs jours, dans une étrange solitude, & dans une tuante faineantise. Après diverses délibérations, il fut donc presque unanimement conclu qu'après avoir attendu deux ans entiers des nouvelles de M. du *Quesne*, comme il avoit été premierement résolu, s'il n'en venoit point, on mettroit tout en œuvre pour tâcher d'aller à l'Isle *Maurice* qui appartient aux *Hollandois*, & où l'on peut s'embarquer pour aller où l'on veut, parce qu'il y a un Gouverneur, & qu'il y vient tous les ans des vaisseaux du Cap de *Bonne-*

Esperance. Cette Isle est à plus de cent soixante lieues de *Rodrigue*, grande traversée: mais comme on se mit en tête, & qu'il étoit en quelque maniere vrai qu'un vent regnant souffloit ordinairement de ce côté-là, il fut arrêté qu'on travailleroit incessamment à faire une barque du mieux qu'on pourroit, & que s'il y avoit quelque apparence qu'elle pût servir, on tenteroit de faire le trajet dans cette petite arche, après avoir imploré l'assistance de celui qui commande aux vents & à la Mer.

Cette entreprise parut très-difficile à ceux mêmes qui la formerent, mais non tout-à-fait impossible. Il falloit bâtir une barque assez grande, sans ouvriers intelligens, & avec peu d'outils: on n'avoit ni goudron, ni cordages, ni ancres, ni boussole, ni cent autres choses nécessaires, & près de deux cens lieues de mer étoient un grand voyage. Milles autres difficultez se présenterent à l'imagination des plus prudens, & leur firent apprehender que ce dessein n'eût pas un heureux succès. Mais ceux qui avoient formé le projet tenant ferme, il fut résolu qu'on se prépareroit à tenter cette voye, & que par maniere de divertissement on entreprendroit la construction d'une barque, au hasard de perdre sa peine. Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait, nous devinmes tous huit en un moment
sans

sans apprentissage, charpentiers, forgerons, cordiers, matelots, & généralement tout ce qu'il fallut être. La nécessité nous tint lieu de loi, suppléa à tout, & nous rendit industrieux dans notre besoin. Chacun proposoit ce qu'il croyoit être le plus propre & le plus avantageux; & on travailloit d'affection, en bonne intelligence, & avec plaisir.

Nous avions entre autres instrumens, une grande scie & une petite. Avec cela, nous commençames par scier des planches, & nous nous servimes fort heureusement d'une grosse poutre de chêne, taillée en quarré, & longue de soixante pieds, que la Mer avoit jetée quelque temps auparavant sur notre rivage. Si le Lecteur curieux demande par parenthèse d'où cette poutre venoit, je lui répondrai avec vérité que je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, la mer nous l'aporta & nous nous en servimes. Nous en fimes quelques bonnes planches, mais comme la grande Scie ne valloit rien, qu'elle rompit même trois fois, & qu'elle étoit maniée par des gens peu habiles, la plupart de ces planches étoient d'épaisseur inégale, & par conséquent très-malfaites.

Nous donnâmes à la Barque vingt-deux pieds de quille, six de largeur, & quatre de hauteur, & nous l'arrondîmes par les deux bouts. Nous avions quelques clous, mais

mais *Jean de la Hays* qui étoit Orfevre, & qui avoit quelques instrumens en forgea, comme aussi quelques autres ferremens, de même qu'il avoit resoudé la Scie. Pour calfater, nous nous servîmes de vieux linge, & de cette espece de jayet dont j'ai parlé qui nous tenoit lieu de goudron étant mêlé avec de la gomme que nous trouvions sur les arbres & que nous delayions avec de l'huile de Tortue. Nous fîmes diverses sortes de cordes avec des fils ou nerfs de queues de feuilles de Lataniers : & ces cordes étoient assez fortes, mais elles n'étoient pas souples, & ne se trouverent guère propres qu'aux manœuvres dormantes, parce qu'elles s'éraïloient en peu de temps quand on les employoit aux manœuvres courantes. Au lieu d'ancre nous nous pourvûmes d'une roche dure qui pesoit autour de cent cinquante livres, & nous fîmes une voile comme nous pûmes.

Chacun ayant ainsi contribué de toute son industrie, & les deux ans étant à-peu-près écoulés, on fit tant qu'on poussa la Barque dans l'eau, à force de bras & d'épaules.

Pour munition de bouche nous fîmes boucaner du Lamentin. Nous remplîmes d'eau douce les barils qui avoient déjà servi à cela : nous prîmes le peu de biscuit, qui restoit, & nous nous fournîmes de bon nombre de melons de terre & d'eau : ces derniers se pou-

pourvant garder un assez long-temps.

J'ai dit avec verité que nous avions entrepris nôtre Gallion sans compter sur aucune boussole ; mais dans la recherche que chacun fit de tout ce qui pourroit être de quelque utilité , l'un de nous rencontra un petit quadran solaire aimanté , qui lui avoit coûté trois sous à *Amsterdam* , & quoi qu'il ne fût pas bon , on se réjouit dans l'esperance qu'on en pourroit tirer quelque usage.

Quand la Barque fut en Mer on demeura tout surpris de voir qu'elle n'obéissoit point au Gouvernail , & que pour la faire tourner il se falloit servir d'un Aviron.

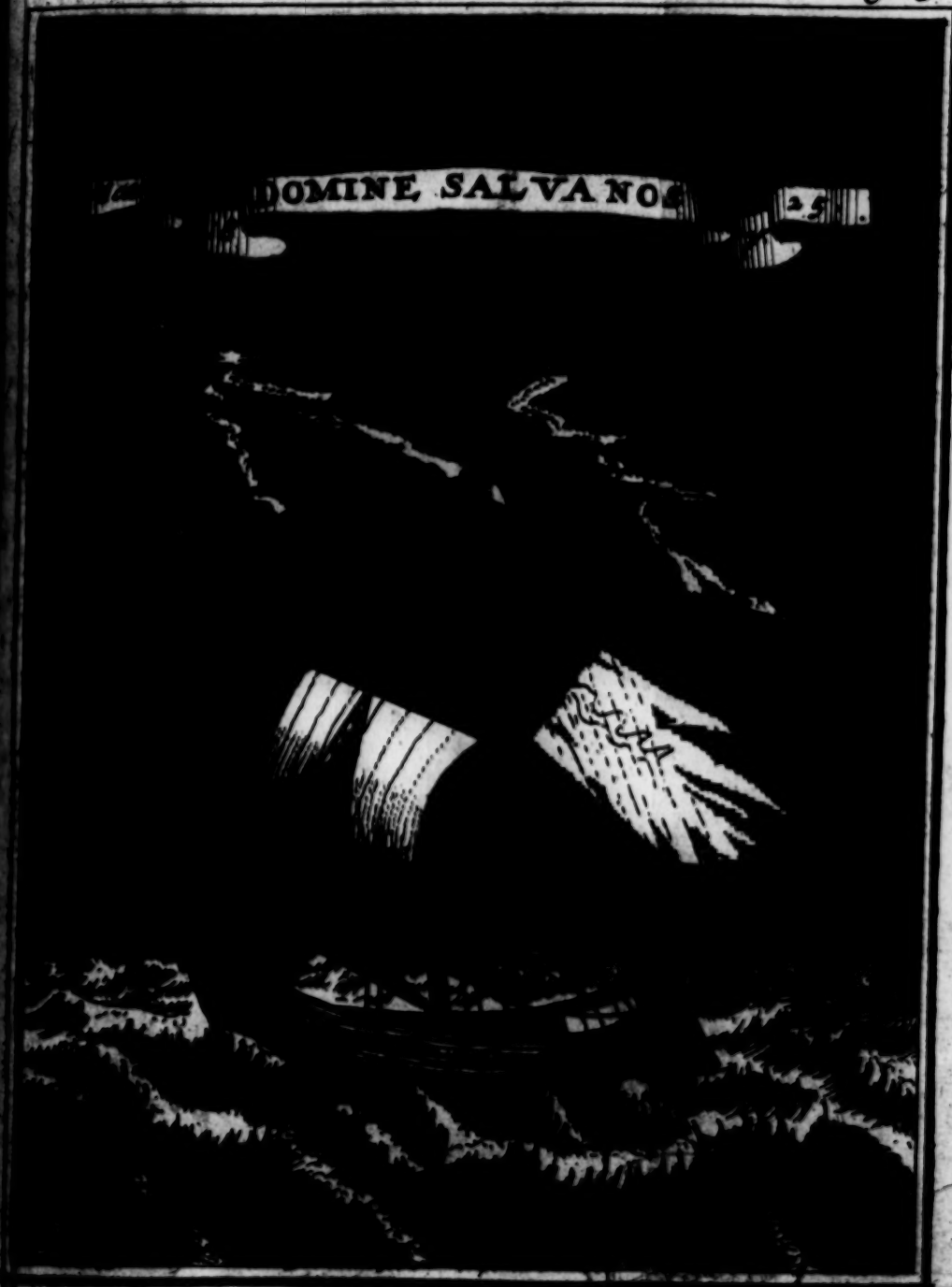
Le jour du depart fut fixé au Samedi dix-neuvième d'Avril , 1693. la Lune étant à-peu-près dans son plein , la Mer devoit être haute , & il étoit par conséquent plus aisé de passer dessus les *Brisans*. Ce qui fut cause que nous ne choisîmes pas le jour même du plein de la Lune , c'est que nous songions à profiter plus long-temps de sa lumiere.

Ces *Brisans* dont j'ai plusieurs fois parlé (pour dire en passant ce que c'est à ceux qui n'entendent pas ce terme) sont des rochers élevez dans la Mer comme une-espece de muraille, dont l'Isle est environnée à inégale distance, excepté deux endroits, où il y a une ouverture de dix ou douze pieds , qui donnent deux accès vers l'Isle. On peut voir cela dans la carte.

Lors

Lors que nous arrivâmes dans l'Isle nous aperçûmes sur l'écorce de plusieurs arbres les noms de quelques *Hollandois* qui y étoient descendus il y avoit quelques années, & qui y avoient marqué le temps de leur aventure, & cela nous donna la pensée d'en faire autant quand nous en partirions. Nous écrivîmes donc l'abregé de nôtre histoire en François & en Flamand, marquant la date de nôtre arrivée, le temps de nôtre séjour, & celui de nôtre départ. Nous mîmes cela dans une phiole, avec un avis de regarder dedans, & nous plaçâmes cette bouteille dans une espece de Niche profonde, creusé dans le tronc du gros arbre sur lequel nous avions accoutumé de manger & que nous savions être à l'épreuve des Ouragans.

Enfin, le jour qui avoit été marqué, & auquel mes jeunes compagnons aspiraient avec tant d'ardeur, étant arrivé, après avoir imploré le divin secours dont nous avions un grand besoin, nous nous embarquâmes, sur le point de midi, avec nos provisions & nos hardes. Le jour étoit extrêmement beau, le vent favorable & quoique nous fussions fort mal en boussole, en gouvernail, en avirons, en cordages, en ancre, & généralement en tous les agrez de nôtre pauvre petit esquif, foible & mal construit, nous étions pourtant tout remplis de bonne espérance.



LIBRARY OF THE
MUSEUM OF NATURAL HISTORY
NEW YORK

rance. On comptoit que si le beau temps continuoit, cette espece de Vent Alizé dont j'ai parlé, qui selon nôtre calcul fondé sur certaines choses que nous avions oui dire en venant à nôtre Capitaine, & aux Matelots, devoit regner alors, nous porteroit en moins de deux jours & deux nuits à l'Isle *Maurice*.

Nous partîmes donc avec quelque sorte de joye & pleins du desir de nous retrouver bientôt parmi les habitans du Monde. L'Espace qui est entre les Brifans & l'Isle, fut traversé avec beaucoup de vitesse. Mais au lieu de chercher une des deux ouvertures qui est entre les rochers dont j'ai parlé, & de trainer la barque, ou par terre ou par eau, vers un des endroits dont l'issue est facile, on se fia trop à sa bonne fortune; on tenta de passer sans détour, & malheureusement on toucha. Comme nous voguions avec beaucoup de légèreté, nous ne sentimes presque pas le coup; nous crûmes que nous n'avions fait qu'effleurer l'écueil. Nous avançames donc environ cinquante pas au delà du *Brifant*, nous flatant d'avoir passé le plus grand danger; mais nous ne demeurames pas long-tems dans cette erreur; car l'eau paroissant tout incontinent, & croissant à vûë d'œil, on s'écria qu'il falloit promptement retourner en arrière, & regagner terre. Cependant la pauvre nacelle se remplissoit, le gou-
ver-

vernail ne gouvernoit point, le vent nous pouffoit au loin malgré nous, la frayeur achevoit de nous rendre inhabiles, & j'avoue en mon particulier que je crus que c'en étoit fait. Dans ce pressant & épouvantable peril chacun se peut représenter nôtre état. L'envie de vivre nous faisoit faire quelques mouvemens encore, mais la verité est que nous perdimes tous la tramontane. L'un prétendoit vuidier la barque, qui étoit presque pleine, avec son chapeau; l'autre s'amusoit à quelque manœuvre également inutile; & tous crioient, ou prioient en gens qui perissent. Enfin pourtant, quelcun se servit si heureusement d'une rame, que la barque vira à l'autre bord, & comme le vent étoit large, il la repoussa en quatre minutes de l'autre côté du brisant; mais trente pas au delà de ce même brisant, vers l'Isle, elle coula tout d'un coup à fond. Si ce malheur nous fut arrivé un demi-quart d'heure plutôt nous aurions été perdus sans ressource, mais n'y ayant en cet endroit qu'environ six pieds d'eau, comme la barque ne se renversa pas, nous nous trouvames tout debout sur le pont, ayant l'eau jusqu'à la ceinture. Heureux dans cette disgrâce, de ce que le brisant qui nous brisa fit une ouverture si grande à la pauvre chaloupe, qu'on vit entrer l'eau d'abord, & en quantité, car si le
mal

mal ne
ment &
nôtre ro
peri. N
iblemen
de pont
cendre,
demi lie
à quoi
y avoir
encore p
vât à un
gagner l
& attach
Cela
très-gra
sieurs vo
cou, le
me il fal
geant av
ture. C
dépouill
les pierre
toient le
ble de c
que cho
Cepend
plus gra
& nous
les chos

mal ne se fût pas ainsi manifesté promptement & visiblement, nous eussions continué notre route, & nous aurions infailliblement péri. Nous étions cependant fort désagréablement plantez dans l'eau sur notre bout de pont, quoique la mer commençât à descendre, & que nous ne fussions qu'à une demi lieüe de terre, & nous ne savions quasi à quoi nous résoudre. Il fut conclu après y avoir un peu pensé, que nous prendrions encore patience, jusqu'à ce que l'eau se trouvât à une hauteur telle que nous pussions gagner la terre en tirant nos coffres flottans & attachez ensemble.

Cela fut exécuté, mais non sans essuyer de très-grandes fatigues : car il fallut faire plusieurs voyages, quelquefois dans l'eau jusqu'au cou, le fond étant inégal ; & souvent même il falloit nager, & tirer les cofres en nageant avec une corde attachée à la ceinture. Comme nous nous étions entièrement dépouillez, pour nous mieux sauver à la nage, les pierres aigües & tranchantes, nous mettoient les pieds tout en sang : & pour comble de chagrin, nous perdions toujours quelque chose que les courants nous emportoient. Cependant, nous sauvames le même jour la plus grande partie de nos meilleures hardes, & nous mîmes hors de la barque sur le sable, les choses pesantes que la mer ne pouvoit
pas

pas emporter, & que nous ne pouvions pas facilement entrainer alors ; dans le deſſein de les venir prendre le lendemain, & de les ramener avec la pauvre chaloupe. Nous l'attachâmes avec des cordes à des pointes de rochers. Et nous regagnâmes ainſi l'Iſle avec beaucoup de joye & beaucoup de triſteſſe, éprouvant par une cruelle & par une heureuſe expérience que les biens & les maux ſont enchaînez enſemble.

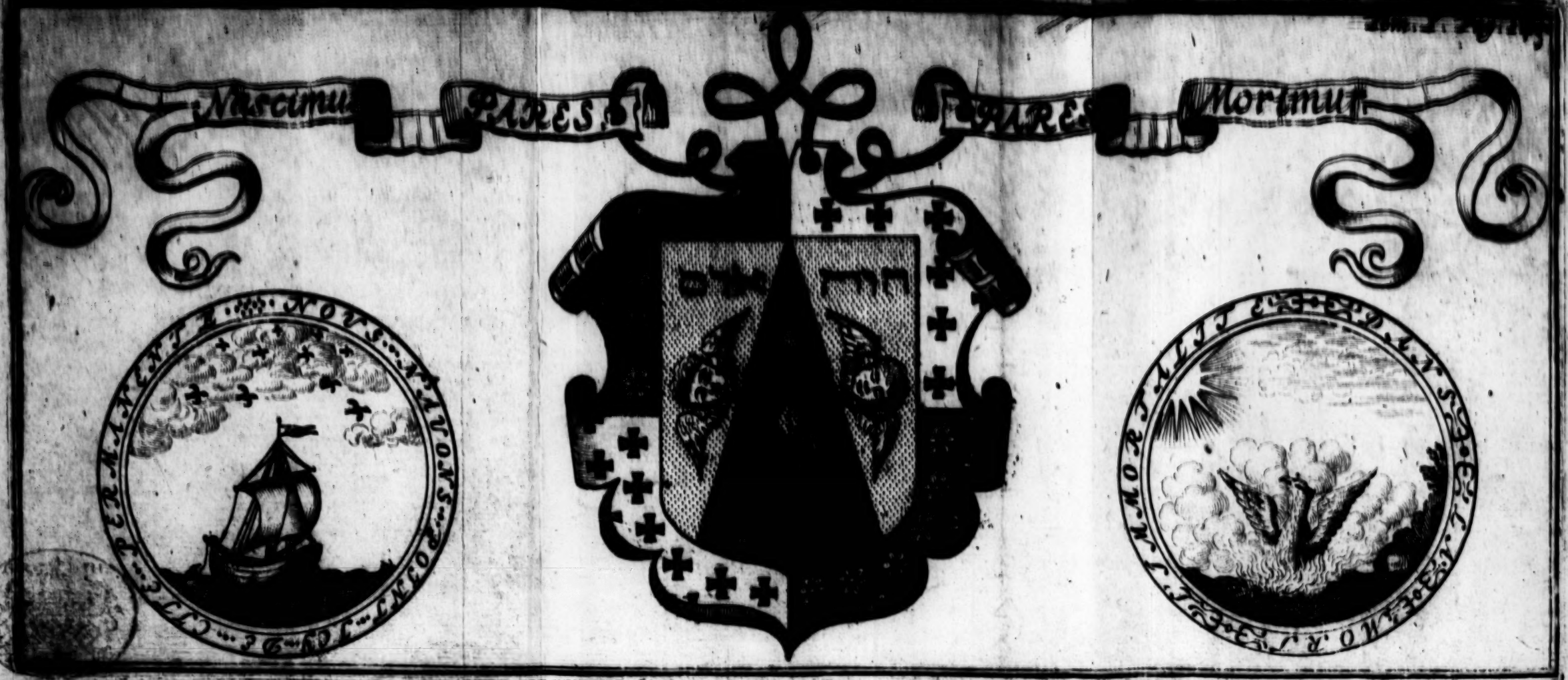
Le lendemain dès la pointe du jour nous allâmes radoubier groſſièrement la barque, & après que le flot eut un peu monté, nous la ramenâmes à terre avec tout ce que nous avions laiſſé. Chacun perdit quelque choſe dans ce naufrage, & les hardes furent généralement gâtées ; mais nos vies ayant été conſervées comme par miracle, nous en rendîmes nos très-humbles actions de grâces au bon & puiffant Protecteur qui nous avoit accordé ſon ſecours.

Cependant, l'un de nous, qui paroifſoit le plus fort & le plus vigoureux de tous, ſe trouva extrêmement incommodé de la grande fatigue qu'il avoit eue. En arrivant à terre, nud & tranſi qu'il étoit, il ſ'étendit de ſon long ſur le ſable, que les rayons du Soleil échauffoient extraordinairement. Il crut d'abord qu'il ne lui falloit qu'un peu de repos : mais ſon viſage devint peu de temps

après

après rouge comme de l'écarlatte : il sentit une grande pesanteur de tête , & son mal augmenta de moment en moment. Nous le menâmes dans sa cabane, quoi qu'à grand' peine : & comme il étoit d'une complexion vigoureuse, il résista trois ou quatre jours avant que de se mettre tout-à-fait au lit ; mais enfin il falut céder. La tête lui enfla, & elle apostuma de tant de côtes qu'à peine pouvoit-on suffire à faire assez d'ouvertures pour en faire sortir le pus. Nous eûmes d'abord quelque regret de ce que nôtre scelerat de Capitaine ne nous avoit laissé ni onguens, ni autres drogues, comme je crois l'avoir déjà dit. Mais après avoir considéré, d'un côté, que nous n'étions pas capables de bien administrer ces choses-là, quand même nous les aurions eues, & nous souvenant d'ailleurs, que tout bien compté, ce qu'on appelle Medecine, & Pharmacie, dans la pratique ordinaire, n'est qu'une fanterie beaucoup plus pernicieuse qu'utile au genre humain, nous nous consolâmes fort aisément. Il fut pourtant mis en question si on tâcheroit de saigner le Malade, ou si on ne le feroit pas ? Les uns crièrent qu'il mourroit dans l'opération, si on lui étoit une seule goutte de sang : les autres crièrent beaucoup plus haut, qu'il expireroit avant qu'il fût trois minutes, si on ne le

le saignoit pas. Et dans ce moment-là il n'y a personne qui ne nous eût pris pour de vrais Médecins. Nous n'en vinmes pourtant pas des paroles aux coups de poing, & comme de sept voix, il y en eut quatre pour la saignée, il ne fut pas nécessaire de tirer au court-fêtu pour résoudre la question, ce qui est l'unique moyen de décision, quand il y a contrariété d'opinions entre les sacrés Ministres d'*Esculape*. Le plus hardi des quatre *Phlébotomes* aiguïsa donc le mieux qu'il put la pointe de sa serpette, ou de son canif, & en incisa en plusieurs endroits le bras du pauvre mourant; mais ce fut en vain de toute maniere. La fièvre augmenta, & le transport s'étant fait au cerveau, il tomba en delire, & y demeura pendant quelques jours. Nôtre unique recours fut donc au grand Médecin du Corps & de l'Ame, comme il l'avoit été dès le commencement. Avant la fin de ce rude combat, nous eûmes la consolation de voir nôtre cher Frere rentrer dans son bon sens, & nous donner toutes les plus certaines, & les plus édifiantes marques d'une Repentance sincere, d'une sainte esperance, & de son Salut. Enfin il rendit son Ame à Dieu, le 8. Mai, mil six cens quatre vingt treize, après trois semaines de Maladie, âgé d'environ vingt neuf ans. Et ainsi mourut en *Isaac Boyer*



A' L'OMBRE DE CES PALMIERS IMMORTELS,

*Dans le Sein fidele d'une Terre vierge,
Ont été pieusement déposés.*

LES OS

D'ISAAC BOYER,

HONNETE ET FIDELE GASCON DESCENDU D'ADAM.

*D'un Sang aussi Noble qu'aucun des Humains ses Freres,
Qui tous, comptent, à comp sûr, entre leurs Ancêtres,
DES EVEQUES ET DES MEUNIER.*

*Si tous les Hommes vivoient comme il a vécu,
La Danse, la Dentelle, les Sergens, les Serrures,
Les Canons, les Prisons, les Malotiers, les Monarques
Seroient des choses inutiles au Monde.*

*Plus Philosophe que les Philosophes, Il étoit Sage.
Plus Théologien que les Théologiens, Il étoit Chrétien.
Plus docte que les Docteurs, Il connoissoit son ignorance.
Plus indépendant que les Souverains,
Il n'avoit ni Peste de Flatteurs, ni Yvresse d'Ambition.*

Et

*Plus riche que les Potentats, il ne lui manquoit rien
Qu'une FEMME.*

*Dans le temps d'exécrable mémoire
Qui fait frémir ma plume d'horreur,
IL FUT CONTRAINT D'ABANDONNER SA CHERE PATRIE,
ET TOUT AVEC ELLE;*

Pour

Se dérober aux

MINISTRES FURIEUX DE LA GRANDE TRIBULATION.

*Il traversa, en fuyant, les Monts & les Mers,
Et venant échouer dans cette Isle,
Il y trouva le vrai Port de Salut.*

*Lui, & sept Compagnons de même Fortune,
En ont été deux Ans entiers,*

PEUPLE ET DOMINATEURS.

*Il auroit plus longtemps joui
Des Delices de ce Nouveau Monde,
Si le secret désir de son cœur
Pour*

LE SEXE TROP AIMABLE,

*Ne l'eût pas engagé dans une entreprise
Qui lui causa la Mort.*

*Il lutta vaillamment avec cette terrible Ennemie,
Et fut Victorieux,
Puis qu'en même temps qu'il céda la terre à la Terre,
Et qu'il procura l'honneur à l'Isle RODRIGUE*

De

*Pouvoir rendre au Seigneur un Ressuscité bienheureux,
SON AME*

Alla glorieusement triompher,

Dans

LE PALAIS DE L'IMMORTALITE'.

*Ses Jours courts & mauvais
N'ont été, tout au plus, que
DIX MILLE SIX CENS.*

Et

*Celui de son dernier adieu au Monde,
Fut le huitieme du mois de Mai: l'An de nôtre Redemption.
*** M. DC. XCIII. ****

QUI QUE TU SOIS, PASSANT, QUI LIRAS CECI,

Souvien toi que

TU MOURRAS BIENTOT.

ET

Profite du Temps.

A. • Ω.

la huitième partie des Rois & des habitans de l'Isle *Rodrigue*. Afin qu'il vous revienne, Lecteur, quelque Monument de ce nouveau Monde, vous lirez, si bon vous semblera, l'Épithaphe que j'ajoute ici.

Le deuil que nous eûmes de la privation d'un Ami qui nous étoit cher & nécessaire, non plus que le mauvais succès de la première entreprise, n'empêcha pas qu'on ne songeât encore à sortir de l'Isle. Ces jeunes gens avoient, comme dit Horace, *un cœur de chêne & de bronze*, qui leur faisoit librement exposer leur vie dans la plus franche de toutes les barques, & braver témérairement la rage des vens. Ils persisterent dans opiniâtreté dans leur première résolution, & ajoutèrent aux raisons fondamentales, alléguées dès le commencement, qu'on profiteroit du malheur qui étoit arrivé, & qu'on prendroit de meilleures mesures. Ils dirent qu'ils fortifieroient la barque en la réparant, qu'ils planteroient des balises pour s'assurer d'une meilleure route, & qu'ils partiroient à l'heure de la plus haute mer pour n'être pas exposés au peril de toucher les *Brisans*, sans s'amuser à chercher d'autres issues, supposé qu'on ne pût pas suivre exactement le chemin des Balises.

Je trouvois aussi-bien qu'eux, quelque chose de désagréable à se voir confiné pour

le reste de ses jours dans une Isle des *Antipodes*, mais il ne me sembloit pas qu'une misérable Gondole comme étoit celle qu'ils avoient fabriquée, fût capable de faire un si grand trajet, & sur tout n'ayant pas les équipemens nécessaires. Aussi m'étois-je beaucoup opposé à l'exécution du premier dessein. Quelque résolu qu'ils me parussent à partir une seconde fois, je les priai donc, avec les expressions de la plus grande douceur, de faire un peu plus de réflexion à ce qu'ils alloient entreprendre, & de peser bien tout. Pour ne les pas effaroucher d'abord, je commençai par louer en quelque manière leur courage, & je consentis à leurs meilleures raisons. Mais je les conjurai aussi de considérer que ceci étoit une affaire de la dernière importance, & pour le Corps & pour l'Ame. Que ce seroit un second miracle, si nous ne faisons pas un second naufrage; & qu'alors, des reproches assez semblables au desespoir, seroient comme inevitables à des gens qui auroient voulu tenter Dieu. J'ajoutai que l'expérience nous devoit avoir rendus plus sages qu'auparavant; qu'il en avoit déjà coûté la vie à un de nos compagnons; & que nous devions regarder cette triste aventure, comme un avertissement de la Providence, & une manifestation de la volonté de Dieu, à qui nous avions de-

man-

man-
de n-
Je le
avoit
ans a
un p-
le se-
venir
rions
n'avi-
Mar-
dans
plus
dant
auqu-
lume
& d-
pour
nôtr-
& m-
tion
toile
une
J'-
si j'a-
reve-
com-
à l'i-
tout
Para-

mandé, avec jeûne & résignation, qu'il lui plût de nous inspirer ce que nous aurions à faire. Je leur dis encore que puis qu'on ne nous avoit promis de venir à nous qu'après deux ans accomplis, il étoit à propos d'attendre un peu au delà de ce terme, que peut-être, le secours étoit en mer, & qu'il pourroit venir, dans le temps même que nous serions le déplorable jouet des Ondes, si nous n'avions pas déjà été la pâture des Monstres Marins. Qu'au reste, puis que nous étions dans un bon lieu, nous pouvions d'autant plus aisément patienter encore, & cependant, avoir recours à un moyen raisonnable auquel personne n'avoit pensé, qui étoit d'allumer de grands feux sur quelques hauteurs, & d'élever divers fanaux autour de l'Isle, pour convier les Vaisseaux passans à venir à notre secours. Notre coton de Latanier, & notre huile de Tortue, rendoient l'exécution de ce dessein facile; & nous avions de la toile pour environner les fanaux, & en faire une espèce de lanterne s'il eût été nécessaire.

J'aurois eu mille choses à alléguer encore, si j'avois eu à faire à des gens mûrs, & bien revenus de la folie du Monde : car tout bien compté, qu'y a-t-il de pareil à la douceur, à l'innocence, à tous les avantages, & à toutes les délices de la Solitude, dans un Paradis terrestre comme étoit le nôtre? Que

peut-on imaginer de plus heureux , après avoir gémi & souffert , sous le joug de la Tyrannie , que de vivre dans l'indépendance , & dans l'aise , hors des dangers & des tentations du Monde ? Mais quand on est jeune , on n'est pas capable de ces réflexions. Je finis donc ma harangue , en leur représentant encore la longueur du voyage , la foiblesse du vaisseau , le mauvais assortiment de tous les agrez ; tout cela joint à la raison de nôtre incapacité. Ils m'écoutèrent patiemment , il me sembloit que plusieurs étoient ébranlez , lors que l'un d'entre eux que le bât bleffoit , comme on dit , en un endroit à quoi je ne pensois pas , allégua brusquement une nouvelle raison pour partir , laquelle se trouva si fort du goût de presque tous les autres , qu'on en fit le seul sujet d'un nouveau discours ; & que tout mon plaidoyer fut comme oublié. *Est-ce que vous vous imaginez , dit ce jeune homme , que nous voulions nous condamner nous-mêmes à passer toute nôtre vie sans FEMMES ? Pensez-vous que vôtre Paradis terrestre soit plus excellent que celui que Dieu avoit préparé , & enrichi pour Adam , où il prononça de sa propre bouche QU'IL N'ÉTOIT PAS BON QUE L'HOMME FUT SEUL ?* Mon cher ami , répondit quelcun , *la femme d'Adam fit une si belle besogne , qu'il ne nous sauroit arriver*
pis ,

pis, que d'avoir une pareille Ouvrière ici. On se mit à rire, & le chapitre des Dames, dont je ne pense pas que nous nous fussions encore entretenus, devint, comme on dit, l'Evangile du jour : de l'abondance du cœur la bouche parla. Il ne me fut pas difficile de voir où gisoit le lievre, (si je puis ajouter proverbe à proverbe) & sous le règne des quolibets, quelque Bel-esprit auroit pu dire sûrement ici, qu'il n'y avoit pas un de mes Avanturiers qui n'eût beaucoup mieux aimé *Chimene* qu'il n'aimoit *Rodrigue*. Celui de la compagnie qui étoit le plus modéré, (on peut bien commencer à l'être quand on a été rafraichi par cinquante & je ne sai combien d'hyvers) prit son sérieux du mieux qu'il put ; & comme le fait du M^{ariage} & des Femmes, est une affaire fort problématique, il y en eut plus d'un qui demeurèrent assez d'accord avec lui des inconvéniens du ménage. On dit qu'il y avoit une sorte d'incompatibilité entre un éternel esclavage, & le juste & naturel amour de la Liberté. Que c'étoit une résolution étrange, que celle de se soumettre volontairement à une servitude sans fin : & que si tous les Animaux étoient nez, avec un désir de se joindre, la Nature ne les avoit pas mis pour cela dans les fers. On allégua les Soucis & les tribulations dont parle *S. Paul*. On ajouta que la beauté des

Femmes n'étoit pas beaucoup plus durable que celle des fleurs. Que les douceurs dont on se flattoit le plus avec elles, n'avoient guère de solidité; & qu'après tout, cette juste devise des gens mariez subsistoit toujours, *Pour un plaisir, mille douleurs.* Que malgré toutes les précautions qu'on tâchoit de prendre, on se trouvoit souvent associé avec des harpyes & des infidelles; & que la rage de la jalousie avec tous les autres malheurs qui l'accompagnent, étoient souvent un fruit du plus grand Amour. Ces *Riotouses* & ces *Gontieres* importunes dont parle *Salomon* ne furent point oubliées, non plus que les fameux passages des chapitres XXV. & XLII. du beau Livre de l'*Ecclesiastique*, où il est dit *que Toute malice est petite *** & Toute méchanceté supportable, pourvu qu'on en excepte la malignité de la Femme; & que l'iniquité de l'Homme vaut mieux que la Femme qui fait du bien, ou, que la bonté de la Femme, comme il y en a d'autres qui l'ont traduit.* On considéra encore qu'après tout, si l'union avoit été grande entre deux Epoux, chose qui à la vérité n'étoit pas inouïe, la douleur d'une inévitable séparation devoit être plus cuisante & plus amère.

Comme le texte est abondant, il donna lieu à diverses autres réflexions contre le Sexe, dont je ne fatiguerai point ici les oreil-

oreill
leur
U
air n
que
le pr
mais
voir
com
que
tre
cela
diso
inju
com
I
doit
Qu
ven
d'es
cho
lon
fann
C
ha
A
ne
du
(C
au

FRANÇOIS LEGUAT. ICI

oreilles des Dames qui voudront bien porter leurs beaux yeux sur ma Rélation.

Un des plus jeunes dit sur tout cela, d'un air modeste & agréable, qu'il ne croyoit pas que personne de la Compagnie songeât pour le présent, ni au Mariage, ni à la débauche, mais qu'effectivement il étoit bien dur de se voir nécessairement privé pour jamais, de la compagnie des Femmes, & d'autant plus, que Dieu même en avoit ordonné d'une autre maniere dès le commencement, comme cela avoit été dit. Que tout le mal qu'on disoit d'elles, en général, lui paroissoit très-injuste, & que pour lui, il les regardoit comme la plus aimable Moitié du Monde.

*Il est à vôtre choix, Lecteur, de lire ou de
doit, on des yeux, les suites. A B, Enretien.
Quand une fois la matière SE. mise en mou-
vement, nos jeunes gens, qui ne manquoient pas
d'esprit, dirent en divers temps, d'assez jolies
choses que je mets ici ensemble d'autant plus vo-
lontiers, qu'il me semble que ces sujets-là ne
sont jamais trouvez desagréables.*

Ce n'est pas assez, interrompt d'un ton haut, celui qui avoit demandé des Eves pour les Adams de nôtre nouvel Eden, les Femmes ne sont pas seulement la plus aimable moitié du Monde, elles en sont la meilleure partie. (Comme il a l'esprit vif, ses expressions sont aussi quelquefois un peu vigoureuse.) C'est

une chose honteuse aux Hommes, *continua-*
ient d'avoir parlé des Femmes comme quel-
 ques uns l'ont fait, & leurs folles injures me
 sont insupportables. S'il y a de méchantes
 Femmes, le nombre des Hommes scélérats
 est incomparablement plus grand. S'il y a
 des Femmes impudiques, ç'a été certaine-
 ment par les infames persécutions des hom-
 mes qu'elles ont été corrompues. Et qui-
 conque a dit & pensé que *les méchancetoz des*
Hommes sont préférables aux bonnes actions des
Femmes, a dit une chose si outrée, & si
 impertinente, qu'elle ne mérite pas d'être
 réfutée. Personne ne nie qu'il n'y ait des
 Femmes *rioteuses*, & des Femmes *goutieres*,
 puis qu'il faut qu'on se serve d'un si beau
 mot; *est-ce que cela conclut en*
faveur des *querelleurs & méchans?*
 Et quelle conséquence en veut-on tirer con-
 tre les Femmes sages & vertueuses dont
 parle le même Salomon, contre ces di-
 gnes FEMMES, qui selon lui, sont le
 BONHEUR, la JOYE, & la COURON-
 NE de leurs Maris, un DON de Dieu,
 & une FAVEUR du Ciel? Contre ces
 Femmes excellentes que Saint Paul dit être
 la GLOIRE de l'Homme, & dont la
 premiere a été le Chef d'œuvre & le Cou-
 ronnement de la Création?

Disons avec assurance que la volonté po-
 sitive,

stive,
 festée
 les D
 Aide
 près p
 dont p
 ayent
 tant n
 Mon
 la cor
 cette
 sont
 que l
 Fois
 N'ES
 soit
 SON
 JOIE
 Orac
 Mon
 pens
 grav
 droit
 Post
 polic
 men
 me
 selon
 poin
 po

stive, & la destination certaine & manifestée du Maître du Monde, a été que tous les Descendans d'*Adam* eussent chacun leur Aide semblable à celle qui avoit été faite express pour leur premier Pere. Ces Continens dont parle saint *Paul*, soit que leurs magérations ayent vaincu ou accablé la Nature, soit qu'étant nez d'un temperament qui les rend des Monstres, c'est-à-dire, des Animaux dont la conformation est contraire à l'ordre de cette même Nature; Ces gens-là, dis-je, sont des especes particulieres, & si rares, que les Loix ne sont pas faites pour eux. FOISONNEZ ET MULTIPLIEZ. IL N'EST PAS BON QUE L'HOMME SOIT SEUL. L'HOMME QUITTERA SON PERE ET SA MERE, ET SE JOINDRA A SA FEMME. Voilà les Oracles prononcez dès le commencement du Monde: voilà les Loix primitives & indispensables qui devoient être profondément gravées sur le marbre & l'airain, & qu'il faudroit transmettre en caracteres d'or à la Posterité, dans toutes les Républiques bien policées. Je dis des Loix; & non simplement un pouvoir accordé, qui laisse l'homme dans la liberté de se conduire à son gré, ou selon son caprice. La premiere *Eve*, n'a point été faite pour demeurer vierge, mais POUR DEVENIR MERE, & pour com-

commencer à peupler le Monde : & les *Eves* des siècles suivans ne nous sont données, telles qu'elles sont, que POUR PERPETUER L'OEUVRE DE LA CREATION. S'il y a quelque espece d'hommes, qui semblables à ces vils Insectes dont quelques uns parlent, naissent de boïe & de corruption ; que ces sortes de gens , fassent bande à part , à la bonne heure ; & qu'ils croupissent tant qu'ils voudront dans la fange & l'ordure de leur origine. Mais ce n'est pas ainsi que s'immortalise la Noble Race des Enfans d'*Adam*. L'Homme seul , & la Femme seule , ne sont chacun , à proprement parler , qu'une partie d'eux-mêmes : ce sont deux moitez qui font ensemble un Tout. Avec quelle injustice & quelle cruauté tiendrait-on dans la séparation & dans la langueur, ces deux portions incomplètes qui cherchent si naturellement à s'unir , & qui sont destinées à l'union par la Sagesse Eternelle ? Concluons donc , mes chers Compagnons , que les FEMMES sont tout ensemble ce qu'il y a de plus beau , de plus aimable , & de plus nécessaire au Monde , & qu'on doit trouver un contentement indécible à les aimer , & à en être aimé , ainsi qu'à voir naître , & à élever les gages qu'elles nous donnent d'un mutuel amour. Qu'on donne tant qu'on voudra les noms odieux,

odieux, de joug & de fers à la douce union de deux cœurs; mais souvenons-nous qu'on ne s'ennuye jamais de posséder ce que l'on chérit; qu'on ne trouve point de fâcheux esclavage à garder long-temps son Thésor. Ici, nôtre triste & imparfaite Societé n'a ni ressource ni appui. Nous mourrons, & nôtre Isle demeurera déserte. Le dernier qui mourra, n'aura personne qui l'assiste & qui le console, & son cadavre n'aura d'autre sépulture que le ventre de ces vilains Rats qui semblent déjà nous vouloir dévorer tout vifs. Un peu d'eau le soulageroit peut-être dans son lit de langueurs, mais sa foiblesse ne lui permettant pas d'en aller chercher, il se verra consumer d'une ardeur sans remède, & toutes ses détresses seront extrêmes. Sauvons-nous donc pour aller former quelque Societé plus heureuse. Nous avons des Philosophes qui aiment, disent-ils, leur liberté, hé bien, qu'ils en jouissent, l'Isle est à eux, qu'ils demeurent libres dans ces forêts. Je ne pense pas qu'aucune Nymphe y vienne troubler les plaisirs de leur vie contemplative. Pour nous, allons nous soumettre à l'agréable joug (puisque c'est un joug) au joug aimable de celles dont les charmes vainqueurs doivent être préférés, selon mon sentiment, à la plus douce hulle de nos Tortues. Mais nous perdons le

temps ; c'est assez discouru ; suivez moi, mes Amis, & songeons au plutôt à ce que nous devons faire pour partir d'ici.

En effet, on se leva brusquement ; & comme si la question eût été décidée par un Oracle, on ne parla plus que de radoubier la barque, & de préparer les choses nécessaires pour le départ. Je fis pourtant quelque proposition nouvelle qui tendoit à gagner du temps, mais on ne m'écouta point, & il fut résolu qu'on se rembarqueroit le jour de la pleine Lune prochaine.

Comme il ne me pouvoit guère arriver pis que de vivre & de mourir *seul* dans une Isle de l'autre Monde, je me résolus, non sans balancer, à partir avec eux. Le jour marqué étant venu, nous fîmes donc nos derniers adieux à notre Isle charmante, & qui pis est, à nos vrais & nobles Titres **D'HOMMES LIBRES**, pour devenir bientôt le jouët & la proie d'un chetif Tyranneau.

J'ai dit que la veille de notre premier départ, nous avions laissé un petit Monument dans un vase, pour informer de nos aventures ceux qui pourroient quelque jour descendre dans l'Isle après nous. Mais comme cela étoit fort court, & ne contenoit que des choses générales, il me prit envie, avant le second départ, d'ajouter quelques parti-
cu-

FRANÇOIS LEGUAT. 157

cularitez dans un petit Ecrit dont je ne ferai pas difficulté de joindre ici la copie , parce que si le Lecteur trouve que cela interrompe le fil de l'histoire qu'il cherche , il lui sera fort aisé de tourner le feuillet , comme je l'en ai une autre fois averti.

CHER AVANTURIER,

Lis, si tu veux, ce fragile & léger Monument.

FRANÇOIS LEGUAT,

*Qui trace maintenant ces Lignes de sa propre main,
Est né, & a été honorablement élevé*

*Dans la bonne petite Province de Bresse,
Que nos Prédécesseurs appelloient le Pais des
Sebastiens il y a MM. ans.*

*C'est une Péninsule seconde,
Formée par le Rhône & la Saône,
Et favorisée des plus bénins Aspects du Pere de la
Nature.*

*Là, je vivois innocemment en Prosperité, & en
Paix,*

*Lors qu'une éruption de Bêtes féroces,
Qui sortirent du Puits de l'Abyssine,
Comme un Vomissement enflammé*

*Tomba impétueusement de l'épouvantable Vesuve,
Vint cruellement saccager mon Habitation.*

*Incontinent après, un Ouragan m'enleva tout
d'un coup,*

*Et me transporta avec plusieurs de mes Compatriotes,
Dans la REPUBLIQUE bénite du Ciel,*

*Qui s'est rendu célèbre par tout l'Univers,
Sous le nom de*

H O L.

VOYAGE DE HOLLANDE.

*A peine commençois-je à revenir de l'étonnement
où j'étois,*

*Qui me sembloit avoir été causé par un Songe,
Lors qu'une Voix m'appella
De dedans un Vaisseau prêt à faire Voile.*

*J'y cours,
Et après une longue & dangereuse Navigation,
Je fus amené dans cette Isle, avec mes Compagnons,
De qui les Noms ne te sont pas inconnus,
Et l'un desquels est parti, il n'y a qu'un moment,
Pour sa véritable Patrie.*

*Nous avons vû dans ce délicieux Séjour,
Deux entières Révolutions d'Années,
Qui m'ont paru comme un petit Siècle d'Or;
A moi, qui dans l'âge des Réflexions,
Ne souhaitte plus rien que le vrai Nécessaire.
Mais, mes Compagnons, qui ne faisant encore
qu'entrer au Monde,*

*N'en connoissent pas le vûant,
Crient qu'ils veulent des Femmes.
**DES FEMMES! disent-ils, l'UNIQUE JOYE
DE l'HOMME!***

***Et LE CHEF-D'OEUVRE DU CREATEUR!**
Le feu courû de leur Imagination s'allume,
Ils veulent des Femmes.*

*Et voila un chétif Pont-volant qu'ils ont fait,
Pour aller chercher leur Souverain-bien.
Il faut donc, ou que je demeure seul,
Ou que l'Impétuosité du Torrent m'arrache de mon
repos,*

*Et m'entraîne au milieu de mille Dangers.
Plains mon Sort, je te prie,
Cher confident de mes Aventures!*

Et

FRANÇOIS LEGUAT. 159

*Et que jamais autre mal ne s'arrive,
Que celui que je te voudrai faire!*

Au reste,

Je n'ai pu te laisser ce Mémorial.

*Dans une Langue qui fût plus universelle, &
plus honorée,*

*Que l'est celle de la glorieuse & redoutable
France,*

Ma chère & désolée Patrie.

Fait au Palais des huit Rois de RODRIGUE,
Le vingt & unième jour du Mois que nous
appelons Mai.

Et l'An que le Peuple Chrétien, Successeur de
l'Israélite,

Compte être le Mill-six-cens-quatre-vingt-
treizième,

Après la venue du Messie.

L'An quatrième du Règne

Des Très-Sages, & Très-Puissans Princes,

GUILLAUME & MARIE,

Les Défenseurs de la Foi;

Les Restaurateurs de la Religion,

Et de la Liberté, que l'Europe voyoit ébranlée.

L'An du Monde qu'aucun vrai Savant

N'aura jamais la témérité de prétendre masquer.

T O I,

PETITE ISLE AIMABLE!

Que je rendrois fameuse entre les Isles de l'Orient,

Si mon Pouvoir répondoit à mes Vœux;

Ma bouche te dira de l'abondance du cœur,

Que mon Ame est émuë d'un triste regret.

Lors

Lors que je me voi prêt à quitter ton Air Salutaire;
 Ton bon Vin de Palmes; tes excellens Melons;
 Tes Solitaires; tes Lamentins;
 Tes Côteaux toujours Verdoyans;
 L'Onde pure de tes Ruisseaux;
 Ton fécond & riant Soleil;
 Et toutes tes innocentes, & rares Délices.
 Que dirois-je du précieux Thésor de ta Liberté?
 Tu ne seras plus appelée Stérile,
 Puisque tu nous as abondamment nourris de Mets
 très-exquis;
 Es qu'an Jour du Rétablissement éternel,
 Un nouvel ISAAC qui a été semé en corruption
 dans ta terre,
 Y renaitra en Immortalité, & en Gloire.
**O ! ISLE TRES DESIRABLE ENTRE
 LES FILLES DE L'OCEAN!**
 Que des choses bonnes & louables puissent être dites
 de toi!
 Qu'un Peuple plus sage, & plus heureux que nous,
 Puisse un jour cultiver, avec joye, ton fertile terroir!
 Et jouir, sans interruption, de toutes tes naturelles
 Richesses!
 Que ce Peuple se multiplie!
 Qu'il prospere sans trouble, & sans alarmes!
 Et que nul Successeur au Gouvernement,
 Ne se dise jamais Héritier de tes Habitans,
 Ni n'en devienne l'Ennemi & le Destructeur!
 Que jamais Roi, ni Viceroy, ne succe ton Sang,
 Ni ne ronge tes Os!
 Que le Ciel te garde de tout Fuge inique!
 De tout prétendu Distributeur de Justice,
 Qui préside sur le Siège de la Discorde, de la Rapine,
 & de l'Iniquité!
 Que le Ciel te garde de l'Orgueil des Grands,
 Et de l'Yvresse des Enrichis!

Que

Que le Ciel te garde à jamais,
 De la perniciense engeance de tout Animal,
 Qui, sans Sagesse, sans Vertu, sans Cœur, & sans
 Honneur,
 Se prétend glorifier du beau nom de Noble!
 Que jamais clameur de Pauvre en détresse,
 Ne soit ouïe entre tes Rivages!
 Que jamais Ambassadeur gueux
 Portant sur ses Epaules
 Le malheureux Train croisé qui semble le suivre,
 Ne fasse pitié à tes Peuples!
 Que jamais, ni méchant Hérétique, ni sot Orthodoxe,
 Ni Religieux Scélerat,
 Ne troublent ta Paix!
 Que ta Sainte Religion ne dépende jamais
 Ni du Sabre, ni de la Contume!
 Que nuls Vendeurs & Acheteurs de Choses Sacrées
 Ne mettent jamais le pied sur ta Terre!
 Que nul orgueilleux Jouvenceau, & inepte
 Déclamateur,
 Ne fasse jamais retentir chez toi ses malheureux
 Discours,
 Ni ses Anti-Chrétiennes Satyres,
 Sous le Nom de Prédication!
 Que jamais mal-habile Copiste, ni hardi Perroquet,
 N'ait la liberté d'entreprendre d'enseigner ton
 Peuple!
 Que jamais tes sacrez Sanctuaires,
 (Les Palais de la Sainteté du grand Dieu,)
 Ne soient misérablement changez.
 Ni en Théâtres, ni en Boutiques, ni en Cavernes
 de Brigans!
 Que jamais Dispute de Mot n'engendre parmi tes
 Enfans,
 Ni Schisme, ni Haine, ni Cruauté!
 Que jamais ignorant & superstitieux Bigot,

Ne corrompe ni ne deshonore les Loix Divines,
 Par ses Puerilités, ou par ses Fables!
 Que jamais extravagant Dévot,
 N'expose la Piété en risée!
 Ni ne rende les Vérités sacrées suspectes, scandaleuses,
 ou ridicules,
 A ceux qui manquent de connoissance, & de
 discernement!
 Que le Ciel te préserve, jusqu'à la fin des Siècles,
 De tout présomptueux ver de Terre,
 Qui se vante, audacieusement, d'expliquer les
 Mystères!
 Et qui s'érige en Embellisseur de Créance, &
 de Culte,
 Selon sa folle & téméraire Sagesse!
 Que ta République bien polie, ne souffre jamais
 aucun Astrologue!
 Aucun Appreneur de Passages d'Homère!
 Aucun Esclave d'Orbons rouilleux!
 Aucun Chercheur de Pierre Philosophale!
 Aucun Poëte-Portifant!
 Et que nul ne soit jamais assez ridicule,
 Pour prétendre tirer de la Gloire des Sciences vaines,
 Ou des autres semblables choses qu'il s'est acquises,
 Et que les Sages ne connoissent qu'avec mépris!
 Que Tu puisses être à jamais garantie
 De la pauvre misérable Secte des Anciennistes,
 Race de Singes, ou de Perroquets, & non, d'Ani-
 maux raisonnables!
 Que jamais Pédant insensé
 Ne destine, déplorablement, chez toi le bref cours
 de sa vie,
 (Qui doit être employé aux importants Devoirs)
 A ces sortes d'Etudes qui n'aportent aucun conten-
 tement au Cœur;
 Et qu'une misérable Coutume, seulement,
 Fon-

FRANÇOIS LEGUAT. 163

Fondée sur un préjugé populaire,
A rendues célèbres!

Que jamais Echo de la Multitude
Ne sois écouté chez toi que comme un Echo!

Que nul honnête Larron, & Meurturier,
Ne se fasse jamais un obligeant métier
D'attraper ton Argent,

En abrégant impunément les jours de tes Habitants,
Après les avoir martyrisés dans leur Lit de
langueur!

Que jamais Fauteur de Visites inutiles,
Ne vienne troubler les bonnes occupations de tes
Sages!

Que jamais ni Dragons, ni AltesSES, ni Moines,
Ni Louvres, ni Cachots,

Ni Représailles, ni Complimens,

Ni Esclavage, ni Mode incommode,

Ni Poudre à poudrer, ni Poudre à Canon,

Ne fassent des choses connues

Dans ta paisible, raisonnable, & heureuse
Société!

Sois à jamais exempt

De Fraude, d'Ambition, d'Avarice!

De Tyrannie!

Et de toute Méchanceté!

Que

La Vérité, la Sagesse, la Fidélité, l'Innocence,

La Justice, la Sûreté, l'Abondance,

Le Bonheur, la Paix, & la Joye,

Rendent à l'envi ton petit Paradis Terrestre,

Comme une Montre, & un Echantillon

**DU PARADIS QUE LES ANGES
HABITENT!**

Comme j'achevois d'écrire ces Vœux pour ma
chère Isle, je me souvins d'avoir lû, dans l'Histoire
de la Guerre des Vandales, écrite par Procope, que
com-

comme cet Auteur étoit en *Afrique*, avec *Bellifaire*, il trouva, dans une ville de *Nomide*, deux Colonnes de pierre, sur lesquelles étoit gravée cette Inscription, en Langage Phénicien; NOUS SOMMES DU NOMBRE DE CEUX QUI S'EN SONT FUIS, DE DEVANT LE GRAND VOLEUR JOSUE. Je n'avois ni Pierre, ni Marbre, pour faire une chose semblable; mais il me restoit un morceau de velin, qui pouvoit durer autant que le Bronze, s'il étoit conservé dans cette phiole de verre dont j'ai parlé. Je dessinaï donc une Colonne, le mieux que je pus, érigeant au dessus, les Croix, & les Epines de nos Tribulations. D'un côté, j'écrivis nos Noms, & de l'autre, les paroles que voici.

NOUS SOMMES DU NOMBRE
D'E S
CENTAINES DE MILLIERS
A QUI DES AILES ONT ETE
D O'N'N'E' E S,
POUR
E'CHAPER DES DRAGONS FURIEUX
D'U
GRAND LOYOLA.

Mais après y avoir fait réflexion, deux choses m'obligèrent à effacer cette Inscription. Premièrement, il me sembla que la comparaison n'étoit pas fort juste. Et pour seconde raison, je pensai que cela pourroit déplaire aux *Jesuites*, Société vénérable, un peu équivoque à la vérité, mais à qui mes Compagnons & moi avions de grandes obligations. J'étais donc cela, sans me rendre esclave de ma première pensée: & pour ne la détruire pas absolument, en brisant la Colonne, je fis succéder à l'inscription deux vers de *Virgile*, qui représentoient assez bien notre état: on les verra dans la Colonne que je mets ici. Je n'aime guères le Latin, dans les Livres François; & même, j'ai presque tout oublié ce que je savois de cette Langue; mais il seroit difficile de traduire ces vers sans en ôter la force & l'agrément.

Fin du Premier Tome.



*Nos
Patria pulsos.
Pelagique
extrema
Sequentes.*

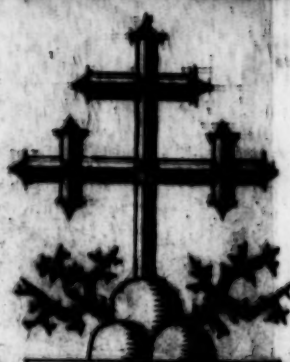
*Fortuna
Omni potens
&
indefectibile
Fatum
His possidere
Locis.*

*An. Dom.
M. DC. LXXI.
III
Aprilis.*

*Hiemio
Cum 22 diebus
ibidem peractis.*

*Fragilem
truci Pelago
commisimus
ratem.*

*Die XX. Maj.
An. Dom.
M. DC. LXXII.*



*Franciscus
Leguat.
Paulus
Bexale.
Iacobus
de la Case.
Joannes
Testard.
Isaacus
Bayer.
Joannes
de la Haye.
Robertus
Anselin.
Petrus
Thomas.*

*Isaacus
Bayer.
Mundo
Valedicens.
Ad
Calassem
Patriam
abit.*

M. DC. LXXII.

